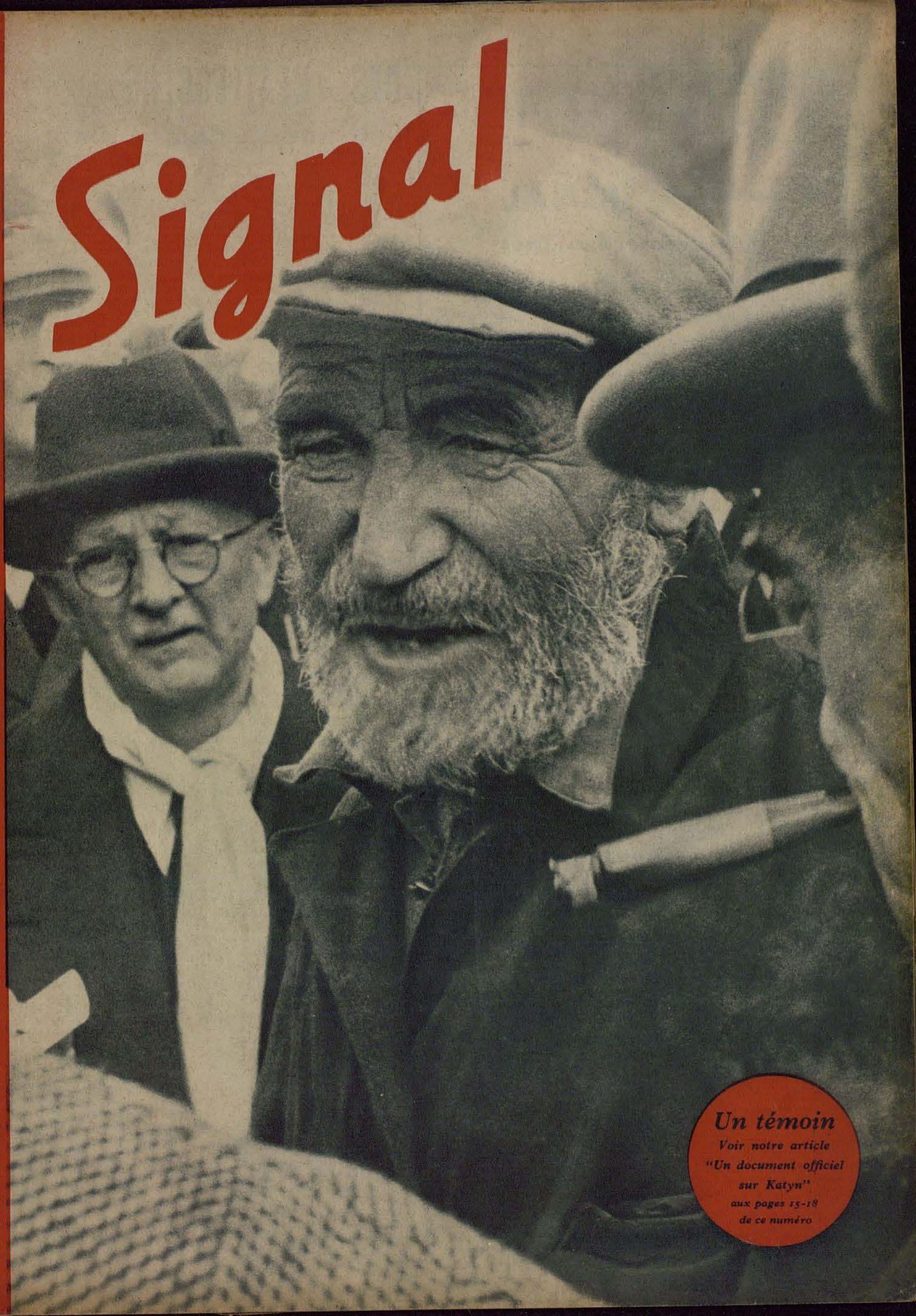


Signal

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 5 fr. / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 fillér.
Italie 3 lire / Norvège 50 ore. / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 ore / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour.
Syrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.



Un témoin
Voir notre article
"Un document officiel
sur Katyn"
aux pages 15-18
de ce numéro



SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES:

| | Page |
|--|-------|
| La guerre: une lutte mondiale. | |
| Aux U.S.A.: Meatleggers | 2 |
| Selon les besoins. L'effondrement du tonnage | 3 |
| L'armée nouvelle, messagère du monde nouveau | 6 |
| La guerre des Soviets: le document de Katyn | 15 |
| Et ils prétendaient qu'on pourrait toujours s'arranger! | 19 |
| Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe. | |
| La naissance du soldat européen, par Giselher Wirsing | 9 |
| Les buts de guerre du continent | 22 |
| De nouveau sur leurs terres ou la libération des paysans de l'Est. 27 | |
| Baroud blanc. Extraits du carnet de route d'un volontaire de la Légion française contre le bolchevisme | 34-35 |
| La vie d'aujourd'hui. | |
| Copernic. Le 400 ^e anniversaire de sa mort | 31 |
| "Resco". Cuisine populaire et discrétion | 36 |
| Van Gogh. Le petit pont d'Arles | 39 |
| Le service de travail. Un principe d'Etat qui demeure même en guerre | 44 |
| Pourquoi les films nous plaisent | 46 |

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

LA BATAILLE SUR LES SEPT MERS

BILAN DES PERTES DE TONNAGE ANGLO-AMÉRICAINES

Navires coulés, en tonneaux de jauge brute.

| | |
|-------------------------------------|------------|
| Report du No 10: | 30 221 700 |
| au c/te de la marine allemande: | 423 000 |
| au c/te de l'Italie: | 34 500 |
| au c/te du Japon: | 165 000 |
| <hr/> | |
| Total depuis le début de la guerre: | 30 844 200 |

DES « MEATLEGGERS »

contrebandiers en viande, mettent de côté deux moutons pour Mme Smith

NOUS sommes les témoins d'un spectacle peu commun: La nation la plus riche du monde va affronter une catastrophe d'ordre alimentaire. Ces difficultés dénuées de sens, avec leurs graves contre-coups sur la production de guerre, se déroulent dans un pays qui n'est pas seulement l'un des plus riches territoire agricoles de la terre, mais encore, en temps normal, le mieux équipé en machines agricoles modernes. A peu près toutes les difficultés qui se puissent imaginer viennent se mettre en travers du ravitaillement; quant à produire plus de denrées, dans ces conditions...

C'est l'homme de lettres américain Louis Bromfield, propriétaire d'une ferme dans l'Ohio, qui s'est adressé récemment à l'opinion publique, en lançant ces paroles alarmantes. En vérité, l'un des aspects les plus curieux de cette guerre (et que, pas même un adversaire des Etats-Unis n'aurait prédit) est bien ce fait qu'au début du printemps 1943 la fédération nord-américaine ait pu se voir menacée d'une crise alimentaire totale, alors qu'en Allemagne, après presque quatre ans d'hostilités, les rations ont pu être maintenues à peu près au même niveau, — et l'Allemagne, on le sait, n'est pas du nombre des plus riches terres agricoles de la planète.

Personne ne sait aujourd'hui les quantités de denrées, en particulier de viande, que l'Américain moyen est à même d'acheter. On se souvient de ce qui se passait le plus souvent aux Etats-Unis au temps de la prohibition. Les Bootleggers, comme on appelait les contrebandiers en alcools, empochaient des sommes rondelettes pour de mauvaises eaux-de-vie qu'ils vendaient en cachette à des millions d'Américains. Encore les mœurs de l'époque de la prohibition n'étaient-elles qu'un jeu d'enfant, comparé à ce dont on trafique présentement aux USA. La revue « Look », du 6 avril 1943, précise que les « meatleggers », comme on a baptisé les spécialistes du marché noir des viandes, possèdent à Saint-Louis, par exemple, au moins une demi-douzaine de grands immeubles avec des installations frigorifiques modernes dans lesquelles ils emmagasinent des quantités considérables de viande. « Look » nous expose qu'au même moment il n'y a pas un seul beefsteck à acheter dans les boucheries de Saint-Louis. Force est donc de se tourner vers le groupement des meatleggers, d'ailleurs très disposé, pour un prix qui sera un respectable multiple du prix maximum fixé par le gouvernement, à réserver deux moutons à Mme Smith et un demi-bœuf à M. Jones. Le groupement de ces gangsters est organisé de telle sorte que l'on peut fort bien, contre un droit de magasinage, laisser sans inquiétude sur place la viande que l'on y a acquise. Pour ses besoins de la semaine, on va prendre livraison de ses paquets dans un petit débit de boissons, transformé en centre du marché noir. Ou bien la police est impuissante ou bien, comme ce fut jadis le cas avec les gangsters de Chicago, elle a sa part dans les affaires réalisées. En Californie, de janvier à mars on n'obtenait pratiquement plus de viande chez les détaillants. A Los-Angeles, par exemple, on ne trouvait plus sur le marché que 61 % des quan-

tités de viande de janvier 1941, et cela bien que la population de Los-Angeles se soit accrue de 610.000 bouches à nourrir par la mise sur pied des industries de guerre. Les usines aéronautiques de Californie achètent des mains des meatleggers la viande pour leurs ouvriers à des prix fantastiques, viande qu'elles cèdent à leur tour à ces mêmes prix excessifs par le canal de leurs cantines d'ateliers. L'agent chargé des cuisines des usines de la Northrop-Aircraft, entre autres, a déclaré à un reporter: « Je ne puis dire d'où nous recevons notre viande. Si je le disais, nous ne recevions plus rien. Il est pour nous plus précieux de payer de hauts prix et d'avoir la paix dans nos rangs. » (« Times » du 1^{er} mars 1943.)

La production moyenne des grands Etats agraires, même en légumes, pommes de terre, etc., sera pour l'année 1943 de quelque 20 % inférieure à celle de 1942. En Caroline du Nord, par exemple, on a dû enregistrer un déficit de mise en culture de 50 % pour les choux et de 35 % pour les haricots; dans l'Arizona, de 30 % pour le coton, parce que les fermiers ne peuvent pas payer les salaires en hausse.

Comme les prix des produits agricoles sont tarifés par le gouvernement, il n'est guère possible de retenir à la terre les ouvriers des campagnes; on les voit la quitter pour se porter vers quelque industrie d'armement. Peu avant son départ, le ministre du Ravitaillement a admis que l'on avait de deux à trois millions d'ouvriers agricoles de moins qu'en 1941, si bien que l'on ne pouvait guère éviter un rapide déclin de la production. Le public des USA n'est en aucune manière préparé à ces brusques resserrements; leurs suites ont été le fol enlèvement de toutes denrées d'usage courant que l'on pouvait trouver à portée de la main. Du fait qu'en 1943 on n'a plus fabriqué que 2,5 % des appareils de T.S.F. et 3,7 % des lessiveuses automatiques et des glacières sorties en 1941, on a vu également dans ce domaine d'abord une énorme hausse des prix, ensuite un puissant marché noir. A côté des meatleggers, d'autres, en particulier les Rubberleggers, sont apparus; ceux-ci vendent à dix et vingt fois plus cher les pneus d'autos qui ont complètement disparu du marché. Aux mêmes sources, on peut aussi obtenir des bons d'essence à des tarifs correspondants.

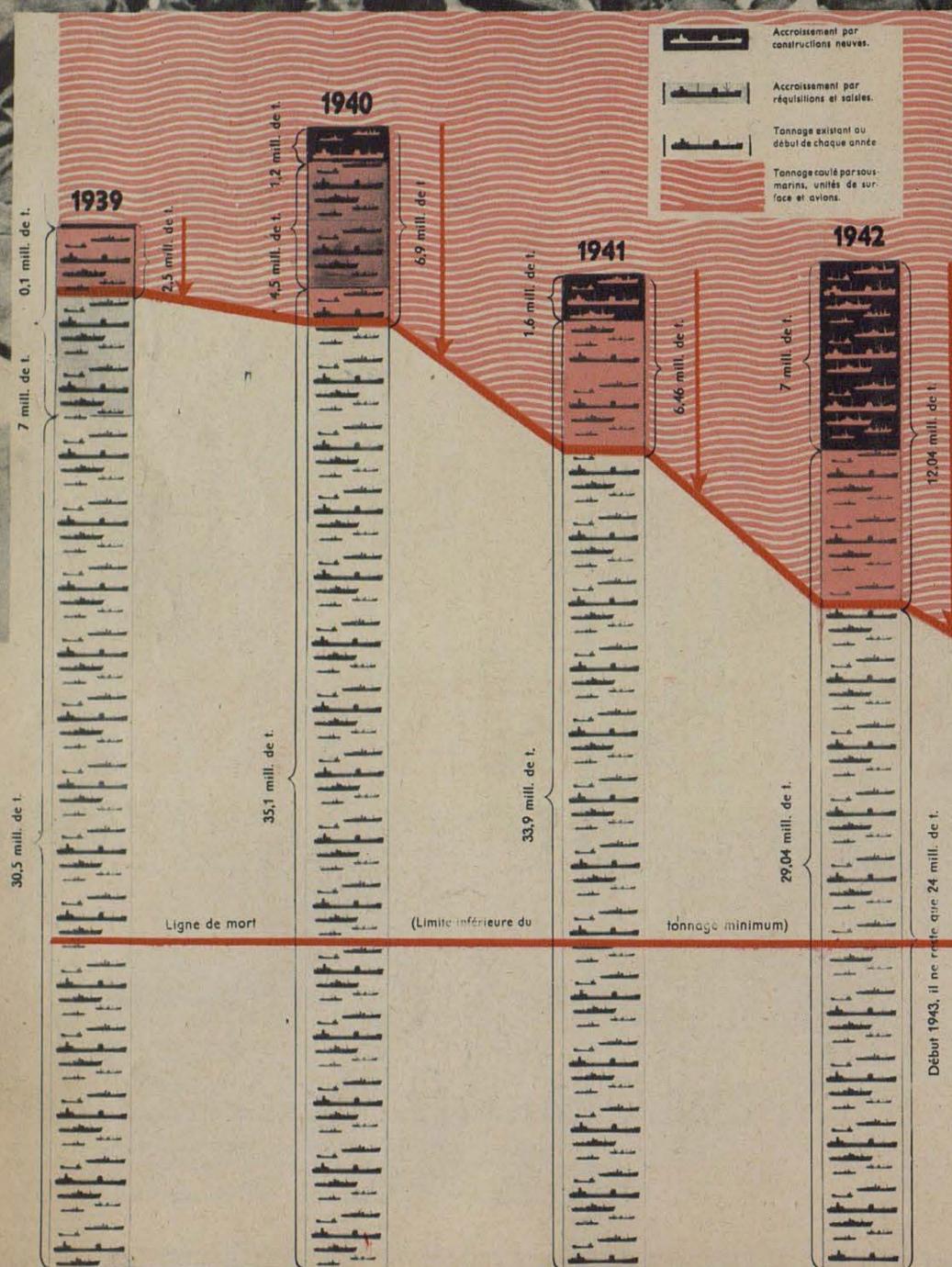
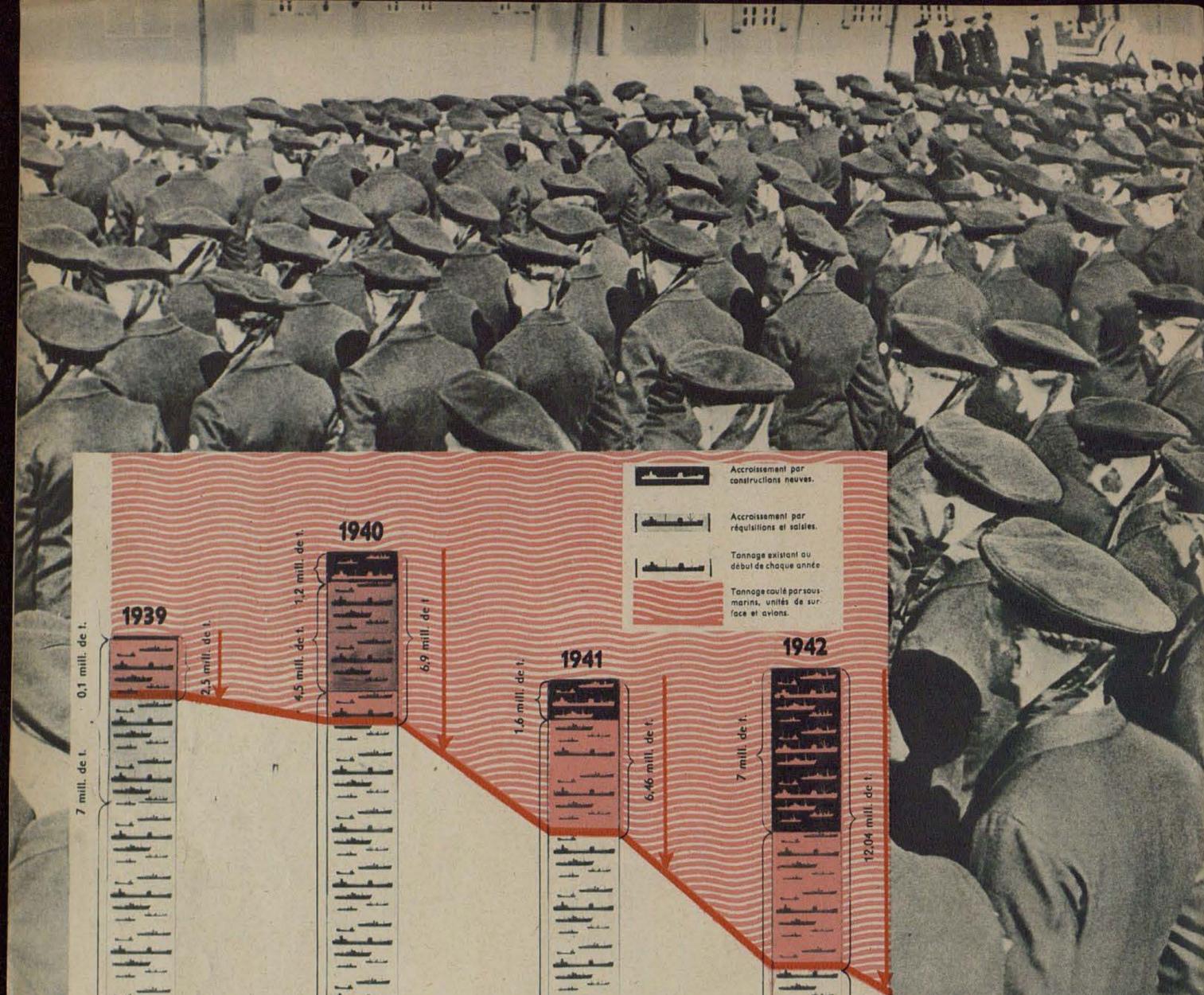
Tel est le résultat d'un an et demi de guerre aux Etats-Unis. Le spectre de l'inflation ne peut plus être écarté. L'Europe ne pouvait éviter certains resserrements. Mais les Etats-Unis?

« Le front intérieur est bouleversé. C'est une vérité tangible que Washington même est obligée de prendre en considération. L'enthousiasme des premiers mois s'est mué sur bien des plans en apathie. Accaparement et marché noir croissent sans cesse. Le ravitaillement des civils en denrées essentielles ne peut plus être maintenu d'a-plomb. » Voilà le jugement d'une revue américaine. Cette incapacité d'agir contre les exploités et les gangsters fait apparaître encore plus étranges les projets de paix dont Washington répand les bienfaits sur les Européens et les Extrême-Orientaux étonnés G. W.



30 Millions de tonnes! Les pertes de l'adversaire en navires dépassent déjà de onze millions celles de la première guerre mondiale

Un navire qui aurait une capacité égale au tonnage ennemi coulé jusqu'en avril 1943 par les forces navales et aériennes des puissances de l'Axe aurait à peu près les dimensions que voici, comparées à celles du plus haut gratte-ciel de New-York, l'Empire State building, qui s'élève 380 mètres.



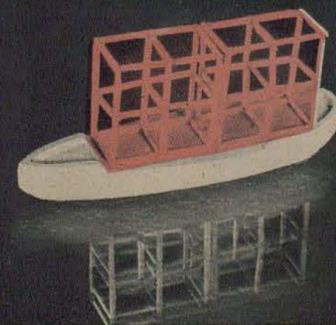
De nouvelles recrues pour de nouveaux bateaux
 Selon les besoins
 Cliché du correspondant de guerre Henschke (PK)

Chute du tonnage ennemi vers la ligne de mort. Plus de 30 millions de tonnes au fond de l'eau. Prestidigitation américaine: comment les Yankees calculent leur tonnage!

Courbe du tonnage anglo-américain coulé jusqu'à fin 1942. Au total, plus de 30 millions de tonnes de jauge brute. La descente de la ligne rouge supérieure montre nettement que les pertes dépassent de beaucoup le tonnage de remplacement obtenu par les réquisitions et saisies ainsi que par les constructions neuves. Toujours plus menaçante, elle s'approche de la ligne de mort. Si cette ligne était franchie, le tonnage marchand anglo-américain tomberait au-dessous du minimum vital. Et il n'est pas tenu compte ici des 2 millions de tonnes constamment en réparation



SELON LES BESOINS...



De 8 on fait 12 ou 5

Dans le monde entier, quand on dit d'un bateau qu'il a une jauge brute de huit tonnes, on entend par là son volume global, c'est-à-dire la capacité totale du navire



Lorsqu'un tel bateau sort de leurs chantiers, les Yankees déclarent: «Nous venons encore de lancer un bateau de douze tonnes», entendant par là le tonnage deadweight, c'est-à-dire le port en lourd du navire



Ce même bateau vient-il à être coulé par un sous-marin allemand, les Yankees annoncent: «Nous venons de perdre cinq tonnes, et non pas huit comme les Allemands le prétendent.» Cette fois, ils comptent seulement la jauge nette du bateau, son volume net disponible pour les marchandises, c'est-à-dire sa capacité de chargement

Ainsi, un seul et même navire est susceptible d'une augmentation ou d'une diminution de tonnage. Selon les besoins...

L'ARMÉE NOUVELLE

Messagère du monde nouveau

Par le baron Christophe d'Imhoff, correspondant de guerre (PK)

Dans la lutte acharnée contre le flot d'hommes et de matériel qui devait soumettre l'Europe au bolchevisme, les vainqueurs de Narvik, de Dunkerque et de Crète, se cabrant contre les intempéries et les éléments, contre les tempêtes et l'effroyable froid, jusqu'alors inconnu d'eux, ont pris une expression nouvelle. Leurs lèvres ont abandonné la chanson joyeuse et expriment aujourd'hui le mot d'ordre du continent. Ces soldats qui dans mille batailles n'ont pas trouvé leurs pareils sont devenus les révolutionnaires de l'avenir. "Signal" montre l'évolution de l'armée qui, au cours des combats, s'est transformée en messagère du monde nouveau

Le soir du 21 juin 1941, nous nous retrouvons tout près de la frontière orientale du Reich. Une compagnie de grenadiers est sur le point d'occuper sa position, ayant franchi ce jour-là une longue étape. Tout à coup une marche du temps de Frédéric le Grand, jouée par un accordéon, retentit à nos oreilles. Les soldats fatigués rassemblent leurs forces pour défilé au pas devant leur commandant. Puis on leur transmet la proclamation du Führer qui, le lendemain, sera diffusée au monde entier. Ils l'écoutent sans acclamations joyeuses. Ils restent muets, comme on reste en face d'un grand événement. Personne ne l'exprime, mais chaque soldat semble s'en rendre compte: devant eux se dresse quelque chose de nouveau, de colossal et d'incompréhensible. Quelque chose de plus grand que tout ce que nous avons déjà vu dans cette guerre.

Mais en avançant au pas de charge dans l'espace inconnu, en des marches de 150 à 200 kilomètres par jour pour les chars et de 60 à 70 pour les grenadiers, tous ces sentiments sont vite oubliés. La déroute de l'adversaire semble être plus complète qu'en Pologne ou en France. Les batailles gigantesques d'encerclement semblent nous rapprocher plus rapidement de la victoire finale que nous ne l'avions supposé. Ce sont des semaines d'ivresse, comme dans la campagne de l'ouest. Nous croyons déjà entrevoir la fin heureuse qui nous rendra à notre existence paisible. Quiconque, pendant ces semaines, rentre dans son pays pour une courte permission, est admiré et fêté en héros, comme au temps des victoires des Flandres et de la Somme. Et parfois, le permissionnaire ne se refusait pas à ces manifestations. Car ainsi son propre enthousiasme se trouvait confirmé par les sentiments de ses compatriotes. Cela renforce notre élan

et notre dévouement joyeux pour la tâche nouvelle. Nous y voyons des signes de victoire qui nous excitent et nous enflamment à notre retour au front. Mais nous n'éprouvons pas encore ce renouvellement de l'âme qui s'était manifesté, dans les tranchées, pendant la Grande Guerre. Rien de cette contrainte intérieure, qui endure et prépare à l'abnégation. Certes, nous manquons de beaucoup de choses dont nous disposions dans les premières campagnes de la guerre. L'espace qui nous sépare de notre pays est devenu plus grand. Mais qu'importe, puisque le but est déjà, croyons-nous, à portée de notre main!

La première épreuve du feu

L'effroyable hiver 1941-1942 met fin à l'ivresse qui nous avait entraînés pendant les deux premières années de la guerre. Le pressentiment que les mines sérieuses du 21 juin 1941 exprimaient déjà commence à se réaliser. Quand au cours de cette lutte contre les forces de la nature on demandait à un soldat de conter ses exploits, il ne répondait que par quelques phrases laconiques. Et il en est resté ainsi. Le soldat n'aime pas parler des combats de l'est. Et il ne tient plus à être admiré. Il est opposé à toutes paroles prononcées en son honneur. Il ne veut pas de cette auréole d'héroïsme, dont la Patrie voudrait l'entourer. Il trouve que les mots les plus simples sont encore trop emphatiques pour exprimer la simplicité sereine avec laquelle il remplit ses devoirs et qui, tout en lui paraissant naturelle, ne lui coûte pas moins un gros effort et beaucoup d'abnégation. Il passe sur tout cela avec un sourire un peu dur et un peu ironique.

Et l'on n'entend plus les chants joyeux des soldats qui accompagnèrent les deux premières années de la guerre.

Il éprouve une certaine répugnance pour les manifestations verbales qui ne semblent plus s'harmoniser avec sa conception calme et raisonnable du devoir. La chanson ne convient plus au soldat feldgrau qui, dans la fournaise ardente, est comme purifié et libère son âme de toutes ses petites choses pour lui donner ses grands traits éternels. Au milieu de ce premier hiver à l'est, les soldats reconnaissent que des forces supra-terrestres imposent l'épreuve du feu à la révolution européenne et à ses pionniers. Il s'agit de savoir si ces hommes resteront fidèles à leur idéal, même en subissant les plus grandes privations, et les plus grands sacrifices. Et ce qui aggrave cette épreuve, c'est qu'au cours du combat européen contre les éléments, l'ennemi commence à se démasquer.

Dans les quatre premières campagnes de cette guerre, au cours des années 1939/1940 et 1941, nous autres soldats, n'avons jamais pu qu'estimer la bravoure de l'adversaire et sa loyauté au combat. C'est là une conception que nous avons héritée de nos pères et qui nous paraissait toute naturelle. Nous étions convaincus que le champ de bataille imprégnait le soldat d'une gravité presque sainte. Gravité qui ennoblit le combat. Si dures que fussent les luttes de la Grande Guerre, jamais atteinte ne fut portée à ce principe. Les batailles les plus acharnées de 1917 et 1918 ne trahirent jamais les lois de l'honneur. Certes, on essayait quelquefois d'attirer l'adversaire dans un guet-apens. Mais sans violer son honneur de soldat. Même dans le désir réciproque d'anéantir l'adversaire, l'idée de la noblesse suprême de l'homme était non seulement admise, mais restait évidente. Cet idéal trouvait son expression dans des gestes presque rituels: on posait une croix sur la tombe de l'adversaire, on tendait la main à l'ennemi blessé, on lui donnait à boire. A cette époque, le combat n'était inégal que par la supériorité de matériel dont dis-

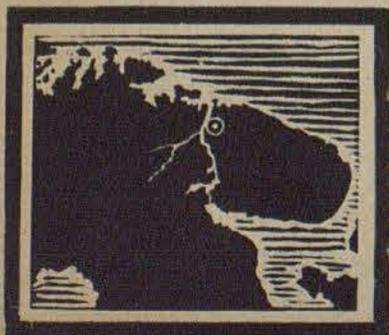
posait l'un des combattants. Mais pour autant le combat n'en devenait nullement déloyal.

Mais pendant la campagne d'hiver de 1941-1942, cette loi tacite réglant les rapports entre les fronts ennemis, se modifia. De notre côté, nous n'avions nullement renoncé au principe de la sainteté du combat. Mais nous devions soudain le restreindre: il ne valait plus qu'entre les soldats allemands et leurs alliés. Les bolcheviks développaient des principes de combat diamétralement opposés à ceux des peuples du continent européen.

L'Homme contre la Matière

Nous voilà brusquement à la fin d'une période historique dont les formes, telles qu'elles se manifestaient dans la guerre, correspondaient aux principes de gouvernement allant de la royauté absolue à l'Etat populaire en passant par les régimes féodaux et bourgeois. Jusqu'à la fin de l'époque bourgeoise, les principes de combat s'étaient avérés durables. Mais les divergences commencent avec les conceptions variées que l'on se fait des masses. En laissant dépérir dans les masses les forces spirituelles ou en les anéantissant, ce que faisait l'Union Soviétique, on créait forcément une armée dont la discipline seule constituait le principe unifiant. Toute éducation spirituelle du soldat pour éveiller en lui le sentiment de sa responsabilité individuelle dans le combat était donc exclue. En reconnaissant cette déficience qui, en même temps, entraînait une chute du moral, les bolcheviks introduisirent le commissaire comme gardien de la discipline de l'armée. Ou, selon le mot de Staline, comme « père et âme » du soldat soviétique, privé de son âme personnelle. Le commissaire doit veiller à ce que chacun sacrifie sa vie, sans condition. Mais, ce faisant, on a non seulement privé l'armée de la bravoure que donne au soldat la conscience de se battre pour un but grandiose, et qui, dans le combat, se manifeste comme l'élément indispensable de la coordination des forces, mais on lui a retiré aussi le sentiment de la valeur humaine et de l'honneur dans la lutte implacable. La bravoure est fondée sur la foi dans un idéal sûr. C'est ce qui manque à la masse des Soviets. Leur monde est limité au matérialisme présent auquel ils doivent se livrer entièrement, selon l'ordre reçu. Ainsi, manquent-ils des principes de l'honneur et de la morale, de la sainteté et de la légitimité du combat.

En face d'eux se tiennent les soldats d'une autre armée, portant sur la boucle de leur ceinturon les mots: « Dieu avec nous ». Ils sont les héritiers d'une tradition séculaire où la science militaire et l'abnégation se le disputaient avec les sentiments chevaleresques et le respect de l'adversaire. Une telle armée est animée non seulement par l'enthousiasme de ses chefs, mais aussi par la force de son éducation. En dépit de leur grand nombre, la plupart de ses soldats ont leur personnalité propre, ils agissent spontanément, et ne voient pas leur devoir dans la simple exécution d'un ordre mais dans l'accomplissement d'une grande tâche constamment présente à leur pensée. Ce sont des hommes, qui, prêts à mourir, chérissent la



vie; des soldats qui considèrent la vie humaine comme le bien suprême et dont la bravoure n'est pas une ivresse ou une haine aveugle, mais une manifestation divine.

L'Heure de la personnalité

Un tel esprit de bravoure se trouve donc, dès l'hiver 1941-42, en face de la ruse et de la perfidie. Pour une lutte d'une telle importance dont la dernière conséquence consiste dans le choix entre les deux possibilités qui viennent de se dévoiler, on a besoin d'un courage encore plus grand que pendant la Grande Guerre ou peut-être même que jamais dans l'histoire des guerres modernes. En posant le pied dans ce monde de destruction, ignorant si l'on ne sera pas absorbé par le gouffre de l'anéantissement, on a besoin d'une bravoure, pour ainsi dire poussée au paroxysme. Mais si dure, si impitoyable soit-elle, la lutte actuelle des soldats européens nous apparaît dans une lumière plus claire et plus noble que jamais une guerre d'autrefois.

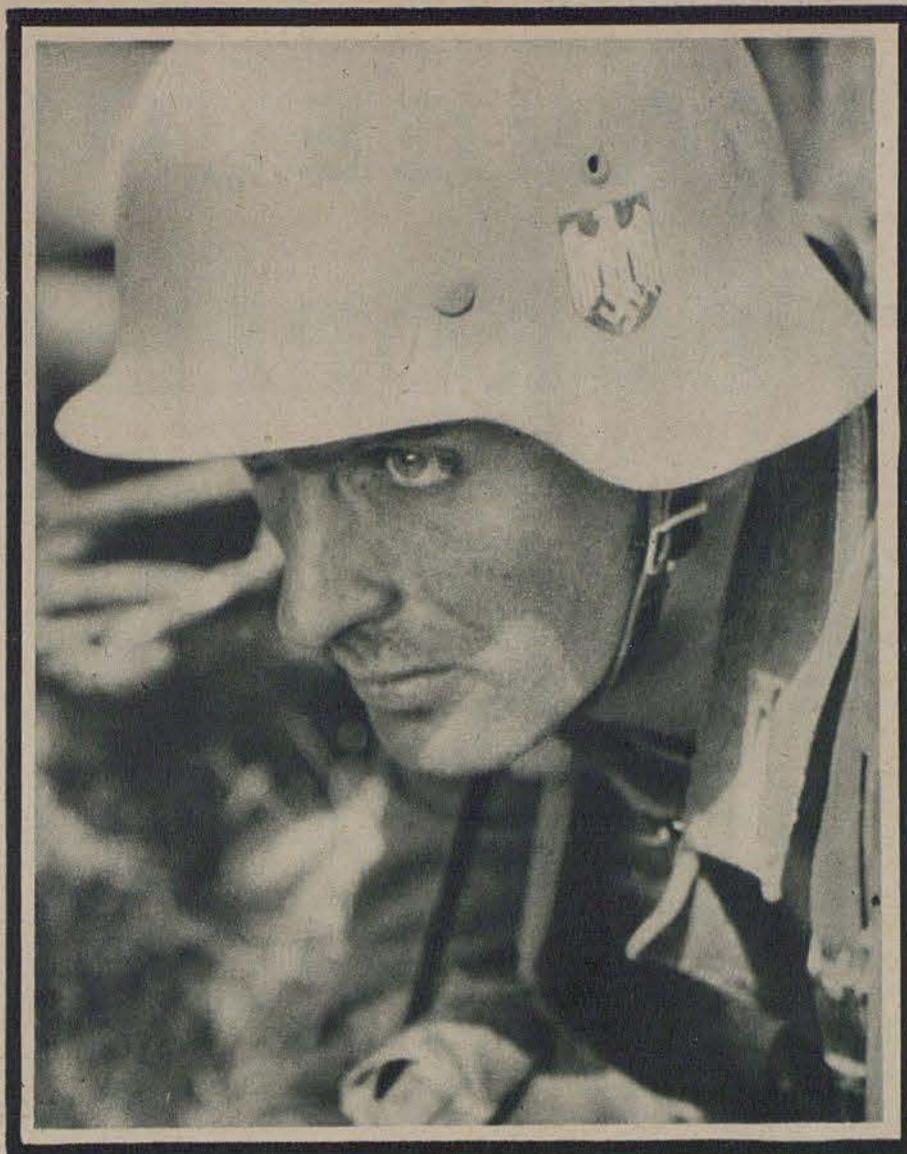
Méprisant la Mort comme Prométhée

Une fois de plus, le soldat européen doit donner la preuve de sa fermeté individuelle. C'est à Stalingrad! Dans l'enfer de cette bataille, et par son effet sur l'esprit et sur le cœur des soldats du front européen, la foi révolutionnaire devait prouver son immortalité. La VI^e armée, formée de régiments allemands, roumains, italiens et croates, a fourni cette preuve par la manière exemplaire dont elle a su se battre. Dans la lutte entre le matériel et la personnalité, elle a vaincu la mort. Ces preux, méprisant la mort comme Prométhée, sont montés au ciel pour y chercher le flambeau de la civilisation et pour ériger un monument impérissable. Et cela, dans la situation la plus pénible qui soit pour le soldat: en tenant une position sans aucune autre chance que d'y succomber héroïquement.

Mais l'issue de cette bataille, n'oblige-t-elle pas à conclure qu'après tout le matériel l'emporte sur la valeur humaine? Staline avait-il donc raison de dire, en novembre 1941: « La guerre actuelle est une guerre de forces motorisées. Sera vainqueur celui qui s'assurera la suprématie dans la production des moteurs »? Nullement, car Stalingrad n'était pour les bolcheviks qu'une étape dans leur marche vers le succès. Et au zénith de la bataille d'hiver, nous leur avons arraché la victoire des mains. C'était entre le Donetz et le Dniéper. Là, les masses durent capituler devant l'esprit. Car, au moment décisif, leur haut commandement manqua de l'intuition qui fait jaillir du cœur des soldats l'étincelle de la compréhension et de l'enthousiasme. Les personnalités seules en sont capables, et ce sont elles que le bolchevisme a anéanties à l'est.

La force spirituelle

Voici une arme qui l'emporte de beaucoup sur toutes celles de l'adversaire: la force spirituelle. Le bolchevisme n'a aucun équivalent à lui opposer. Car son monde purement matériel



Le combattant de 1943: le soldat allemand de l'armée de l'est. Depuis deux ans, ce soldat est debout, dans la lutte incessante qui, sur l'immense champ de bataille s'étendant du Cap Nord à la mer Noire, décidera du sort de l'Europe. Cliché du correspondant de guerre Lessmann (P.K.)

manque de l'esprit qui pourrait l'animer. Il est ainsi voué à la mort éternelle. Le soldat allemand demeure au contraire invincible par sa force spirituelle même après la mort. La disproportion numérique des deux adversaires dans la lutte à l'est a d'ailleurs prouvé que les troupes ne sont pas menées à la victoire par le revolver du commissaire mais par la force spirituelle. Et celle-ci seule fait naître les énergies qui décident du sort des batailles et de celui de la guerre.

Cette spiritualité de nos soldats dans cette lutte devait forcément créer un nouvel esprit européen. Si, à l'est, le soldat s'accoutume à la mort et en fait son alliée, s'il sacrifie sans condition son existence et son avenir à un but supérieur, si l'extraordinaire devient la norme, alors l'heure est venue qui renversera l'égoïste monde bourgeois de la tranquillité et de la sûreté. Ainsi le front donne son empreinte aux traits de l'Europe nouvelle.

Une personnalité nouvelle, méprisant le futile, devient la base spirituelle du principe révolutionnaire. La vie, la mort et cette transfiguration de l'être ont complètement changé l'aspect de l'existence. Aucun soldat de l'armée nouvelle ne désire être fêté comme un héros. Aucun n'ignore qu'un peuple n'est pas seulement constitué de héros, mais que sa force principale réside dans les hom-

mes qui accomplissent simplement leur devoir, en marchant et en combattant même si la mort et l'horreur se dressent devant eux. Tels sont les soldats à l'aube de leur troisième année de guerre à l'est. Ils ont des visages d'initiés, des visages d'hommes auxquels, si jeunes soient-ils, les derniers mystères de l'existence ont été révélés. Ce sont des hommes qui ont jeté un regard profond sur la fin de toutes choses. Une telle révélation calme la fièvre du combat et la passion indomptée. Elle les remplace par la confiance et l'énergie, par l'abnégation ardente et absolue et la foi invincible dans une vocation suprême. Dans la lutte entre l'homme et la machine, la formation de nouvelles unités nationales et supranationales a été confiée à l'armée nouvelle.

Sans doute cela exige-t-il toute la force spirituelle du soldat. Et parfois, il doit même l'utiliser jusqu'à l'extrême. Mais la caractéristique d'une révolution comme celle de notre continent, c'est justement d'exiger la tension extrême des forces pour arriver au combat décisif et fécond.

La renaissance par la force de l'idée

Dans ce combat, il est d'une importance décisive que la personnalité renouvelée par la guerre à l'est agisse dans un espace dont depuis plus de

vingt ans le cœur a cessé de battre. La crainte, l'obéissance aveugle, l'ordre sanguinaire, l'indolence, la lourdeur, bref, la misère spirituelle et matérielle la plus absolue régnait sur ce territoire. Jusqu'ici, personne n'a été capable de modeler ce pays dont la force et l'étendue avaient besoin de quelque chose de plus grand que le pouvoir des régimes qui s'y sont succédé. Ainsi, ce pays fécond, mais sans âme, attendait sa renaissance par la force d'une idée plus grande et plus vaste que le pouvoir matériel. Car, si le pouvoir trace ses limites par le glaive, la force de l'idée les trace dans les cœurs des hommes qui souffrent.

La dernière constitution de Staline parlait entre autres de l'inviolabilité de la personnalité. Mais dans ce combat, le soldat européen a pu reconnaître que son adversaire n'était qu'une masse mécanisée et amorphe, sans volonté propre, prête à la mort, ne pouvant être considéré que comme l'instrument de ses dirigeants. Et vis-à-vis de ce « socialisme » qui, pour des intérêts purement matériels, pousse les hommes à la mort comme un troupeau, se dresse aujourd'hui le socialisme du front européen de l'est qui restitue à l'homme la dignité de son existence spirituelle et matérielle, et considère le pouvoir comme une noble tâche au service d'un grand idéal.

Si inhumain, si dur et si cruel qu'il soit, ce combat a déjà provoqué aujourd'hui, sans même être terminé, une épuration dans la lutte gigantesque de notre époque, par le contraste entre l'homme et la machine. Une épuration et un rapprochement: non seulement entre les troupes de l'armée européenne de l'est, mais dans l'espace européen tout entier. Et voilà ce qui importe au soldat imprégné d'une nouvelle vie spirituelle.

S'il désire une récompense pour ses hauts faits et pour ses sacrifices, c'est que le rayonnement de cette lutte à la fois militaire et spirituelle ne soit pas perdu pour l'hinterland, mais qu'il y produise un effet profond. Et cela dans tous les pays de notre continent. Cette lutte doit faire jaillir les sources de l'âme. Au monde mécanisé des bolcheviks et de leurs alliés américains doit s'opposer la valeur humaine et la dignité de l'homme, dans une mesure toujours grandissante, comme ce fut le cas dans chacune des grandes batailles de l'est.

Le mot d'ordre du front

La victoire militaire ne deviendra la victoire réelle du continent que lorsque cette conviction sera devenue commune à tous. Si ce rayonnement des grandes batailles se perdait dans un no-man's-land spirituel, où le mot d'ordre du front resterait sans écho, la guerre révolutionnaire de l'est aurait été stérile. Aussi, ce front qui préserve l'Europe de l'anéantissement s'adresse-t-il à l'hinterland en lui demandant: « Défendez le flambeau sacré que les premiers messagers d'une ère nouvelle vous ont tendu, afin que l'homme ne soit pas précipité dans l'abîme par les démons de l'est qui, voici deux ans, l'obligèrent à prendre les armes. »



LA NAISSANCE DU SOLDAT EUROPÉEN

La guerre commença en 1939. A ce moment-là, personne ne pouvait prévoir vers quels rivages allait nous entraîner son flot capricieux. Le début de cette guerre ne marqua pas de différence essentielle avec celui des guerres antérieures qui sont venues ébranler l'Europe. Comme cela s'était toujours passé, cela recommençait. Depuis longtemps déjà, les pays européens étaient séparés en deux camps. On avait entassé de la poudre sèche. Le point de départ s'effaça rapidement derrière la vieille rivalité qui opposait en Europe les grandes et les petites puissances. Dans les premiers mois de la guerre où se placent les campagnes de Pologne, de Norvège et de France, et même jusqu'à la campagne des Balkans, il ne s'est agi de rien d'autre que d'écarter l'injustice issue de la première guerre mondiale. Le deuxième traité d'armistice que vit signer la forêt de Compiègne fut symbolique à cet égard, et chacun le comprit.

Cette phase de la guerre est déjà loin, passée à l'arrière-plan dans la conscience de tous les peuples européens. Elle eut donc trait à la liquidation du passé. Mais sans doute personne ne pouvait-il à l'époque prévoir dans quelle mesure cette phase des hostilités allait être autre chose que la conclusion d'une longue période de l'histoire européenne : le prélude de quelque chose de radicalement nouveau, de quelque chose qui ne s'était plus produit dans notre vieux monde depuis les croisades, — depuis le début du moyen âge.

Il est rare que l'homme puisse estimer la portée de ce qui se déroule de grand et de déterminant pour l'avenir à côté de lui. Les petits soucis quotidiens et, en temps de guerre, plus encore les soucis de l'alimentation et de l'habitation viennent restreindre l'horizon de chacun de nous.

Un fait est bien établi : à la date du 22 juin 1941, jour où se déclencha la campagne menée par l'Allemagne, puis par presque toute l'Europe contre l'Union Soviétique, se situe un événement dont la portée n'intéresse pas seulement ceux qui vivent aujourd'hui, mais encore le sort des nombreuses générations à venir. Cela ne se produit au maximum qu'une fois par siècle, mais à ce moment-là les ailes de l'histoire universelle sont venues nous frôler le visage. Il est d'insondables mystères — et parmi eux ce phénomène qui veut qu'un étonnant coup de théâtre vienne sauver le monde, chaque fois que les forces du mal et les démons de l'abîme, tentant comme tant de fois déjà d'asseoir leur domination sur le monde, paraissent sur le point de triompher. Ce coup de théâtre vis-à-vis de tous les peuples de l'Europe s'est produit cette fois le 22 juin 1941.

Peut-être n'en avez-vous pris pleinement conscience que lorsqu'au cours

de l'hiver dernier on a pu croire que le péril prenait son élan et que les forces opposées au soviétisme pourraient succomber. Brusquement alors, on a pu douter que les armées allemandes et européennes allaient conserver assez de force pour endiguer le chaos menaçant — et peut-être n'est-ce qu'à cet instant-là que le signe des temps nouveaux, né du cours même de la guerre, s'est imposé dans toute sa puissance. Plus question dès lors pour les peuples de l'Europe de se voir opposés à quelque monstre vague, encore éloigné et dont, sous le nom de bolchevisme, ils s'étaient fait une image plus ou moins abstraite. Ce fut alors comme un éclair ; tous les projets d'avenir dont l'Angleterre et l'Amérique avaient caressé mainte oreille disposée à écouter leurs appels se diluèrent en d'impalpables riens. Les Européens se virent au pied du mur : ou bien nous allions rester ce que nous sommes, des Allemands, des Italiens, des Français, des Bulgares, des Espagnols, des Hollandais — pour n'en citer que quelques-uns — ou bien les Soviétiques asiatiques allaient nous écraser. A cet instant, ce n'était plus de la « propagande » — les Hongrois se souvinrent de ce qui s'était déroulé jadis lorsque Bela Kun trônait à Budapest ; les Français durent méditer les heures troubles du Front Populaire où déjà le communisme semblait gravir les marches du Palais-Bourbon et de l'Élysée ; les Espagnols se remémorèrent cette fleur de leur jeunesse qui fut déchirée par les balles des anarcho-soviétiques et entassée dans les fosses communes entre Madrid et Malaga. Alors, les Européens se virent petits devant le destin, et, comme toujours, lorsque le destin est en jeu, s'imposa sans voiles à nous la profondeur de nos propres ressources morales et la vigueur de nos réserves latentes.

A l'issue de la première guerre mondiale, il semblait que le fossé qui séparait notre continent en vainqueurs et en vaincus dût se perpétuer. Pas question de tout cela dans la présente guerre : non seulement parce qu'elle

est devenue une guerre mondiale — c'était également le cas de 1917-1918 — mais bien plutôt du fait que tous les problèmes se sont posés sous un jour absolument nouveau. Durant des siècles, toutes les questions pendantes en Europe tournèrent constamment autour du seul thème de la suprématie, celle des Allemands ou celle des Français, ou celle — déjà alors venue de l'extérieur — des Anglais. Nous pouvions nous offrir ce luxe, parce qu'il n'existait pas hors d'Europe de puissance qui pût constituer une menace mortelle, commune pour tous. Or, aujourd'hui, on s'est aperçu que ces phrases adressées par Staline dans l'année de la mort de Lénine à un communiste allemand conservaient toute leur valeur : « La future révolution communiste en Allemagne, écrivait-il alors, est l'événement le plus gros de notre époque. La victoire de la révolution en Allemagne aura plus d'importance pour le prolétariat de l'Europe et des Etats-Unis que la victoire de la révolution russe il y a six ans. La victoire du prolétariat allemand déplacera sans aucun doute le pivot de la révolution mondiale de Moscou vers Berlin. »

Staline croyait alors évidemment que les forces du chaos arriveraient à triompher en Allemagne. Lorsqu'il se vit frustré de cette espérance, il se mit à transformer le propre empire des Soviétiques en cet immense arsenal d'où devait partir la future attaque contre l'Europe. Si cette attaque avait dû nous prendre au dépourvu, la vision du Juif bolcheviste Ilya Ehrenbourg se serait sûrement réalisée — Ehrenbourg imaginait déjà Stockholm, Berlin et Paris écrasés sous l'avalanche des chars d'assaut soviétiques.

On croirait qu'une loi universelle veut que, chaque fois qu'on en arrive à un grand tournant de l'histoire, on se trouve en face d'une lutte à vie ou à mort.

Etre ou ne pas être. De tels problèmes vitaux pour les peuples, et même pour les continents, n'ont jamais été réglés au sein des congrès, mais toujours sur les champs de bataille. Le

« Hannibal ante portas » fut le signal de l'extension de l'empire romain. La bataille des Champs Catalauniques marque le début de l'empire du moyen âge et, plus généralement, de l'unité que connut l'Europe à cette époque. Les Etats-Unis, eux non plus, ne sont pas issus d'un accord à l'amiable avec George III, mais bien de la guerre d'Indépendance. Presque cent ans après, ils ont dû, en outre, conquérir leur unité dans une guerre civile, la plus sanglante de toutes. Et pourtant, nous ne faisons pas l'apologie de la guerre pour elle-même, nous l'exécrons. Tous nos espoirs, tous nos rêves, tendent à la juguler. Par contre, nous glorifions le combattant.

Depuis le 22 juin 1941, il existe quelque chose qui avait disparu depuis des siècles : le soldat européen. Il porte le même uniforme gris, quelle que soit sa nationalité d'origine. C'est pourquoi l'apparition du soldat européen coïncide avec le jour de la naissance de l'Europe. Le soutenir est le seul moyen de servir l'Europe ; le calomnier, le dénigrer ou lui faire du tort, c'est favoriser les lâches et révoltants attentats tels que ceux des aviateurs américains à Paris et à Anvers, aussi bien qu'à Grosseto, Stuttgart ou Munich. Ces aviateurs américains se sont vu adresser récemment un télégramme de Staline leur exprimant ses compliments pour leurs forfaits. Qui pourrait encore soutenir qu'il s'agit d'une coalition de type connu dans le cadre d'une guerre banale ?

Olivier Salazar, premier ministre du Portugal, sait très bien pourquoi il a désigné voici quelques semaines le communisme comme le plus grand problème de tous les temps. M. Salazar a dit aux Portugais : « Là où l'Etat et la machine ont fait de l'homme leur esclave, il n'y a pas place pour la liberté humaine. Les solidarités nées de la guerre peuvent prendre, il est vrai, bien des figures, mais il n'en est pas moins certain que les traits essentiels du communisme ne pourront jamais être modifiés par elles. » Cette formule prononcée dans l'extrême ouest de l'Europe, n'est concevable que grâce au soldat européen, soldat dont l'idéal dépasse le bien-être de tous les peuples pris isolément et s'applique à l'ensemble de notre continent. Pour la première fois, nous pouvons dire que l'Europe est mieux qu'une entité géographique. Pour la première fois, nous sommes autorisés à parler d'une conscience européenne qui, pour autant qu'elle avait survécu, disparaissait progressivement au cours des siècles.

Suite page 11

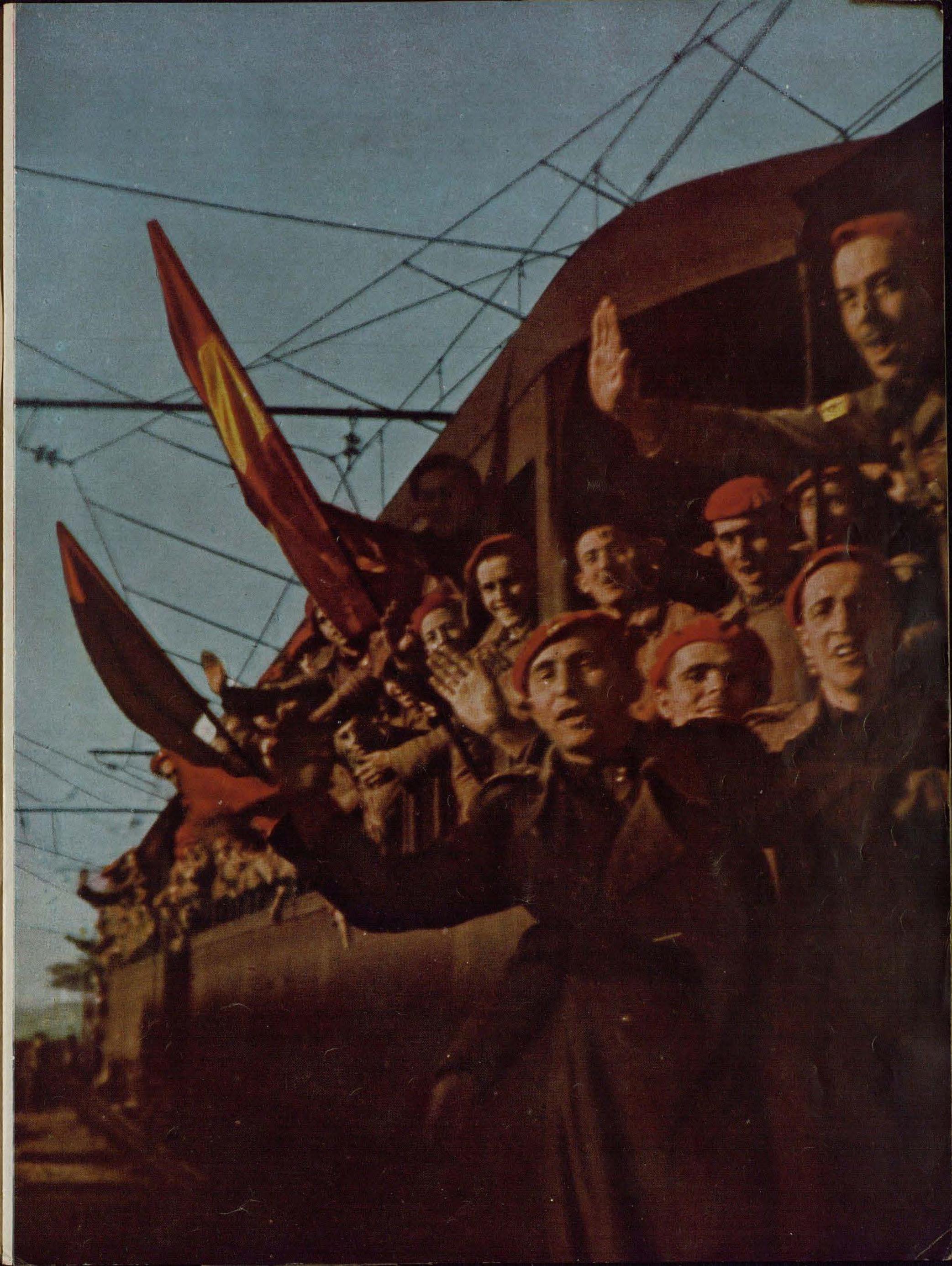
UN DOCUMENT OFFICIEL SUR

KATYN



Le nombre et la gravité des événements portés à la connaissance du public durant une guerre émaillent la sensibilité des contemporains. Mais en dépit de cet endurcissement, certaines nouvelles n'en bouleversent pas moins l'opinion. Il s'agit dans ce cas de nouvelles d'une portée historique auxquelles personne ne peut rester indifférent. Telle était celle de la forêt de Katyn. Un envoyé spécial de « Signal » s'est rendu sur les lieux. On trouvera son reportage à la page 15 de ce numéro

Des volontaires espagnols, à Hendaye, station frontière franco-espagnole, quittent leur pays pour le front de l'est
Cliché du correspondant de guerre Baumann (PK)





LA NAISSANCE DU SOLDAT EUROPEEN

Suite de la page 8

Voici cependant le plus important. Il a fallu l'entrée en scène du soldat européen pour donner à tous les peuples d'Europe la sécurité dans l'avenir et l'assurance qu'au sein de notre famille de peuples la guerre n'était plus imaginable. C'est quelque chose de fort différent des formules pacifistes sans consistance qui, en manière de défi à l'histoire, clamaient d'abord : « Plus jamais la guerre ! » pour se lier bientôt aux Soviets et appeler le conflit par tous les moyens. C'est au contraire de la lutte commune soutenue par les soldats européens que naîtra l'union éternelle de tous les peuples du continent. Union qui garantit à chacun de ses membres, grand ou petit, le même droit vital et la même possibilité d'épanouissement. Union qui aura pour fondement le fait que nous autres, Européens, aurons enfin reconnu qu'il ne s'agit pas dans cette guerre d'un conflit de coalitions conçues sur le modèle des anciennes alliances, mais que nous formons une même famille. Les alliances se nouent et se dissolvent telle une société par actions où, le jour même de l'admission, on songe à la clause qui permet de donner sa démission. Une famille, par contre, est un tout vivant, qui existe par lui-même, solidaire dans les beaux et les mauvais jours. Tel est aujourd'hui le sentiment du soldat européen. Il veut enfin la paix et la tranquillité pour l'avenir des siens. Il veut que cesse la constante menace, sous la pression de laquelle il a si longtemps vécu. En Europe même, le résultat est atteint : la possibilité d'une guerre entre Européens — spectre des inimitiés héréditaires — est bannie. Mais une tâche s'impose : éliminer de même la menace, bien marquée encore, qui plane du dehors, la supprimer radicalement. Pour ce faire, il a quitté sa charrue, son marteau ou sa plume pour saisir une mitrailleuse. Ce jeune homme, symbole des peuples d'Europe, refuse de voir menacer les cheveux blancs de son père par les puissances chaotiques des Soviets, qui anéantiraient l'œuvre de toute une vie. Il veut placer la famille qu'il créera, et les enfants qu'il aura, dans un monde qui soit sien. Dans un monde au sein duquel, par la vertu de quelque aride doctrine, on ne cherchera pas à niveler toute la société par le bas, — dans un monde où le labeur et la capacité seront récompensés, où l'on ne s'inclinera pas devant la machine, mais où l'homme la dominera. C'est d'Europe qu'est partie l'invention de la machine et l'essor de la technique ; c'est en Europe d'abord qu'on parviendra à la dompter et à la contrôler. Ces idées, nos jeunes guerriers les ont sur le bout des lèvres, eux qui forment le rempart de l'est. De cet avenir, le leur, ils devisent au long des heures d'attente qui comptent pourtant dans la vie du soldat. Le sens profond de leur action se dessine dans leur esprit, au rythme naturel des conversations. Ceux de l'arrière ne mûrissent que bien lentement ces pensées. L'incidence de cette guerre sur la vie entière des peuples d'Europe, luttant coude à coude, sera immense.

L'expérience nouvelle que les peuples européens vivent aujourd'hui et qui a fait naître la conscience de ce continent en opposition au soviétisme et à l'américanisme, n'a-t-elle pas pour assises les tranchées et les tombes de

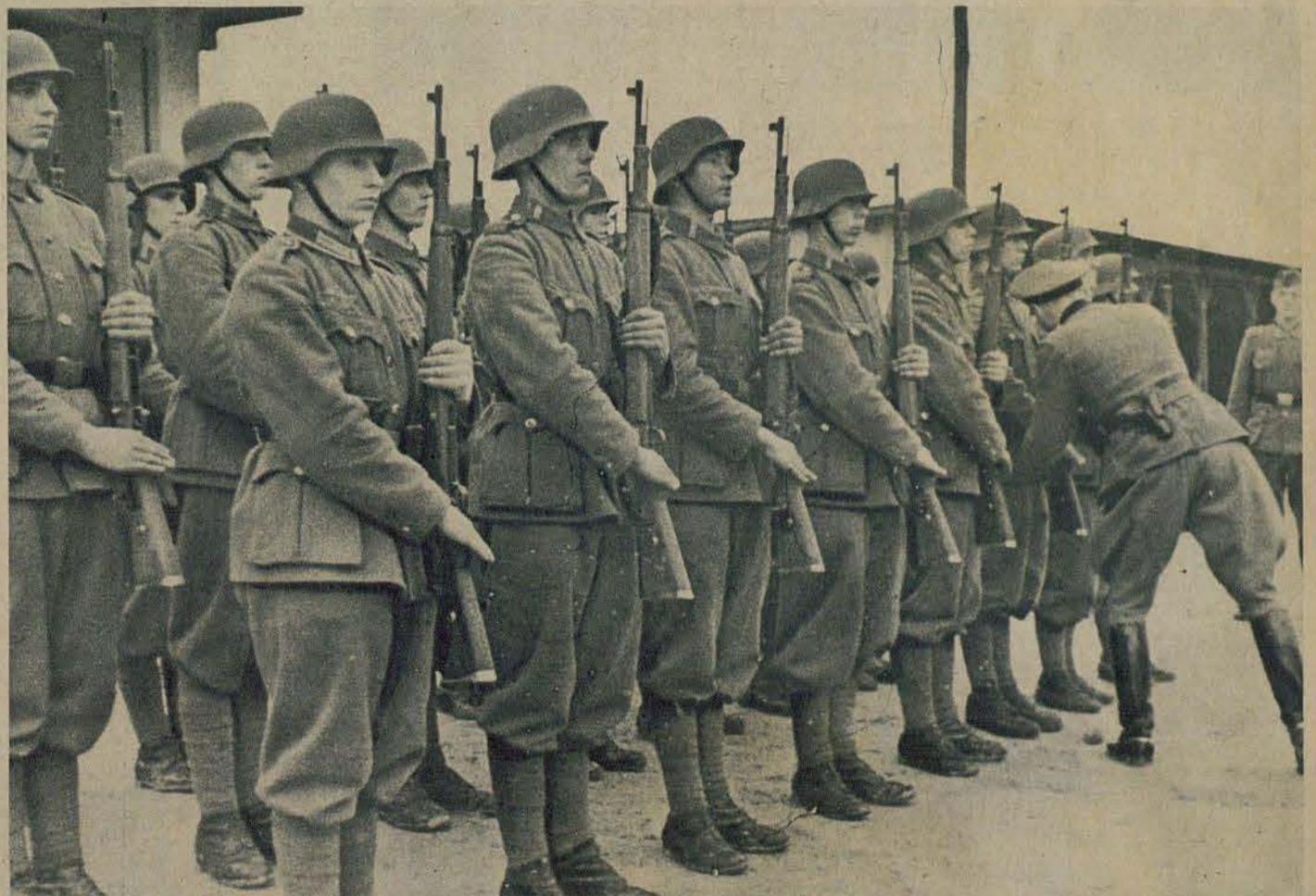
Suite page 13

De la conviction au fait

Dans toutes les parties du continent, les hommes ont compris le sens de cette guerre. Ils en ont aussitôt tiré une conséquence digne d'eux en s'engageant dans les rangs des nations alliées et en luttant contre le bolchevisme. Ils combattent pour la tranquillité de leurs parents, pour la sécurité de leurs familles et de leurs professions, pour l'avenir de leurs enfants, enfin pour une plus grande et meilleure Europe.



La voie des soldats européens. Comme le font ces Français, des volontaires s'engagent partout dans les légions.



Tous portent le même uniforme feldgrau. Volontaires croates à l'exercice du fusil.

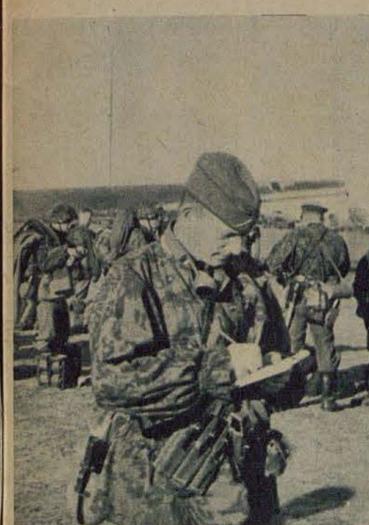
← **Volontaires de l'armée de la libération.**
Des hommes du régiment de cosaques « Plato », reçoivent leurs insignes d'avancement
Cliché du correspondant de guerre Knödler (PK)



Le serment de fidélité au colonel. Avant leur départ pour le front, des légionnaires flamands prêtent serment.



En avion vers le front: Des combattants du corps franc danois rejoignent leur secteur en avion.



Au cours du voyage vers le front, des volontaires espagnols sont ravitaillés dans une gare.



Après le baptême du feu: Des légionnaires wallons marchent à la poursuite de l'ennemi par une chaleur torride.



Le corps franc norvégien débarque dans un port allemand.



En permission collective: des volontaires hollandais sont accueillis joyeusement à la gare frontière.



Clichés des correspondants de guerre Borelli, Schütze, Buysse, Muthen, Fritz, Hessenbruch, Ohnmeyer (PK)

LA NAISSANCE DU SOLDAT EUROPEEN

Suite de la page 11

l'est? Dans celles-ci reposent, sous la croix de blanc bouleau, Allemands et Finnois, Roumains et Espagnols, Français et Danois, Hollandais et Norvégiens, Italiens et Hongrois, Slovaques et Croates. Le sang unit, cimente. Sang versé en commun, alors que se posait pour nous tous la question de notre existence même. Pour ceux de l'arrière, pour les travailleurs, les besoins et les angoisses s'avèrent aujourd'hui en Europe, à bien des égards, les mêmes pour tous, que cela provienne des raids barbares visant nos femmes et nos enfants, ou du manque de certaines denrées et matières qui nous oblige à certaines restrictions de temps de guerre. Le sort commun est le gage du bonheur futur et de l'abondance qui viendra, et à laquelle participeront en retour tous les peuples dans le cadre du continent uni.

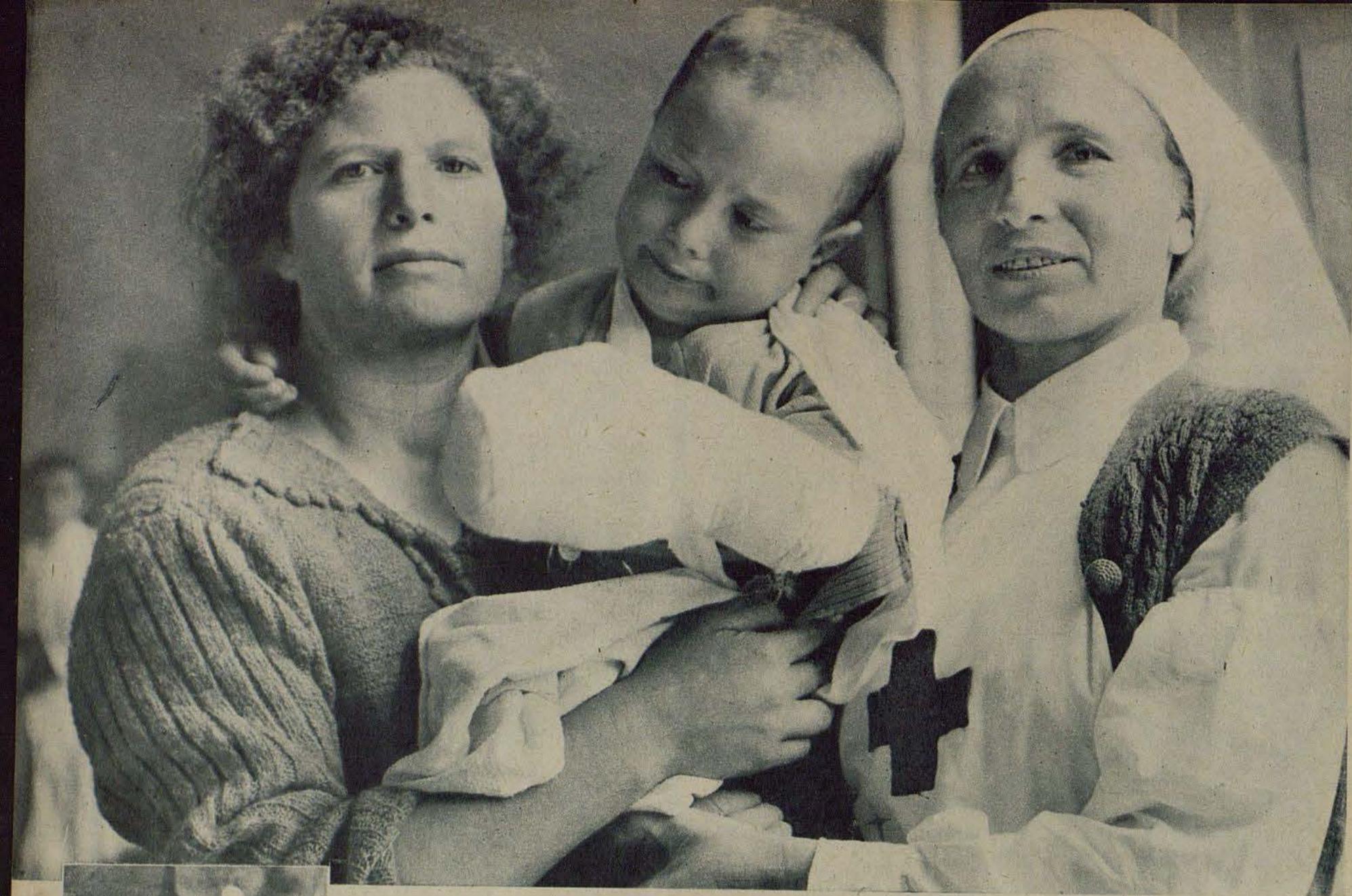
Nous avons à cet égard une espérance raisonnée qui nous permet de ne pas reporter ces buts aux générations à venir: un avenir meilleur est là, tout proche, derrière la lutte que mènent les soldats européens, groupés autour du roc des forces armées allemandes, avenir pour lequel nos armées sont entrées en lice contre le despotisme de l'Orient.

Deux ans, c'est bien peu dans la vie des peuples. Mais, comme chez l'individu, les grands tournants se présentent généralement en série précipitée, pour former l'avenir qui commande de longues périodes. Le soldat européen a apporté cette conscience proprement continentale et, à une époque où seuls les continents peuvent espérer subsister, le combat qu'il soutient a tranché le sort qui sera celui d'une Europe libre. Cette Europe se doit de conserver entière sa merveilleuse variété. La forme sous laquelle les divers peuples de l'Europe désirent vivre est essentiellement leur propre affaire et le restera. Par contre, ils ont devant eux un engagement d'honneur à souscrire envers l'unité européenne à laquelle ils appartiennent, pour laquelle ils consentent des sacrifices et supportent des maux, et de la vitalité de laquelle dépendra le bien-être de chacun d'eux. De cette communauté nul ne peut s'éloigner, à moins de vouloir rompre avec sa famille comme les Anglais l'ont fait en s'alliant au bolchevisme et en se livrant du même coup aux crocs de l'américanisme. La liberté de l'Europe, qui sera le fait dominant de l'après-guerre, sera donc également l'unité des peuples européens. Elle leur donnera l'espace géographique dont chaque nation a besoin pour assurer son développement naturel. Ce sera le grand avantage de l'Europe devant un bond résolu la civilisation unitaire des Soviétiques et le modèle américain. Dans ces derniers, l'homme est toujours destiné à la condition d'esclave. Le soldat européen a appris par lui-même ce qu'il adviendrait si les forces du mal avaient le dessus dans notre continent. Le soldat européen n'a donc rien d'un reître ou d'un lansquenet, qui loue ses services: il est, par contre, le champion des idées sociales et nationales de notre époque, de ces idées généreuses qui sont filles de notre Europe.



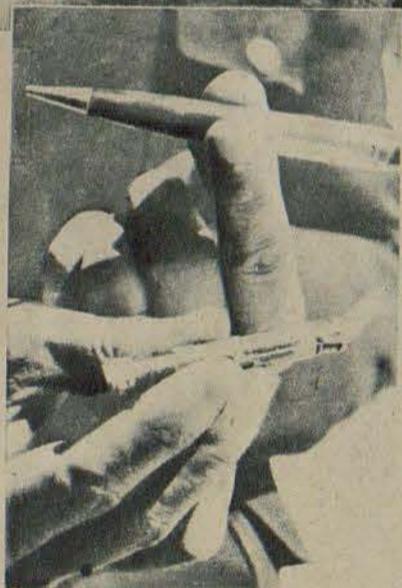
Une comparaison intéressante. Les Anglais parlent toujours de leur 1ère armée. Certes, cette 1ère armée britannique a enfin atteint la côte africaine — non pas après quelques semaines comme la propagande anglaise ne cesse de l'annoncer, mais seulement après quatre années de lutte. Mais en 1918, également après quatre ans de guerre, cette même armée se trouvait à Mons, à 150 kilomètres de la frontière allemande, avant l'armée américaine à 20 kilomètres à peine de distance, et toutes deux sur le continent. A seulement 750 kilomètres de Berlin. Aujourd'hui, en 1943, elles auraient encore à parcourir 1150 kilomètres pour atteindre les Alpes par-dessus la Méditerranée et 1850 pour arriver à Berlin. Il s'a long way...

AMÉRICAIN
1ère ARMÉE
BRITANNIQUE
TUNISIE



EN ITALIE

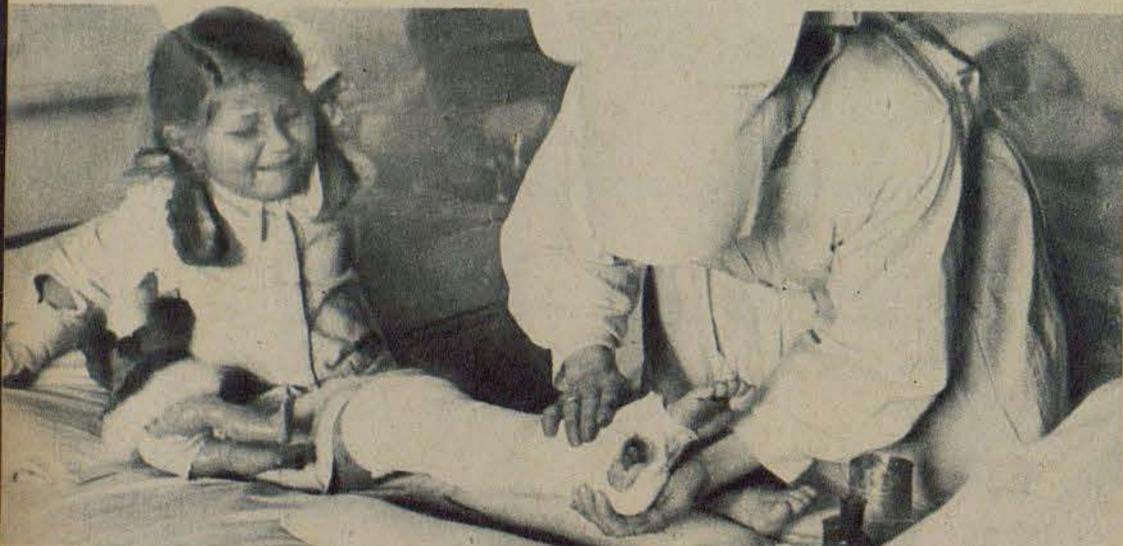
Le petit garçon qui a trouvé un crayon: Il s'appelle Romeo Francesco, est né à Reggio en Calabre et est âgé de cinq ans. Un peu turbulent comme on l'est à cet âge. On ne peut interdire à cet enfant de ramasser un superbe porte-mines trouvé dans la rue. Naturellement il s'en empare pour jouer. Mais ce qui n'est pas naturel, c'est que cet objet lui explose dans les mains en les déchiquetant. Quand on sait que ces porte-mines, ainsi que des milliers d'autres du même genre, ont été jetés par des aviateurs américains, on peut juger combien l'action de ces aviateurs est inhumaine



Voici deux de ces porte-mines explosifs

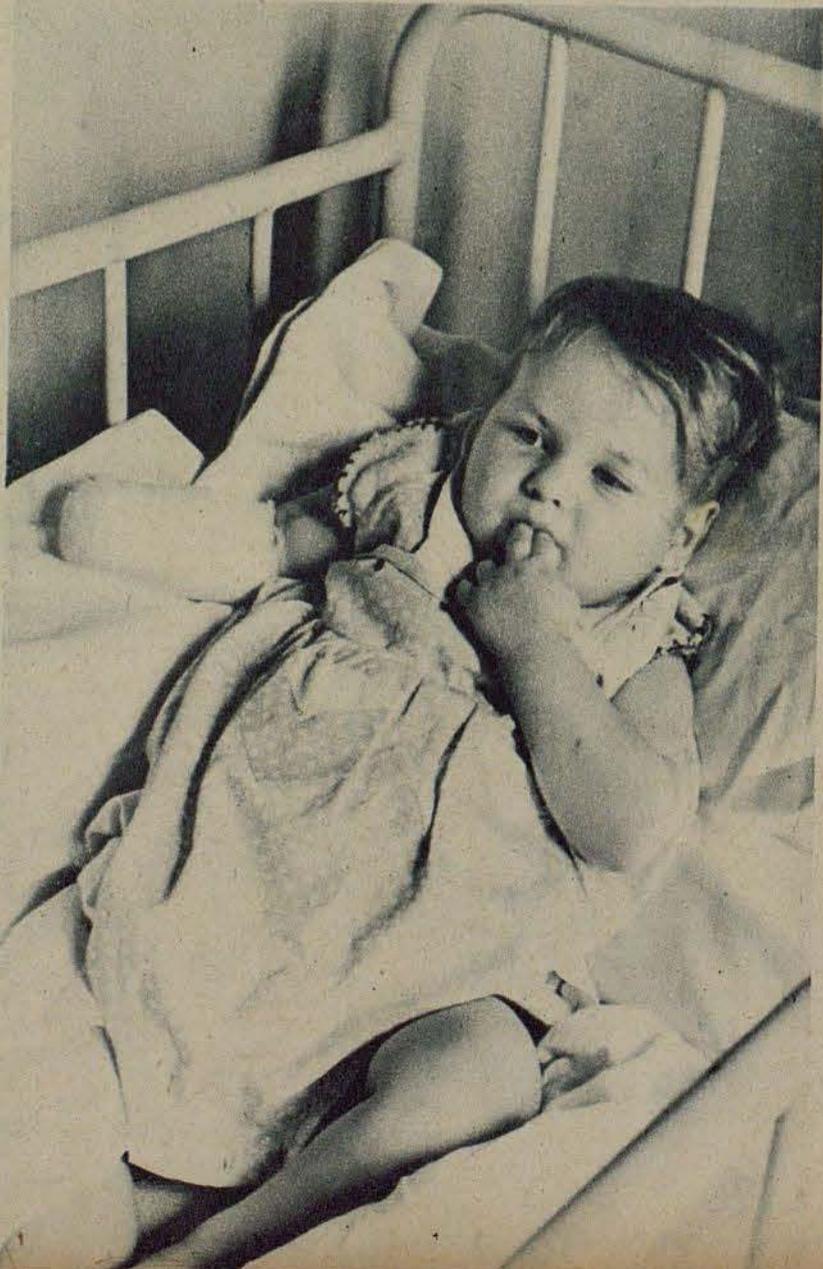
CRAYONS AMERICAINS...

L'Europe ne pouvait attendre des Soviétiques une manière chevaleresque de faire la guerre. Mais on était, semblait-il, en droit de l'attendre de la part des Anglais et des Américains. Des bombes sur les quartiers d'habitation et sur les hôpitaux civils et militaires, des salves de mitrailleuses sur les survivants d'un navire coulé, sur de paisibles promeneurs, ainsi que sur d'innocents enfants, obligent à reviser cette opinion. Peut-être est-ce toujours ce même esprit étranger aux peuples de l'Europe qui préside à cette façon de faire la guerre? Nous en sommes convaincus



DANS LES PAYS-BAS

Infirmes pour toute leur vie. Ces deux fillettes ont été mutilées lors des attaques terroristes des aviateurs anglo-américains sur les Pays-Bas. Les cœurs compatissants se demandent s'il n'eût pas mieux valu pour elles être tuées sur le coup.



UN DOCUMENT OFFICIEL SUR KATYŃ

L'établissement officiel du procès-verbal dressé par douze experts européens, tel que l'a vu et vécu le correspondant de guerre de "Signal"



Un témoin. Le cultivateur Kieseloff, âgé de 74 ans. C'est lui qui, au début de cette année, a soufflé à l'oreille de chauffeurs polonais: "Allez donc dans le bois de Katyn". Il raconte ici à la commission européenne comment, au printemps de 1940, il avait observé pendant des mois, en gare de Gniwdowa, l'arrivée d'officiers polonais, et entendu durant des mois des coups de feu venant de la forêt de Katyn. A gauche, sur la photographie, le professeur Naville, de Genève, à droite, le professeur Speleers, de Gand.

Victimes des Soviétiques

Le délégué suisse, le professeur Naville, de Genève, a déclaré à la fin de l'enquête menée à Katyn: "Nous avons vu le plus lugubre étalage de cadavres qui ait jamais existé. Des officiers polonais ont été assassinés. Les motifs de ce carnage relèvent d'une conception de la vie essentiellement féroce, d'une volonté de néant qui veut frapper la société humaine, et c'est là un redoutable péril pour l'occident tout entier. Nous, médecins juristes, nous nous sommes rendus à Katyn pour y chercher une vérité que nous proclamons. Cette fois-ci, la vérité était claire. Il est de l'intérêt de tous et il est de notre devoir de faire connaître la vérité à l'Europe et au monde."

Ils périrent d'un coup de feu dans la nuque. Le professeur Orsós, titulaire de la chaire de médecine légale et de criminologie à l'Université de Budapest, délégué de la Hongrie à la commission européenne d'enquête sur les massacres de la forêt de Katyn, près de Smolensk, désigne sur place, dans l'une des fosses ouvertes, une victime de la Guépéou pour procéder à l'autopsie.

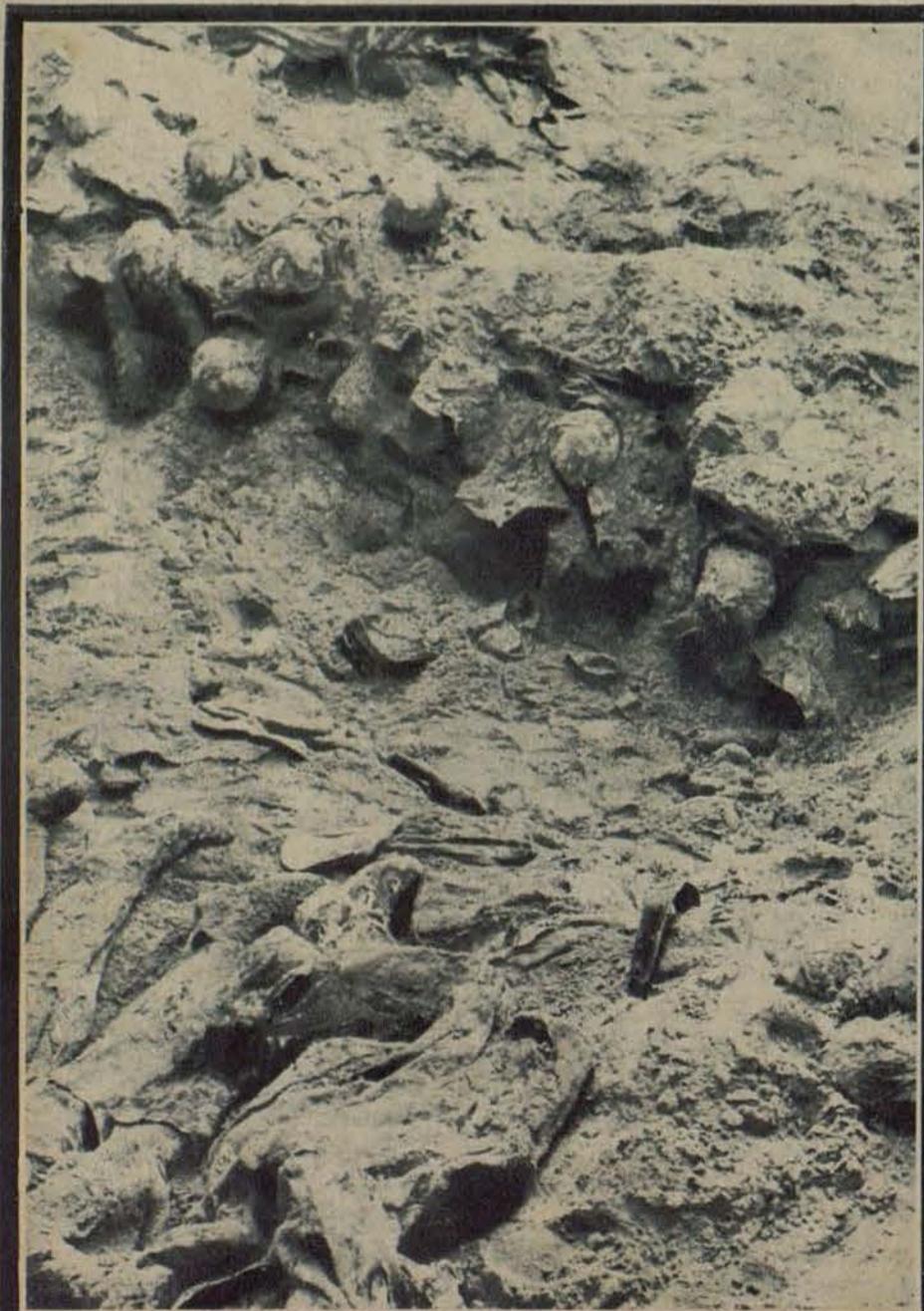


Le document de Katyn



Par couches superposées. Les hommes exécutés sont là, étroitement serrés les uns contre les autres et les uns sur les autres. Lorsque cette vue a été prise, deux couches de corps avaient déjà été enlevées. La suite des travaux aura donc pour objet les trois autres couches.

2.500 dans une même fosse. La plus grande des sept fosses jusqu'ici mises à découvert a la forme d'un L de 8 mètres de large, l'une des branches ayant 28 mètres de long, l'autre 16. Les Soviétiques ont entassé là les corps des officiers polonais massacrés en cinq couches superposées de cinq cent cadavres chacune.



Le professeur Orsós, de Budapest, pratique l'autopsie. Le spécialiste hongrois dicte ses constatations en présence du professeur Saxén, d'Helsinki, du docteur Markov, de Sofia, et du professeur de Burlet, de Groningue. Le cadavre n° 800. Le professeur Palmieri, de Naples, dissèque la tête d'un chef de bataillon polonais âgé de cinquante ans: trois balles dans la nuque, quatre éclats dans le cerveau.





On déshabille un cadavre. Le professeur Hajek, de Prague, a trouvé dans l'uniforme d'une des victimes des documents que viennent examiner le professeur Subik, de Presbourg (à l'arrière-plan, à gauche), et le délégué de la Croix-Rouge polonaise, le docteur Wodainki. « Tout au fond avaient été allongés les sous-lieutenants, et à l'étage supérieur les généraux », précise le médecin polonais.



Presque toujours à la nuque. Le professeur Miloslawich, d'Agram, membre de la « London Society of Legal Medicine », expert bien connu aux USA, sous le nom de docteur « Milo », fait part au directeur des fouilles, le professeur Buhtz, de Breslau, du résultat de ses constatations.

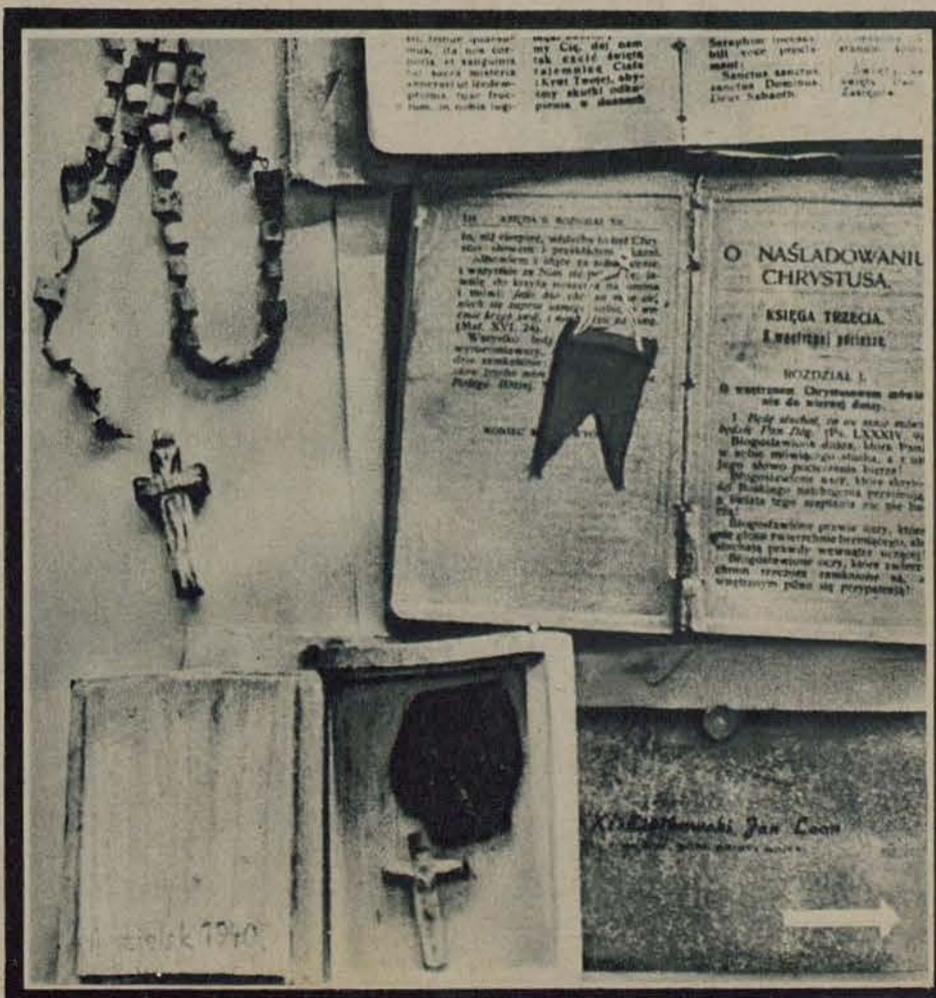


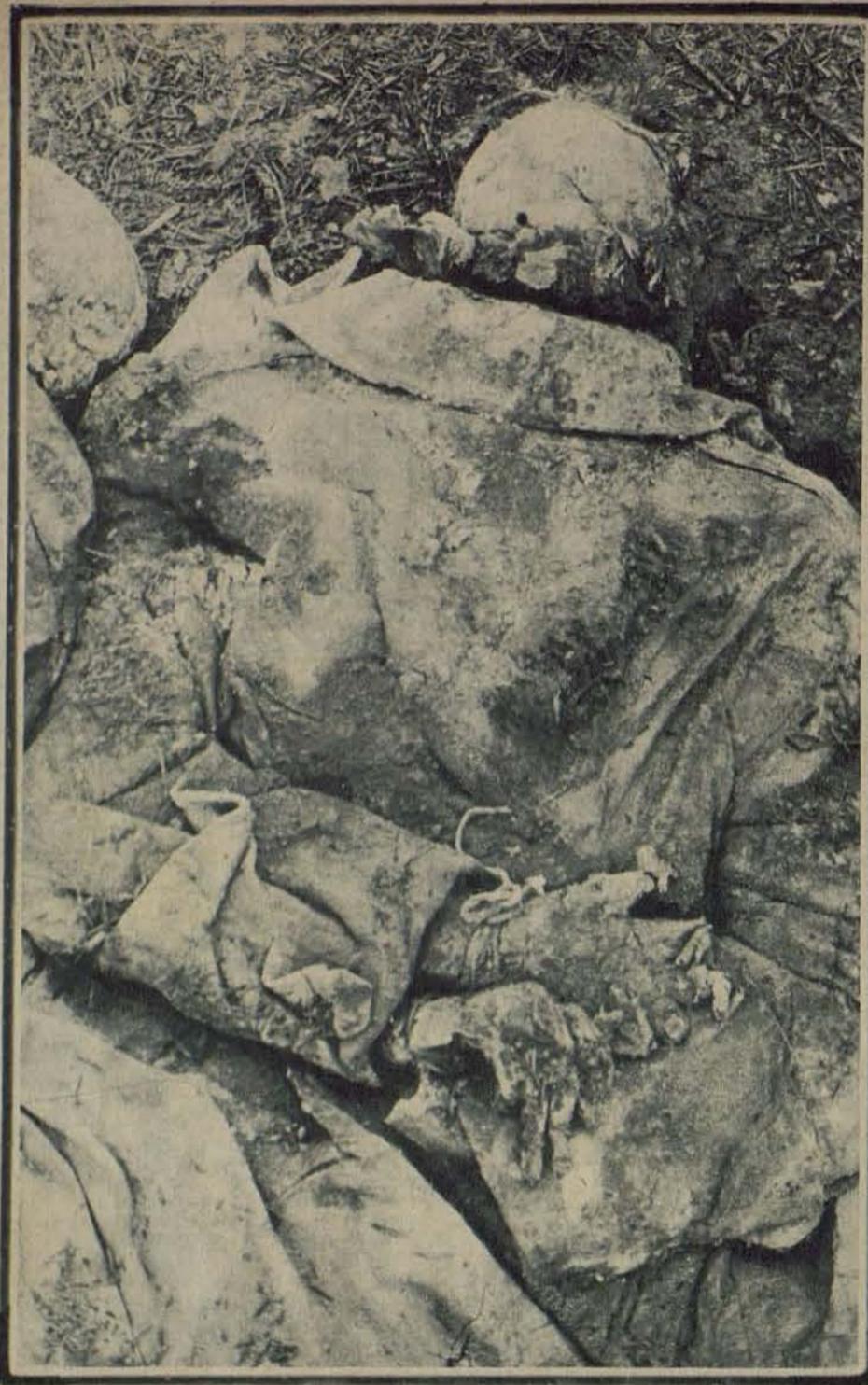
Neuf corps passent à l'autopsie. Le docteur Tramsen, de Copenhague, dissèque, sous le regard attentif des professeurs de Burllet et Saxén.

On établit leur nationalité. Le professeur Naville, de Genève, constate sur l'une des victimes qu'il s'agit de l'uniforme d'un officier polonais.



Et voici un aumônier militaire, tué comme ses compagnons. Le corps de Zielkowski porte encore le rabat, insigne de ses fonctions d'éclésiastique. Dans les vêtements d'hiver, qui indiquent la saison de l'exécution, on a trouvé un petit autel de modèle très réduit que l'abbé avait confectionné en 1940 au camp de Kosielsk — donc peu avant son assassinat. — un manuel de prières et une carte de visite.





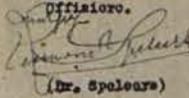
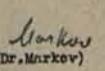
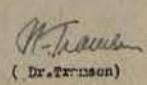
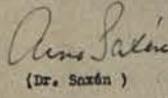
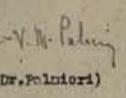
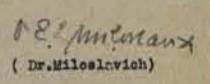
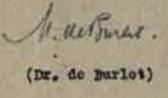
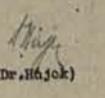
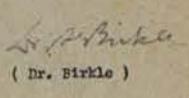
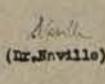
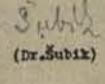
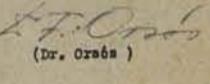
Les mains liées — une balle dans la nuque. Le procès-verbal constate: « La manière dont on a attaché les mains répond à ce qui a été relevé sur les cadavres de civils russes, également détérés dans le bois de Katyn, mais ensevelis à une date antérieure. »

LE DOCUMENT OFFICIEL SUR KATYN

Le procès-verbal officiel des experts européens de célébrité mondiale, dressé à Smolensk, le 30 avril 1943, a été signé de la propre main des douze membres de la Commission: docteur Speleers (Belgique), docteur Markov (Bulgarie), docteur Tramsen (Danemark), docteur Saxén (Finlande), docteur Palmieri (Italie), docteur Miloslavich (Croatie), docteur de Burlet (Pays-Bas), docteur Hajek (Protectorat de Bohême), docteur Birkle (Roumanie), docteur Naville (Suisse), docteur Subik (Slovaquie), docteur Orsós (Hongrie).

- 7 -

aufgefundenen Briefschaften, Tagebüchern, Zeitungen usw. ergibt sich, daß die Erschießungen in den Monaten März und April 1940 stattgefunden haben. Hiermit stehen in völliger Übereinstimmung die in Protokoll geschilderten Befunde an den Massengräbern und den einzelnen Leichen der polnischen Offiziere.

| | | |
|--|---|--|
|  (Dr. Speleers) |  (Dr. Markov) |  (Dr. Tramsen) |
|  (Dr. Saxén) |  (Dr. Palmieri) |  (Dr. Miloslavich) |
|  (Dr. de Burlet) |  (Dr. Hajek) |  (Dr. Birkle) |
|  (Dr. Naville) |  (Dr. Subik) |  (Dr. Orsós) |



L'une des plus importantes constatations. Le professeur Orsós, de Budapest, explique à la Commission: « Il s'agit ici d'une calcification en plusieurs couches, telle qu'elle peut se produire dans le tuf. Elle, a enrobé la matière cervicale déjà fondue en une masse d'apparence argileuse. Une formation de ce genre n'a jamais été observée sur des corps ayant séjourné en terre moins de trois ans. »



Un livret de compte en banque et un certificat de décoration. Le général de brigade polonais Smorawinski avait sur lui, outre sa carte d'identité, son diplôme d'attribution de la médaille « Virtuti militari » — ainsi que son livret de compte en banque.



Les honneurs de la sépulture. Les deux généraux polonais Smorawinski et Bochaterewitch sont mis en bière, en présence de la Commission et seront inhumés avec les honneurs dus à leur rang.



Photos prises dans un Etat européen qui venait alors d'être bolchevisé (voir l'article ci-dessous).

Comme autrefois à Pétersbourg ou à Moscou, à Budapest, à Berlin ou à Munich: un ancien prisonnier de droit commun, libéré des travaux forcés, harangue la foule.

Et ils prétendaient qu'on pourrait toujours s'arranger!...

L'auteur, le correspondant de guerre Hubert Neumann (PK), s'est rendu sur place où, pendant de longues semaines, il a étudié la situation et puisé les sources de son article. Il a pu parler lui-même à un grand nombre de témoins des événements dramatiques que "Signal" livre aujourd'hui au lecteur

Prologue

DANS la nuit du lundi au mardi, les troupes soviétiques franchissent la frontière. A l'aube, la tête des unités motorisées a déjà atteint la capitale. Dans le tonnerre de leurs chenilles, les chars du modèle T 34 traversent les rues. Les uns s'arrêtent sur la place, en face des ministères; d'autres s'alignent devant la préfecture de police ou disparaissent dans les casernes.

Derrière les fenêtres closes, les habitants guettent à travers les rideaux. En bas, des camions passent, chargés de soldats de l'armée soviétique aux uniformes brun terreux. Ces hommes regardent droit devant eux, ne jugeant pas la ville digne de leur attention.

« Ils ne font pas mauvaise impression », dit un coiffeur qui avait ouvert sa boutique avant l'heure accoutumée. « Mais aussi, ce sont des régiments d'élite », ajouta-t-il pour ne pas paraître de parti pris.

— C'est difficile à dire », déclare d'une voix hésitante son client, un employé logeant dans la même maison qui, avec d'autres curieux, se tenait à la porte.

Et, s'adressant brusquement à son voisin, un instituteur, qui, les lèvres



D'abord les chars. Un matin, la pointe des troupes soviétiques atteint la capitale du pays qui vient de conclure un traité avec Moscou. Intéressée et curieuse, la foule se presse pour jouir du spectacle. Pour la première fois, l'Union Soviétique dévoile un de ses secrets.



Peu après ont lieu les élections. Une seule liste, celle du « bloc unitaire ». Cela semble un peu bizarre aux électeurs de cet Etat démocratique. L'article ci-contre décrit les événements qui ont conduit à ce résultat.



pincées, observait le défilé des troupes :

« Qu'en dites-vous ?
— C'est le début... murmura le maître d'école.

— Eh bien ! reprit le coiffeur, il faut voir... »

Persone ne sait que croire. Les bruits les plus divers circulent. Il y a les pessimistes et les optimistes ; à côté des semeurs de panique, des gens déclarent que rien de mal ne peut arriver. Tous sont surpris par les faits. Sans préliminaires diplomatiques, un communiqué officiel annonce que le gouvernement vient de conclure un traité d'alliance autorisant les Soviétiques à occuper des bases militaires sur le territoire. La déclaration gouvernementale apparaît bien trop rigide pour convaincre le public que le pacte est « le fruit de l'amitié traditionnelle entre les deux nations et du respect mutuel de leurs intérêts primordiaux ». De plus, on tient de source officielle que les bolchevistes avaient adressé un ultimatum au gouvernement.

L'atmosphère « plastique »

Certes, le peuple est accoutumé d'avoir les Soviétiques pour voisins. Les milieux intellectuels témoignent même une certaine sympathie pour les tendances bolchevistes. La liste de membres de la « Société des amis de la nouvelle Russie » contient des noms bien connus. On traduit de nombreux écrivains bolcheviks. Une exposition des « Beaux-Arts dans le plan quinquennal » vient d'être organisée. Les cinémas projettent souvent à l'écran des films de production moscovite, personne ne s'inquiétant de leur tendance qui, dit-on, « rend l'atmosphère plus plastique ». L'ambassadeur soviétique, très distingué dans son habit noir, est considéré comme un homme du monde fort aimable. Ses réceptions sont recherchées. Ces milieux bienveillants protestent, d'ailleurs, qu'il n'est pas question de répéter sur le territoire national « l'expérience orientale » — ainsi que, par euphémisme, on désigne le bolchevisme. A l'Europe occidentale, il faut, dit-on, de tout autres lois. Et l'on prétend que Moscou lui-même ne nie pas cette évidence.

Immédiatement après l'annonce sensationnelle de la décision gouvernementale, le chef de l'Etat vient d'assurer, dans un discours radiodiffusé, que la souveraineté du pays demeurera intacte, les Soviétiques s'étant solennellement engagés à renoncer à toute ingérence dans la politique intérieure du pays.

Rentré par avion de Moscou, le ministre des Affaires étrangères fait connaître les grandes lignes de ses pourparlers avec Staline. Il confirme que les événements actuels sont d'ordre purement militaire, n'affectant en aucune façon le régime politique, social et économique de la patrie. L'agence soviétique Tass publie une déclaration identique qui fait le tour du globe.

Un nombre toujours croissant de gens affirment que le bolchevisme souffre de l'ignorance générale dans laquelle restent les autres peuples sur sa véritable nature. Il a d'ailleurs évolué : on n'est plus en 1917. Staline n'est pas Trotski. Au Kremlin, on a depuis longtemps reconnu qu'il fallait lutter avec des armes spirituelles. La révolution mondiale n'a été qu'une réforme morale. Pour étayer cette affirmation, on s'en rapporte à la tenue impeccable et à la discipline des troupes soviétiques. Au cours de la journée, on apprend qu'un règlement très strict est prévu pour les unités rouges. A part quelques démonstrations insignifiantes d'éléments douteux, ni bagarres, ni autres événements susceptibles de troubler l'ordre public

ne sont à déplorer. Bientôt, la nouvelle se répand que des officiers soviétiques, auxquels des agents provocateurs avaient essayé de faire une ovation, s'étaient énergiquement soustraits à ces marques de sympathie qui, évidemment, les gênaient.

Dès le soir, on considère la situation nouvelle d'un oeil rassuré. Même les sceptiques partagent l'opinion générale qu'on arrivera bien à s'arranger avec le bolchevisme.

Un monsieur courtois arrive de Moscou

Au palais du chef de l'Etat, les événements prennent un cours plus vif et plus nerveux. Vers midi, l'ambassadeur soviétique se fait annoncer. Il désire présenter le délégué spécial de l'U.R.S.S., un monsieur courtois, ayant à peine 40 ans, qui parle couramment la langue du pays. D'autre part, il fait comprendre qu'il n'y a pas à discuter sur les désirs exprimés par son gouvernement, soulignant l'intention de l'Union Soviétique d'arriver, dans l'intérêt mutuel, à une intimité sincère et profonde entre les deux pays, dont les relations vont devenir désormais si étroites.

Et, sans plus de formes, il conclut que le Kremlin compte sur la démission immédiate du gouvernement actuel.

Le chef de l'Etat s'y oppose, arguant que c'est là une intervention dans les affaires intérieures du pays, contraire à l'accord conclu. Mais, d'un geste, le délégué de Moscou indique que cette protestation est irrecevable. Aucune ingérence, affirme-t-il, mais l'hésitation du ministère à adhérer à l'alliance proposée n'a pas été sans froisser, on le conçoit aisément, le gouvernement soviétique.

L'U.R.S.S. était en droit d'espérer que l'amitié cordiale qu'elle venait d'offrir au pays lui serait rendue avec la même sincérité. Et le Cabinet actuel n'a pas fait montre de tels sentiments. Il n'y a, d'ailleurs, pas à discuter. Si le chef de l'Etat, qu'on voit, il va sans dire, avec le plus grand plaisir à la tête du pays, ne partageait pas, sur ce point, l'opinion de la Russie soviétique, il se verrait contraint, en tant que délégué, de faire un saut à Moscou, afin de soumettre le différend au Conseil des commissaires du peuple.

Le chef de l'Etat dévisage un instant le délégué spécial, qui reste impassible. Puis, il pense aux dix divisions soviétiques qui prennent en ce moment leurs quartiers dans le pays. Et il se souvient des protestations de loyauté des Soviétiques, de leurs garanties et de leurs promesses. Tout cela n'avait été que des moyens tactiques pour gagner plus aisément la partie.

— Il me faut délibérer, répond-il à haute voix.

Le délégué se lève en regardant son bracelet-montre. Il reviendra dans deux heures pour demander la décision.

Après une séance orageuse, le Cabinet a donné sa démission. Le chef de l'Etat avait imploré ses ministres de donner une suite favorable au désir des Soviétiques, le salut du pays exigeant de se les rendre favorables. Résolu à ne pas soulever la moindre opposition, le chef de l'Etat n'oppose aucune résistance lorsque, deux heures plus tard, le délégué de l'U.R.S.S. lui présente une liste de noms.

— L'ébauche d'un cabinet répondant aux intentions de Moscou, lui dit-il.

Jusqu'à présent, le pays avait toujours été une démocratie. Aujourd'hui encore, le gouvernement est composé des partis les plus divers. Mais, maintenant, il importe de faire vite. Les candidats proposés sont convoqués au palais par téléphone. A minuit, ils prêtent serment de fidélité à la constitution.

Après tout, les initiés éprouvaient



une surprise nullement désagréable : la liste moscovite ne contenait point les noms des communistes les plus acharnés.

Une solution admissible

Un médecin de province reçoit le poste de président du Conseil. Moins brillant par sa science médicale que par son activité littéraire, il est l'auteur de poèmes extravagants, teintés de socialisme. Ses vers ont, pour l'art lyrique, une signification semblable à celle du cubisme pour la peinture. Sans appartenir au parti communiste, il a parfois signé des résolutions favorables aux revendications ouvrières ou aux Soviétiques.

Un parlementaire devient ministre de l'Intérieur. Il représentait un petit groupe marxiste qui votait tantôt plus à gauche, tantôt plus modéré que les socialistes. Le ministère de l'Economie est confié à un démocrate, professeur d'économie politique dans une faculté méridionale du pays. Au ministère de l'Education nationale et des Cultes, on place un instituteur, naguère inculpé pour propagande subversive parmi la jeunesse socialiste. A la Justice, un avocat qui, avec plus ou moins de succès, avait défendu des pacifistes et des communistes inculpés de violation de la loi. Les ministres des Affaires étrangères et de la Guerre du cabinet démissionnaire gardent leur portefeuille. Ainsi, les relations entre le pays et le reste du monde ne seront pas affectées. Quant à l'armée, elle ne



doit évidemment voir dans le changement de gouvernement rien qui puisse l'irriter ou la pousser à la résistance. Jusqu'ici, le cabinet est acceptable, d'après les idées en cours dans le pays. Le seul élément douteux est le ministre du Travail et de la Prévoyance sociale. On a choisi le chef de ce parti connu du parti communiste. C'est un homme plus craint qu'estimé. Il se dit dockeur. Il avait été condamné à quatorze ans de prison pour haute trahison et pour plusieurs délits graves. Mais, grâce à des amnisties, une partie de la peine lui avait été remise. Le chef de l'Etat tente de s'opposer au choix de cet homme, mais le délégué de Moscou lui fait remarquer que « le prolétariat a ses droits ».

Les journaux du matin annoncent la constitution du nouveau ministère. En même temps, ils publient deux décrets du chef de l'Etat, dont le premier dissout le Parlement, tandis que l'autre ordonne de nouvelles élections. Cette demande vient d'être présentée par le délégué de Moscou lors de la prestation de serment du nouveau cabinet.

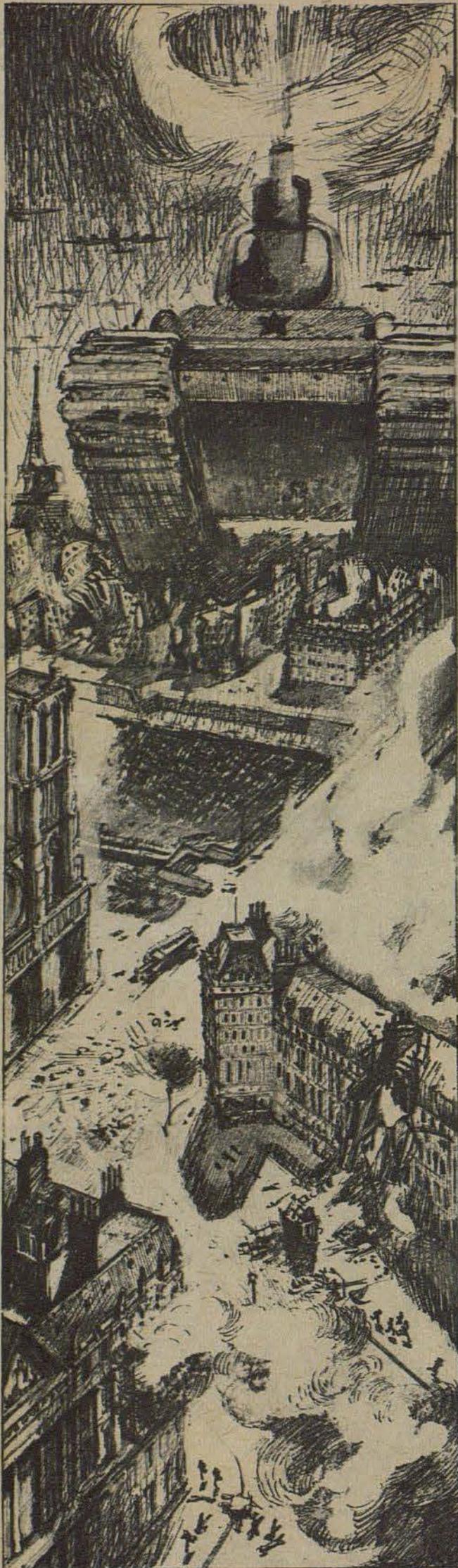
Le chef de l'Etat, ainsi que plusieurs ministres, publient des proclamations successives, soulignant que l'élection aura lieu dans le cadre légal et conformément aux lois constitutionnelles. Aucune pression ne sera exercée. Tous groupements et intérêts doivent s'incliner devant le principe démocratique. Le délégué les avait priés de faire ces

La journée des travailleurs. Le nouveau gouvernement issu des élections à liste unique a ordonné une démonstration de joyeux avènement. Hommes, femmes et enfants dans le cortège. Leurs risages expriment leurs sentiments

Après les élections...

Le résultat du vote. Le nouveau Parlement adopte à l'unanimité une motion tendant à faire incorporer le pays dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, avec laquelle il était jusqu'ici lié seulement par un traité. La salle de session est ornée des emblèmes de la puissance sur le désir de laquelle cette résolution vient d'être prise.





« L'Europe doit disparaître... Impitoyablement, des chars hauts de dix mètres démolissent Berlin, écrasant maisons, femmes et enfants... A Copenhague, plus de survivants, Stockholm est calme comme un paradis. Tandis que les nuages de gaz s'épandent sur Paris, la population s'enfuit dans les tunnels du Métro... Mais tout est inutile. Le bolchevisme frappe partout. Paris et la France entière sont détruits... Une année suffira pour anéantir le continent avec ses 350 millions d'habitants. Les peuples européens seront déportés en Sibérie ».

Extrait du livre du journaliste soviétique Ilja Ehrenburg qui vient de paraître en Angleterre et aux Etats-Unis sous le titre: « Trust pour l'anéantissement de l'Europe ».

Voir nos pages suivantes en couleurs.

LES BUTS DE GUERRE DU CONTINENT

C'est là un sujet qui intéresse le monde entier, mais qui ne peut être traité sans explications préliminaires.

On se rappelle les événements. La guerre a éclaté à propos d'une question d'importance purement locale. Il s'agissait d'un certain corridor et d'une certaine ville libre. Il fallait rectifier une frontière à laquelle toute nation honorable devait attacher de l'importance. Il suffit d'ailleurs de consulter les documents pour voir comment cette affaire de frontière aurait pu être réglée facilement et sans blesser aucun sentiment national.

Et cependant, cette guerre éclata au nord de l'Europe, à la frontière germano-polonaise. Comment une mince bande de terrain et une ville de moins de 200.000 habitants purent-elles provoquer un incendie qui eût dû être rapidement étouffé dès le début, au lieu de devenir un sinistre étendant ses ravages sur le monde entier? En face d'un phénomène historique aussi formidable, dont la cause semble être sans rapport avec les effets, devant une telle absurdité des événements, n'est-on pas en droit de douter de l'humanité? Ou bien la question est-elle mal posée? Doit-on se demander si le corridor et Dantzig ont été les causes de cette guerre, ou seulement le prétexte?

La guerre, lutte mondiale.

On sait que l'Angleterre de 1939 a donné, comme cause de guerre, la nécessité de protéger les petits Etats, tandis que la France de la même année a cru que sa sécurité était menacée. Peu de temps après, bien que situés loin au delà des mers, les Etats-Unis eux-mêmes se sont crus, à leur tour, menacés par une Allemagne engagée, à sa frontière même, dans une des luttes les plus pénibles de son histoire. Mais de telles raisons ou de tels « buts de guerre » ne répondent pas à l'ampleur des événements. Ils ont été en partie réfutés et rectifiés par les faits, ou par les documents d'archives découverts depuis. Cette rectification a quelque chose de satisfaisant en soi. Si l'on constate en effet qu'en déclarant la guerre l'Angleterre ne pensait nullement à la Pologne, au Danemark, à la Norvège, à la Hollande, à la Belgique, à la France, à la Grèce ou à la Yougoslavie, mais seulement à un équilibre européen en sa faveur et, bien entendu, à la liberté des mers telle qu'elle la concevait. C'est là un fait indiscutable pour l'homme du XX^e siècle. Il se rend compte qu'un gouvernement français qui cherche à appuyer sa puissance sur celle d'une autre nation, en fait l'Angleterre, est bien obligé de faire la guerre, qu'il le veuille ou non. Entre temps, les accords « Prêt et Bail » ainsi que quelques pactes militaires et diplomatiques des U.S.A. ont révélé les véritables buts de guerre. La politique des bases navales à laquelle ceux-ci se sont livrés et qui s'est peu à peu démasquée montre sans équivoque que les U.S.A. aspirent à la domination mondiale, et que le monopole de construction des bombardiers s'avère, vis-à-vis de l'Angleterre, ainsi que « Signal » l'a montré récemment, comme une politique particulière de domination aérienne.

Quant aux buts de guerre des Soviets, ce sont ceux qui s'affirment le plus clairement. Depuis

vingt-six ans, les Soviets n'ont jamais caché leurs plans de révolution mondiale, qu'ils ont d'ailleurs réalisés en partie, d'une manière exemplaire, devant leur frontière occidentale, lorsque l'occasion leur en a semblé favorable.

Les buts de guerre de l'Allemagne ont été, eux aussi, clairement exposés. Les Allemands déclarent combattre pour recueillir les fruits de leur révolution intérieure qui, pour eux, a résolu le problème du siècle : le problème social.

Par cette révolution, ils sont, il est vrai, en désaccord frappant avec ces deux formes modernes de l'esclavage, le capitalisme et le bolchevisme, et ils ont pris une position avancée pour défendre leur conception spirituelle du monde nouveau.

C'est ainsi que les buts de guerre se trouvent modifiés. Les U.S.A. ont édifié des plans de domination mondiale contre lesquels l'empire britannique se voit obligé de se défendre. Les Soviets essaient de faire triompher les conceptions du bolchevisme. L'Allemagne, rempart contre la menace du bolchevisme menaçant l'Europe et le monde, maintient le front de l'est et se défend à l'ouest en s'opposant à l'oppression d'intérêts étrangers, tandis que le Japon fait valoir ses droits historiques à la suprématie dans le Pacifique.

Les exigences de l'heure.

Examinées de ce point de vue, les questions du corridor et de Dantzig s'évanouissent, car de telles causes ne correspondent pas à cette lutte mondiale. Il est vrai qu'en même temps, on comprend clairement ce que les nécessités de l'heure imposent brutalement aux combattants d'un conflit mondial devant lequel il n'y a plus à reculer. Chacun a sa tâche à remplir; il n'est pas un coin idyllique de ce monde qui ne soit touché par le sort. Pour ne pas être pris à l'improviste, chacun doit s'attendre à tout. Il faut être comme le candidat devant l'examineur. Un quart d'heure lui est accordé pour répondre. Ce qui lui vient plus tard à l'esprit est sans valeur. Si le continent européen se voyait obligé de définir sa position et ses buts de guerre dans le conflit actuel — et une telle question est déjà posée — que pourrait répondre l'Europe?

Une chose est certaine. Elle ne pourrait qu'échouer lamentablement à l'examen subi devant le tribunal de l'histoire, si elle voulait exposer le piteux bilan de ses petites affaires de famille. Des questions de détail s'éliminent par un jugement d'ensemble, mais pour que ce jugement soit prononcé en sa faveur, il faut que l'Europe produise un argument de valeur. Or elle peut le faire.

C'est un argument de faits précis, un argument réalisé à travers son histoire, par la bravoure, le travail, l'intelligence, les larmes et le sang de toutes ses nations. C'est un fait d'évolution naturelle et dynamique, c'est le groupement de l'Europe pour la synthèse de ses forces.

On verra, dans les pages suivantes, comment « Signal » expose ce sujet en détail.



OU VA L'EUROPE?

L'histoire du continent en cinq tableaux

Lorsqu'au milieu du IX^e siècle s'effondre l'empire de Charlemagne, premier Reich de l'Europe centrale, l'Europe est bientôt le théâtre d'innombrables querelles qui permettent aux vassaux de devenir souverains de leurs États minuscules aux dépens des pouvoirs centraux. C'est ainsi que, par ces querelles intestines, commence la lutte pour la formation sociale, économique et politique de l'Europe

Tandis que, dès le début de la lutte contre l'Orient, un Etat national allemand se dessine déjà, pour ne devenir réalité que mille ans plus tard, en France, le pouvoir royal, établi dans l'Île de France, arrondit peu à peu son domaine en soumettant les vassaux et affermit sa forme politique au cours de la guerre de Cent Ans contre l'Angleterre. De son côté, l'Espagne se consolide en triomphant des Maures, mais dans l'ensemble le moyen âge, livré aux mercenaires sans patrie, va vers son déclin





Le grand tournant

Lorsqu'à la fin du moyen âge s'annoncèrent les temps modernes, on vit naître peu à peu l'idée européenne. Les explorateurs européens se lancent audacieusement à la découverte de nouvelles terres et mesurent ainsi, plus exactement, les limites de l'Europe. Ils en comprennent, pour la première fois, l'unité culturelle, économique et politique. L'Europe devient une « patrie ». Tandis qu'en Italie la Renaissance allume de nouveau le flambeau de l'antiquité classique pour jeter une lumière nouvelle sur l'humanité, les Portugais, les Espagnols, les Hollandais et les Français font la conquête de la terre au profit de la culture occidentale. Ce qui a été accompli est unique dans l'histoire de l'humanité, mais semble ne pouvoir être mené à bonne fin. Le cœur de l'Europe saigne sous les coups de la première lutte des classes: la guerre des paysans.

Les relations commerciales mondiales, qui prennent de l'essor, entraînent de nouvelles tensions et la bourgeoisie doit en supporter les conséquences. Les luttes territoriales, incessantes, subissent une recrudescence du fait des guerres de religion. Les événements ne permettent pas de réaliser la grande unité, et les nouvelles transformations de l'Europe qui s'organise sur une base nationale n'aboutissent qu'à des partages dynastiques du continent. Pendant deux siècles, l'Europe s'épuise dans des guerres de succession ou dans des crises gouvernementales. La grande île extra-continentale, l'Angleterre, en profite pour prendre de plus en plus conscience de sa situation maritime privilégiée, et opposer adroitement les puissances continentales les unes aux autres afin d'en tirer profit. C'est ainsi que l'Europe demeure morcelée en plus de 181 Etats souverains au seuil de l'histoire contemporaine.



La dernière étape

L'Europe inaugure cette nouvelle période historique par un événement marquant. Un monde vieilli s'écroule dans la Révolution française et son plus grand fils essaie de dégager de ses ruines les bases d'une unité continentale. Le génie de Napoléon reconnaît les nécessités de l'heure, mais le destin ne lui permet pas d'achever l'œuvre ébauchée. Il ne peut que préparer la voie dont l'Europe aura besoin pour sa prochaine évolution: le passage du principe dynastique au principe national. Napoléon recrute ses légions par la levée en masse qui constitue la première armée nationale. L'enthousiasme de cette armée marque la naissance de l'idée nationale. Puis vient un siècle d'efforts pour réaliser l'unité, aboutissant à une réduction du nombre des Etats souverains qui, d'environ 200, passe à 28. Au cours de cette transformation, l'esprit libéré réalise des œuvres grandioses. Et pendant

que l'Europe est penchée sur ses problèmes les biens de la terre, dans les autres continents, sont redistribués, car le siècle de la science a opéré un regroupement des forces politiques. C'est ainsi qu'éclate la première guerre mondiale, en réalité l'œuvre de puissances extra-européennes, puissances qui obtiennent la décision finale, contraignant de nouveau le continent à demeurer, contre son intérêt vital, divisé en trente-six Etats. En dehors de l'Europe, de grands espaces économiques commencent à se constituer. L'Europe augmentée de huit Etats se retranche derrière de puissants murs de méfiances réciproques, multiplie ses armements et reste politiquement et économiquement tributaire du monde extérieur. Mais de l'est s'annonce le bolchevisme, qui, derrière un mur impénétrable, apparaît comme un nouveau cataclysme mondial.



L'heure des décisions

Bien que les suites de la première guerre mondiale aient été pénibles à supporter, les vainqueurs eux-mêmes n'ayant pas été épargnés, l'enseignement que l'on peut en tirer doit être profitable au destin du continent. L'Europe apprend maintenant que le capital et le pétrole, la laine et le caoutchouc, le minerai et le charbon, sont infiniment plus puissants comme éléments de guerre et jouent un rôle historique plus décisif que les questions traditionnelles de frontières et de souveraineté. La suite ininterrompue des crises économiques entre 1918 et 1938 confirme cette situation. L'Europe va-t-elle enfin comprendre, ou bien le même jeu de rivalités de trente-six Etats va-t-il continuer, alors que l'histoire commence à opposer les continents aux continents? Le jeu continue. Seuls les Etats les plus profondément atteints, l'Allemagne et l'Italie, comprennent les nécessités de l'heure: le danger de l'ouest et de l'est. Elles modernisent leurs

conceptions sur la technique et le capital, sur le socialisme et la société, et, à l'intérieur de leurs frontières, trouvent une solution remarquable aux problèmes de l'heure présente. C'est là un des coups du destin les plus tragiques de l'histoire de l'Europe que, juste à ce moment, les forces qui travaillaient secrètement font explosion pour la deuxième fois et tentent d'entraîner l'Europe dans un nouveau chaos. Aujourd'hui il est vrai, après que les puissances de l'Axe ont établi leurs postes de garde sur toutes les côtes et frontières de l'Europe, et ont su s'opposer par les armes à l'impérialisme bolchevique, dont elles ont dévoilé la formidable menace, les forces du continent capables de créer l'avenir ont reconnu la seconde exigence de l'heure, celle que réclame l'histoire de l'Europe. Aussi se sont-elles rangées par delà les frontières dans le front de combat. Une possibilité s'offre encore, peut-être pour la dernière fois: réaliser la synthèse de l'Europe



Ils ont retrouvé la joie de vivre *Le nouvel ordre agraire a été réalisé dans leur région. Les doyens des villages écoutent le communiqué annonçant de nouvelles transformations des exploitations rurales collectives en fermes et en coopératives agricoles.*

De nouveau sur leurs terres

Dans l'est s'opère la libération des paysans que le système des Kolkhoses avait embrigadés. En cette deuxième année du nouveau statut agraire, "Signal" expose l'état actuel de son application pratique

Ceux qui reviennent de l'est nous parlent toujours des paysans qu'ils ont côtoyés là-bas et vus à l'œuvre. Leurs traits butés et sombres se sont détendus. Ils ont réappris la douceur du rire. Et ainsi le pays du grand est change d'aspect sur toute l'étendue de sa glèbe fertile avec les humains qu'elle nourrit. Son visage s'euro péanise, il se forme à nouveau, suivant les lois du tien et du mien, de la fidélité et de la foi. Qui sème récoltera, pour lui-même et pour les siens. Un ordre nouveau nous a valu l'Europe nouvelle, cette Europe qui, l'arme à la main, a rejeté la marée rouge dans l'est. Derrière les armées et aujourd'hui sous leur sûre sauvegarde, le sentiment de la vie se renouvelle; celle-ci vaut à nouveau la peine d'être vécue; une vie paysanne reparaît dans les régions de l'est.

Un an s'est écoulé, et même quelques mois de plus, depuis l'instant où a été proclamé le nouveau statut agraire. Il fut le premier pas décisif vers l'abolition de l'esclavage du Kolkhose, ennemi-né du paysan et destructeur de toute propriété paysanne.

Ce qui s'accomplit pratiquement sous l'égide de l'ordre nouveau, c'est le grand tournant qui ramène à un pays florissant. Et ce pays, rattaché au circuit vital du corps européen, peut montrer à ses populations la voie du retour à une vie paysanne véritable. C'est là le point essentiel, car, toujours et partout, dans l'est comme ailleurs, le point de vue de l'homme est à la base de tout.

L'époque et le lieu ne changent rien au fait que les paysans sont des êtres

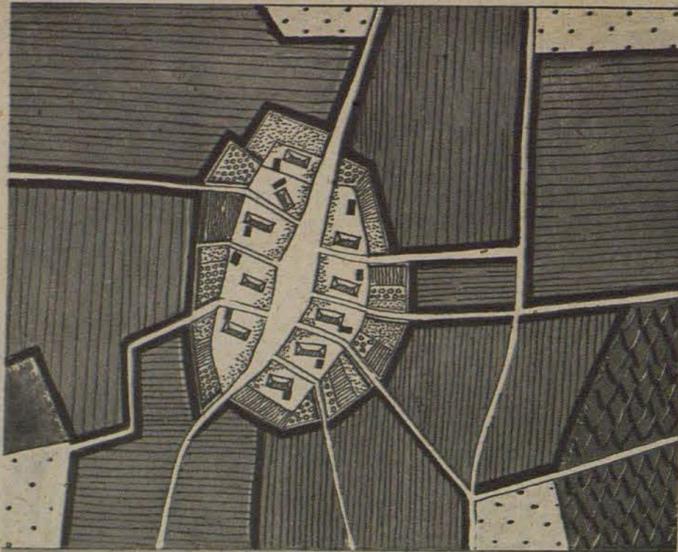
humains pour lesquels la possession et le fruit d'un pénible labeur sont choses sacrées. Signe visible de la dignité humaine, don du destin, mais d'un destin qu'il faut s'assurer chaque année avec la charrue et la herse, des semences et des soins attentifs, toujours au prix de sa peine.

Comme de tout ce qui est sacré on touche à la dignité humaine, le bolchevisme a fait table rase de ces choses. Une génération a été passée à l'éteignoir et la suivante enchaînée aux machines comme une troupe d'esclaves: le cultivateur était passé au rang de journalier salarié, sans aucun droit au pain, ni au champ, ni au bétail, ni au reste de ce qui lui revenait. Rien n'était demeuré sa chose propre. « Kolkhose », terme magique sous le signe duquel on l'avait dépouillé du dernier reste de ses biens.

Le paysan russe était demeuré serf jusqu'en 1861 sous le régime des tsars, mais au début du siècle la réforme agraire de Stolypine lui avait donné la terre en propriété. Dix années durant, un quart de la classe paysanne vivant en Russie d'Europe s'était vu attribuer des terrains pour s'y tailler des fermes individuelles. C'est cette paysannerie-là que les Soviét ont anéantie en lui enlevant terre et bétail. Travailler et peiner, cela continuait obligatoirement pour le paysan. Il pouvait semer mais pas récolter. La récolte quittait le champ pour les silos. A bien peu de

Au village, le dimanche est de nouveau jour de fête. Après une semaine de travail dans les champs, jeunes et vieux se divertissent en dansant.





La terre retrouvée

Du temps des kolkhoses, le paysan ne disposait que de vingt-cinq ares « terre pour ses propres besoins. Sur l'esquisse, ces sortes de jardins sont indiqués auprès des fermes. Mais le paysan devait labourer tous ses autres champs pour le compte des Soviétiques, sans recevoir le moindre profit de son dur travail.

chose près, le paysan en arrivait à ne plus rien détenir de son bétail. Le terrien, tout comme l'ouvrier d'usine soumis au Stakanoïsme, était réduit au rang d'esclave. Oui, comme lui, il s'était vu attacher à la machine, sans plus. C'est que, sur le plan d'une économie centralisée où il n'était plus question que de Sovkhoses, propriétés de l'Etat, ou Kolkhoses, organes du collectivisme paysan, le tracteur — qui sur un plan raisonnable aurait pu devenir une bénédiction — n'était qu'une malédiction, symbole d'une activité paysanne désormais privée d'âme.

Le nouveau système agraire qu'apportaient les Allemands a rendu au cultivateur, avec le sol que les bolcheviks lui avaient enlevé, la dignité et, par cela même, la joie du labeur. Les étapes d'une telle réforme n'étaient pas aisées. Car il n'aurait servi à rien de proclamer du jour au lendemain que, disons, le Kolkhose A avait assez d'espace pour y installer dix paysans, et qu'ainsi il suffisait de le diviser en dix exploitations paysannes. La chose n'était pas si simple. Toutes les bases manquaient à une telle solution immédiate.

Dans une région dont la superficie adaptée à l'agriculture est trois fois plus grande que celle de l'Allemagne, l'impérialisme de la terre, seul, demande déjà beaucoup de temps, même en y attelant beaucoup de monde à la fois.

Mais surtout, les moyens d'exploiter doivent être sur place disponibles. Or, même les outils les plus élémentaires ne



ferme. Pour l'Ukraine, cela représente 350.000 fermes. Dans les autres territoires libérés de l'est, on peut tabler sur 1.700.000 fermes.

On assiste donc, à l'est de l'Europe, à ce qu'on a pu appeler un jour la « révolution silencieuse », la plus vaste



La reconstruction

Les bolcheviks ont tout emporté ou détruit. Il faut maintenant se servir d'outils primitifs. Si petite soit-elle, la charrette aidera le paysan à mener à bonne fin les travaux qui le feront propriétaire de sa ferme.

théoriquement au paysan du « Kolkhose » vingt-cinq ares pour ses besoins strictement personnels et familiaux. En réalité, l'esclave attaché au Kolkhose devait céder une partie de ce qu'il récoltait sur ce lopin de terre ; il devait en tirer de quoi satisfaire à d'écrasants prélèvements de l'Etat, et son élevage privé se réduisait à bien peu de chose.

soins des armées allemandes et alliées dont le rôle est précisément de protéger les paysans et leurs terres de l'esclavage des Kolkhoses.

A chacun selon ses capacités

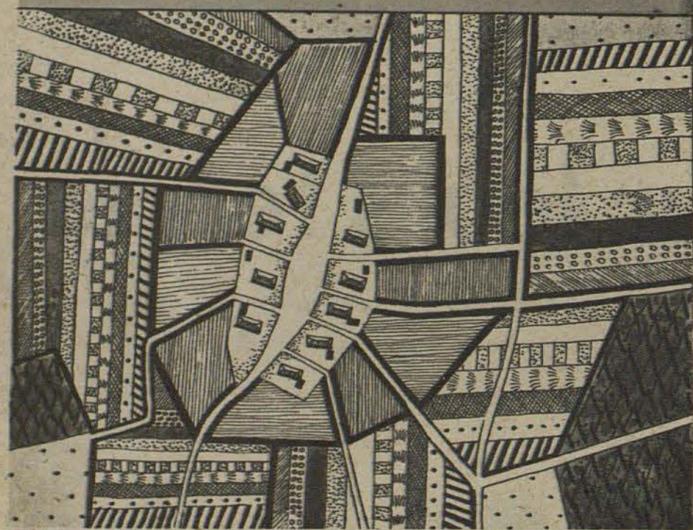
Chaque paysan capable et énergique reçoit sa terre, car le bon travailleur a toujours la priorité. Tel est le principe selon lequel l'attribution des terres aux paysans, avec l'accroissement de la ferme individuelle proprement dite, a été poursuivie au cours de cette année de nouveau régime agraire et continuera à être appliquée. Là où les conditions fondamentales de l'exploitation privée existent et où les circonstances générales l'indiquent, on passe à la formation de fermes particulières.

Qu'en l'occurrence la règle du rendement maximum demeure la base, cela se conçoit aisément. Les habitants de la région offrant des garanties de stabilité ont la priorité. Et aussi les hommes qui se sont affirmés dans la lutte contre les partisans, les membres des formations de volontaires et, en général, les gens qui ont démontré leur aptitude personnelle à coopérer utilement au rat-

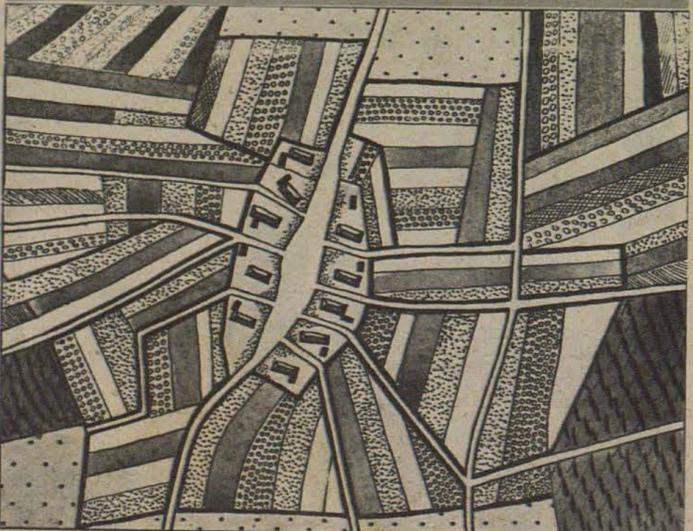


La première fête de la moisson

Ayant recouvré la liberté de leur culte et de leurs coutumes, les paysans de l'est peuvent, grâce à l'ordre nouveau, célébrer pour la première fois la fête de la moisson: le premier service divin depuis vingt ans.



Dans le nouvel ordre établi, la superficie des terres laissées en propre aux fermiers a été triplée ou quadruplée. Ces terres sont exemptes d'impôts. En même temps, on remarque sur le dessin les divisions des champs en bandes, qui permettent l'utilisation collective des machines agricoles. En libérant le paysan de l'est de l'esclavage des kolkhoses, le nouvel ordre lui ouvre la voie vers la propriété d'une ferme. La photo du bas nous permet de jeter un regard sur l'avenir des pays de l'est dans l'Europe nouvelle.



pouvaient être rassemblés que peu à peu. Force fut donc de former des groupes de fermes dans le cadre de coopératives agricoles ; la plupart du temps, un groupe comprend dix cultivateurs, ce qui permet, à l'aide des moyens d'exploitation existants et selon les règles de l'entraide entre voisins, de réaliser la grande œuvre de la libération des paysans.

On a choisi la méthode de l'échelonnement par bandes longitudinales avec obligation de cultiver les champs selon le plan prévu d'assolement, ainsi que le montre le croquis. Cette méthode est depuis fort longtemps en usage dans certaines parties de l'Allemagne. Avec les deux procédés, celui de l'exploitation particulière dans le cadre de la coopérative, et celui de l'exploitation autonome dite arrondie, la route est ouverte qui mène à la culture individuelle de la terre. Ils permettent aussi d'envisager et d'aborder un régime d'économie privée.

Deux millions de fermes

Même en Ukraine, où la situation est particulièrement ardue, plus de dix pour cent des Kolkhoses avaient, neuf mois après la proclamation du nouvel ordre agraire, déjà été transformés en coopératives agricoles. Cette année, une nouvelle tranche de vingt pour cent va s'y ajouter, de telle sorte que sur la fin de 1943, un paysan sur trois des régions de l'est sera rentré en possession de sa

Temps révolus!

Sous le régime des kolkhoses, les fermes déperissaient. L'existence était devenue pénible. Rien ne rappelait plus l'ancienne vie paysanne. Paysans et paysannes n'étaient plus que des journaliers. Tout ce qu'ils possédaient se trouvait dans un état misérable. Leurs maisons, tombées en ruines, ressemblaient à des cabanes de romanichels...



émancipation paysanne que l'histoire ait connue.

Et cela en pleine guerre des continents, en des circonstances fort difficiles, alors que toute question de livraison d'outils, de machines, de semences, d'engrais et de bétail est hérissée de difficultés. Les bolcheviks garantissaient



REICHS- RUNDFUNK

LA VOIX DU REICH



La maison de la Radio à Berlin.

Les Services de la Radiodiffusion Allemande

Dix émissions en langue française

- 6.45—7.00 1^{re} émission: Bulletin d'informations et éditorial sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 11.45—12.00 2^e émission: Journal parlé avec chronique du matin et minute politique sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 = 695 kc.
- 15.45—16.00 3^e émission: Guerre militaire — guerre économique et Tour d'horizon sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 18.00—18.30 4^e émission: La demi-heure africaine sur 25,24 m = 11855 kc et 31,51 m = 9520 kc.
- 19.00—19.10 5^e émission: Nouvelles et Satire politique ou Du tac au tac sur 41,27 m = 7270 kc, 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 19.00—19.15 6^e émission: spécialement destinée à la L.V.F., à la poste de Weichsel 1339 m = 224 kc.
- 20.00—20.15 7^e émission: Quart d'heure africain sur 25,24 m = 11855 kc, 25,55 m = 11740 kc, 31,51 m = 9520 kc.
- 20.15—21.15 8^e émission: **L'Heure Française** sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 22.45—23.00 9^e émission: Dernier bulletin d'informations et chronique du soir sur 41,27 m = 7270 kc.
- 2.00—2.15 10^e émission: spécialement destinée aux Canadiens français sur: 41,44 m = 7240 kc.



Les symboles de la liberté

Les anciens symboles, le pain et le sel, sont présentés à l'est comme les marques de reconnaissance envers le nouvel ordre agraire, qui a mis fin à l'esclavage des kolkhoses.

tachement de cet immense espace au cadre de la nouvelle Europe, à laquelle les pays de l'est appartiennent par leur structure et leur histoire.

L'Europe se rend parfaitement compte que cette terre de l'est pourra, plus tard et pour toujours, rendre notre continent indépendant des céréales d'outre-mer et de nombre d'autres produits agricoles qu'on avait dû jusqu'à présent importer même d'Amérique. C'est ainsi que la grande libération des paysans de l'est présente un aspect large et proprement européen.

L'œuvre a été amorcée là-bas, derrière le front où l'on se bat silencieux et opiniâtres sous un haut commandement qui sait voir juste et loin. Cette œuvre sera poursuivie sans dévier du chemin tracé. Qu'elle réussisse et ce continent, depuis l'Atlantique jusqu'à ses limites orientales, du Grand Nord à la Méditerranée, sera à l'abri de toute atteinte et de toute secousse.

Tous les peuples qui vivent sur ce continent, qu'ils soient Espagnols ou Norvégiens, Italiens ou Français, gens des Balkans ou du centre européen, habitants de l'est ou de l'ouest, tous pourront être suffisamment alimentés, et sans que cela entraîne pour un terrien laborieux, quel qu'il soit, cet état d'esclavage de la faim auquel le soumettait le système des Kolkhoses, système dont le propre était d'arracher son âme au paysan sans pour cela rassasier le citadin russe.

Seule une direction prévoyante et sage peut conduire au succès « la révolution silencieuse » entreprise dans l'est. On veillera à ce que n'apparaissent pas, sous l'effet de l'ordre nouveau, des

exploitations peu viables, parce que trop exigües. Mais on veillera, par contre, aussi à ce que personne ne puisse se prévaloir de ce qui dépasse ses capacités. Le nouveau paysan de l'est devra, de son côté, donner du sien, pour arriver à tirer de la terre ce qu'un labeur acharné est en droit de réclamer d'elle.

Tout cela suit son cours et se construit sur des bases saines et solides. L'année écoulée a prouvé que les vastes tâches qui incombent à l'agriculture de ces régions ont été entamées dans l'intérêt général de l'Europe et de l'ordre nouveau pour lesquels les armées européennes soutiennent la lutte en cours.

"S'ils pouvaient savoir là-bas, de l'autre côté..."

C'était par une douce soirée de printemps; quelques paysans de l'est traversaient, après le travail du jour, la cour de leur ferme désormais en leur possession. « Si eux, là-bas, au delà des lignes, savaient... », opina l'un d'eux, et son regard plongea loin dans l'est. « Oui, dit l'autre, que nous cultivons ici une glèbe redevenue libre! qu'à nouveau nous récoltons ce que nous semons... » « Ceux de là-bas », ils voulaient dire leurs frères qui, emmenés par les bolcheviks, sont encore astreints au delà du front européen aux corvées et aux rigueurs de la lutte, sans savoir que les bénédictions de la liberté se sont à nouveau répandues sur leur sol natal. De cette liberté que les armées de l'Europe ont apportée avec elles dans leur marche vers l'est.

C. C.

COPERNIC

Le 400^e anniversaire
de la mort du créateur
de notre conception de l'univers

QUE la terre tourne autour du soleil et non pas ce dernier autour d'elle apparaît aujourd'hui comme une notion si simple que nous pouvons guère nous imaginer les troubles spirituels éprouvés par l'humanité en apprenant cette découverte. L'homme qui en faisait cadeau à l'humanité, l'astronome allemand Nicolas Copernic, n'ignorait pas qu'elle ferait sensation.

Le système cosmique que démolit Copernic avait régné sur la science et sur la foi du monde civilisé environ 1.300 ans. C'était le système qu'un autre astronome de génie, le Grec Ptolémée, avait établi et qui formait la clé de voûte de l'astronomie antique. Quel était ce système ? Son axiome principal était : la terre est le centre de l'univers, la terre est ronde comme une boule et les autres corps célestes tournent autour d'elle. Mais cette notion de la position centrale de la terre, si flatteuse qu'elle fût pour l'homme, comportait des difficultés extraordinaires du point de vue mathématique et physique. Les savants d'Alexandrie possédaient déjà des connaissances astronomiques très remarquables. Ils observaient et calculaient les mouvements apparents que le soleil, la lune et les cinq planètes alors connues : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, exécutaient sous la voûte céleste. Si les mouvements ne permettaient pas de conserver la terre comme centre, on transposait les centres de ces « cycles » en dehors de la terre. Si cela ne suffisait pas, on entourait les cycles par des « épicycles ». Plus la connaissance des mouvements apparents des astres se complétait et se précisait, plus il fallait augmenter le nombre des « cycles » et « épicycles » pour maintenir l'accord entre la théorie et l'observation pratique. Enfin, au temps de Copernic, le nombre des globes creux hypothétiques, superposés et interposés, s'élevait à 77.

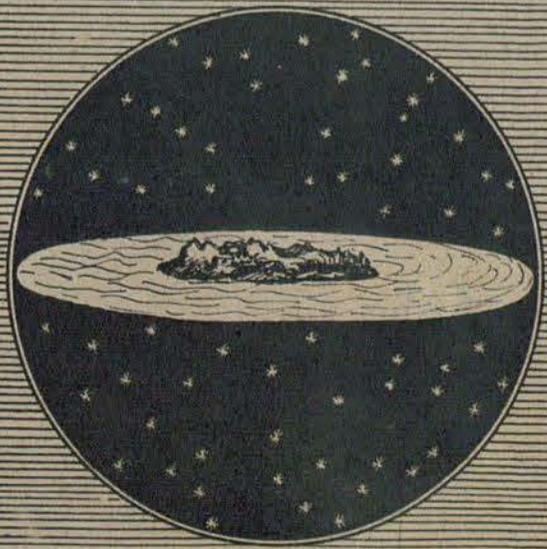
Ce monde fantastique de globes de verre fut brisé par l'axiome de Copernic : ce n'est pas la terre qui reste fixe, mais bien le soleil autour duquel notre globe terrestre décrit son orbite, planète parmi les autres planètes.

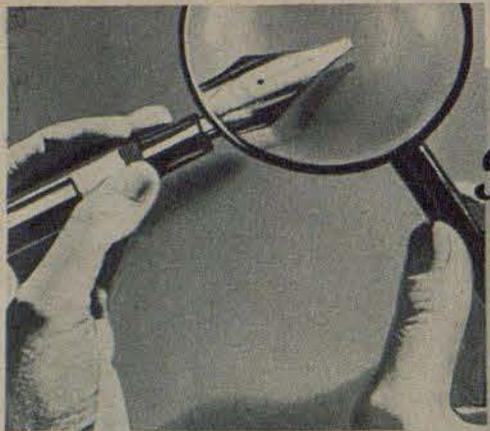
La terre ne serait pas le centre de l'univers ! C'était là une notion à peine supportable. Privée de sa royauté cosmique, la terre n'était plus qu'une planète ordinaire. On pourrait démontrer que cette découverte révolutionnaire a eu une part beaucoup plus importante à la formation de l'homme moderne qu'on ne voudrait le croire. Le système de Copernic prouva d'une manière irréfutable que l'individualisme cosmique du globe terrestre était insoutenable. Cette découverte, n'aurait-elle pas dès lors pour conséquence de prouver aussi que l'individualisme humain, à l'échelle de la personne, du groupe ou de la nation doit, dans la vie de l'humanité, céder de plus en plus le pas à la conception communautaire et aux notions universelles dont la victoire seule pourra mettre fin aux catastrophes du présent ?



VOICI QUATRE CENTS ANS, LE RIDEAU ÉTAIT DÉCHIRÉ
ET LE SECRET DE L'UNIVERS DEVOILÉ À L'HOMME

Nicolas Copernic, le savant allemand, a démontré ce dont les autres se doutaient seulement : la terre n'est pas le centre de l'univers ; elle n'est qu'une des planètes tournant autour du soleil. Le système héliocentrique trouvé par l'astronome de Thorn a bouleversé la notion que tous les peuples se faisaient du monde. Pendant 1.300 ans, depuis l'an 200 après J.-C., les savants avaient cru que la terre avait la forme d'une boule, était le centre de l'univers autour duquel tournaient le soleil, la lune et toutes les étoiles. Jusqu'au temps de Copernic, le système du mathématicien grec Claude Ptolémée (en haut) continua à faire autorité. Avant Ptolémée, dès 800 av. J.-C., on croyait que la terre était un disque plat, une sorte d'assiette, dont les bords étaient entourés de l'océan (à droite). C'est ce que pensait Homère. Qu'y avait-il derrière cet océan ceinturant la terre ? Peut-être rien ? On ne savait pas. La route du ciel était soutenue par des colonnes. La plus grande, pensait-on, se trouvait sur l'Atlas, au « bout du monde ». Ce fut donc Copernic qui nous donna la conception exacte de l'univers.





*Brillante
et souple*

la plume

Kaweco



glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représen-
tants se feront un plaisir de vous présenter les
créations modernes de *Kaweco*



les merveilles de la nature vivante

toutes les observations et les impressions recueillies sur la vie des animaux
au cours de fructueux voyages par Alfred Brehm, le naturaliste classique,
ont été réunies en une œuvre universellement connue

Brehms Tierleben

L'édition complètement revue par le Dr. Walter Rammner vient d'être
publiée en 4 volumes: I^{er} volume: Invertébrés — II^e volume: Poissons,
Batraciens, Reptiles — III^e volume: Oiseaux — IV^e volume: Mammifères.
Les 4 volumes forment un total de 1816 pages avec 1365 gravures
dans le texte et 128 planches en couleurs — format 19,5 x 27,5 cm —
reliés demi-toile: **100 RM.** Payable par mensualités de 10 RM sans
aucune augmentation de prix.

Si l'œuvre ne plaît pas, elle peut être renvoyée dans la quinzaine.

L'œuvre ne paraît qu'en allemand et est destinée exclusivement à l'ex-
portation. Le paiement ne peut être effectué qu'en monnaies étrangères ou
par voie de Clearing, au cours du jour du versement. Importation
exempte de droits de douane et facilités de versement (Comptes postaux
et comptes en banque dans 12 pays).



FACKELVERLAG STUTTGART-B 1004(Allemagne)

Abteilung Exportbuchhandlung

Nous recherchons un représentant sérieux pour la vente de cet
ouvrage aux écoles, lycées et bibliothèques.

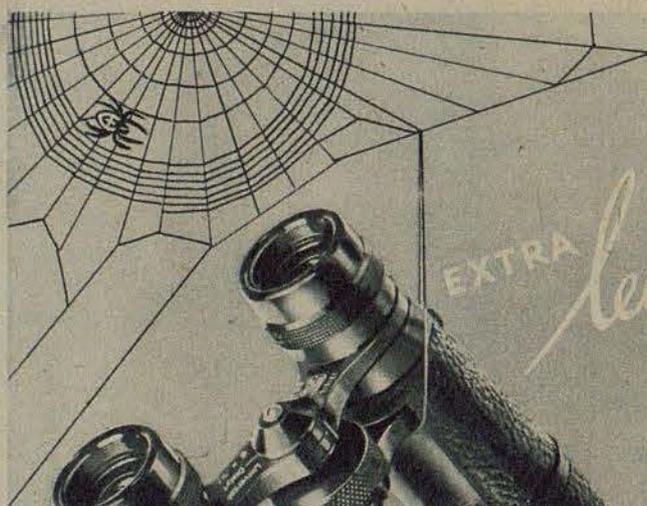


Un siècle



de photographie

Voigtlander



EXTRA *leicht*

Hensoldt
DIALYT

Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE OPT. WERKE A-G · WETZLAR



Le deuil d'Anvers. Sur la place, encadrée des pignons éventrés de la vieille cité flamande, sont rangées les files interminables de voitures, dans lesquelles on aperçoit, lugubres, les cercueils alignés des innocentes victimes

La mort dans les Flandres

L'émouvante procession mortuaire entre dans la cathédrale d'Anvers et va défilé devant les vénérables saints de pierre du grand portail gothique



C'est par une belle journée de printemps. La visibilité est excellente au-dessus d'Anvers. Les avions américains viennent de décoller des aérodromes anglais et survolent bientôt la cité flamande, à très haute altitude. Ils lâchent leurs bombes sur les quartiers d'habitation de la vieille ville, détruisant une école où 250 enfants trouvent la mort, et tuant 4.000 citoyens d'un pays dont les U. S. A. et l'Angleterre avaient promis de préserver l'idéal démocratique. La veille, les bombes américaines assaillaient la population parisienne et semaient la panique dans la foule venue, ce dimanche-là, se distraire au champ de courses de Longchamp. Ces pénibles événements montrent combien peu ces massacres de populations civiles sont dus au hasard. Cinq jours plus tard, la population d'Anvers conduit ses morts à leur dernière demeure

«Femme Inconnue»... «Inconnus»... Les cercueils alignés portent des inscriptions à la craie, désignant les restes des victimes. Les infirmières de la Croix-rouge veillent pendant que les parents éplorés cherchent à reconnaître un des leurs



si la mite avait
gagné à la
**LOTÉRIE
NATIONALE**
elle aurait acheté...



...un complet!

Robel

25, AVENUE MATIGNON
PARIS

Fine et légère la poudre atomisée de ROBEL est délicatement parfumée.

C'est le complément indispensable d'un maquillage subtil pour la ville. Les nuances de la poudre ROBEL donnent au visage la fraîcheur, au teint le précieux velouté de la jeunesse.

UN
BRIN
DE
LAVANDE
WEIL
PARIS

W

Extraits du carnet de route

d'un Volontaire de la Légion Française contre le Bolchevisme

Le clairon me tire d'un profond sommeil peuplé d'images d'enfance. « Faites vos paquetages, c'est le départ. »

Le petit jour tremble sur Versailles. Le train tarde à partir. Le soleil, de son coup de poing lumineux, a fait éclater le pur cristal noir de la nuit. Des légionnaires sautent sur le quai et couvrent les wagons d'inscriptions :

« L.V.F. Vive l'Europe unie ! A bas Staline, etc... »

Nous partons. Là-bas, brouillée par la brume matinale, j'aperçois la tour Eiffel. Adieu Paname !

De ce voyage, prologue aux steppes barbares, je garde quelques souvenirs. A chaque halte importante, les « Schwestern » de la Croix-Rouge allemande s'empressent vers nous, les bras chargés de tasses de soupe fumante, de café et de tartines. Elles ne cessent de nous sourire. Nous sourions aussi, entre deux bouchées.

Dresde. La voie surplombe la ville, riante, aux maisons dont les fenêtres portent un géranium à la boutonnière. Il est midi. C'est l'heure de la sortie des bureaux et des usines et un torrent noir, à pied et à bicyclette, encombre les trottoirs et la chaussée.

Soudain, des mains s'agitent, des cris s'élèvent : « Vive la France ! Vive l'Allemagne ! » A ce tonnerre d'enthousiasme, déclenché par nos inscriptions sur les wagons, le train répond par une vibrante « Marseillaise » dont les échos roulent sur les ardoises de Dresde.

Le lendemain, nous sommes à T. Nous apprenons que le camp d'entraînement n'est pas loin.

Nous repartons. Des grappes de têtes sortent des fenêtres. De tout le voyage, ce sont les dernières minutes qui nous paraissent les plus longues.

Notre train s'arrête à D. Deux drapeaux claquent au vent de la steppe : les trois couleurs et la croix gammée. Une compagnie de la L.V.F. présente les armes. Au cours des jours qui suivent, nous prenons contact avec nos instructeurs allemands, tous soldats d'élite s'étant déjà distingués au feu. Quand ils nous serrent la main, une flamme loyale, joyeuse, brille dans leurs yeux clairs.

Nous habitons de confortables baraquements en bois goudronné. La nourriture est fortifiante. C'est le repas du soir

que je préfère : thé, pain, beurre, saucisson et chocolat. Je ne fume pas, mais j'aime le chocolat. Je me livre à un troc actif.

Notre entraînement est sévère mais intelligent. La Wehrmacht, qui nous équipe, a bien fait les choses. Nous avons été dotés des armes automatiques les plus modernes.

Une fois par semaine nous assistons à la projection d'un film français, choisi parmi les nouveautés. Chaque soir nous chantons en chœur. Les Allemands qui sont là chantent en français, nous chantons en allemand. C'est une manière comme une autre de se donner la main. La vie au camp est agréable mais nous voulons tous goûter à l'âpre saveur du combat. Nous avons une mission à remplir. Là-bas, à des centaines de kilomètres, il y a des bolcheviks qui attendent nos balles.

Un matin à l'aube, nous partons enfin pour la grande bataille.

Nous roulons, roulons... S. ! Là, nous allons abandonner le train qui ne va pas plus loin et gagner le front à pied. Ce n'est pas une promenade de plaisir. Nous avons plus de quatre cents kilomètres à franchir à travers la neige, par une température glaciale.

« Le baroud blanc va commencer. »

Notre blanche colonne, ployée sous nos bardas, s'étire de chaque côté de la route, car nous laissons le milieu de la chaussée aux convois de ravitaillement qui nous dépassent dans le tonnerre de leurs chaînes anti-dérapantes.



Le froid s'est couché sur la steppe orientale et l'étreinte de ses doigts mortels. De temps en temps nos regards croisent une isba qui fume, l'armée serrée d'un bois de pinç au garde-à-vous sous leur capote de neige. Nous suivons l'autostrade Minsk-Smolensk-Moscou transformée en patinoire rectiligne. Sur le bas côté de la route, nous longeons un interminable cortège de ferraille démantelée, peinte de rouille, ruisselante de glaçons translucides. C'est tout ce qui reste de la puissante cohorte d'armes de toutes sortes que Staline avait massées sur le chemin sacré de Moscou. Les tanks enfouis à mi-carrosse ressemblent à des hippopotames tapis dans la neige. Les museaux gris des canons hurlent à la mort. Ordre nous est donné de quitter l'autostrade afin de laisser toute la place aux bolides chargés

d'obus et de pain. Alors commence pour nous un épais va-et-vient à travers la steppe glacée.

De puissants camions aux moteurs sourds, venus nous arracher à notre épuisante randonnée, nous déposèrent près de lignes. Nous sommes accueillis par les exclamations de bienvenue du bataillon allemand que nous relevons. Nous serrons des mains au hasard, échangeant des renseignements précieux dans un « sabir » que seule l'exaltation de l'heure nous aide à comprendre. Je regarde le visage des hommes dont nous allons avoir à subir les souffrances. Sous le casque recouvert de blanc qui s'arrête à la ligne des sourcils, je distingue de grands yeux ourlés d'un liséré rouge. Le visage est mangé par une barbe frisée d'où pendent des glaçons. Tout le corps disparaît sous le suaire blanc qui les rend invisibles sur la neige et les fait ressembler à une armée de fantômes.

Huit jours seulement que nous sommes en ligne. Et pourtant il nous semble qu'une longue théorie de jours s'est écoulée depuis que nous avons sauté des camions sur le sol sonore. Nos premières lignes ne sont pas confortables. Comment pourrait-il en être autrement alors que le mercure flirte avec le -50° et que tout feu est interdit ; faire de la fumée, c'est être bombardé longuement par les Soviétiques terrés à cent mètres en face de nous dans un bois semblable au nôtre. A huit cents mètres en arrière de nos avant-postes se tiennent les « Bunkers », simples trous creusés dans la glaise et recouverts de branches. Ce sont nos abris. C'est là que nous vivons quand nous ne glissons pas silencieusement dans les bois neigeux à la recherche d'ennemis que rien ne distingue du paysage. Des // soulèvent parfois la vague portière de nos abris de leur haute stature, et viennent s'accroupir près de notre maigre feu. Très blonds, les yeux très bleus, ils nous parlent de cette Europe de demain, où la jeunesse pourra librement s'épanouir. Nous acquiesçons. Nous leur parlons de la nouvelle France qui prend naissance dans cet enfer blanc et du message d'encouragement que vient de nous adresser notre Maréchal. Ils ne sourient pas. Ils hochent la tête silencieusement et disent : « La France est un grand et beau pays. » Il en est un qui, jusqu'au matin, m'a parlé des châteaux de la Loire.

J'ai su par notre capitaine que nos voisins // exigeaient de partir à notre place quand la mission qui nous était assignée se révélait trop périlleuse, vu notre manque d'expérience. De jeunes gars blonds sont morts pour que demain batte un cœur aux trois couleurs.

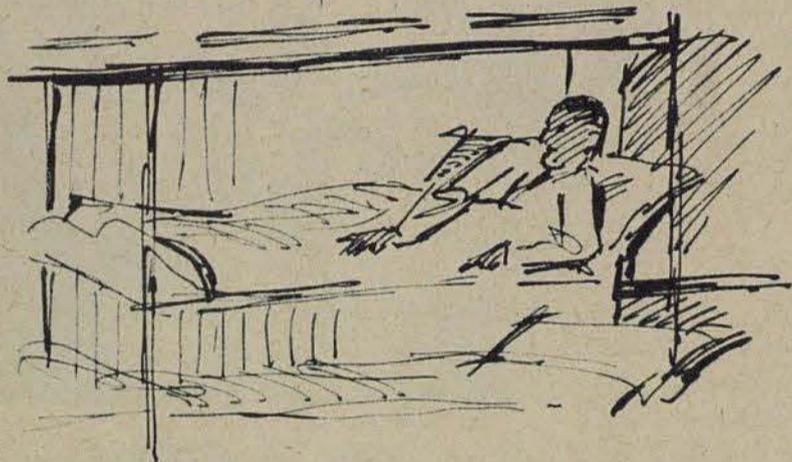
Rien n'est plus exaltant qu'une patrouille. L'être tendu comme une corde de violon réagit au moindre bruit. Sur le corps insensibilisé par la présence du danger, le froid ne remporte pas son habituelle victoire de douleur. Les muscles ramassés sur eux-mêmes comme un chat qui s'apprête à bondir, inculquent à l'être un sentiment de puissance souveraine.

Lors des rencontres avec les patrouilles soviétiques, nous nous jetons sur le sol et nous tirons tous ensemble. Le soldat soviétique, je veux parler du Mongol, courageux sous le feu, blémit sous l'effet d'un vacarme. Il n'est pas rare que cette ruse jette vers nous une brassée de Mongols, le couteau encore entre les dents, mais les bras levés. Nous avons à repousser les attaques de ces géants originaires des confins de la Sibérie et de la Chine du nord. Insensibles au froid ils se ruaient massivement sur nos lignes, les mains nues, roulant des hanches, les jambes tendues, les yeux exorbités, la bouche déformée par un sauvage « Hurrah ». S'ils criaient si fort, c'était pour ne pas en-

tendre les coups furieux de la canonnade qui les mettrait en fuite avant d'avoir été abattus par les balles de nos mitrailleuses.

Je me suis décidé à décerner le brevet de poète aux artificiers soviétiques. Leurs grenades projetées dans notre secteur par un grand nombre de mortiers prennent, quand elles éclatent sur le marbre blanc de la neige durcie, l'apparence de grandes orchidées violettes. Mais ces poètes ont la mort pour muse, car je ne connais rien qui ait autant la saveur de l'au-delà qu'un bombardement à la grenade. Les éclats coupants comme des lames de rasoir, filent au ras du sol à une vitesse vertigineuse. J'ai vu des arbres déchiquetés par leur petitesse meurtrière. Vous vous direz que je m'étends bien longuement sur les grenades. La raison en est bien simple. C'est que j'ai été blessé par une grenade et voici dans quelles circonstances.

Je pars inspecter une position de fusils-mitrailleurs. Position est peut-être un mot bien pompeux pour la faible excavation que nos outils individuels ont arrachée au sol durci par le gel au point d'avoir la résistance du granit. Me voici au premier poste. Deux hommes : le tireur et le guetteur, tapis sous leur capé blanche, forment un tout



avec le sol de glace. Devant nous s'étend le lac de la prairie blanche bordé au loin par l'ombre du bois, refuge des Soviétiques. Le ciel bas est bourré d'ouate grise. Nous entendons un sifflement chromatique qui se dirige vers nous, suivi aussitôt d'une violente explosion. Les Soviétiques ont dû voir ou entendre quelque chose. Nous en avons pour une demi-heure à subir cet arrosage. Nous nous serrons contre la glace. Nous entendons l'éclatement des grenades, puis le sifflement acide de la mitraille meurtrière. En passant à travers les branches, les éclats déclenchent la chute de gros paquets de neige qui s'évalent avec un bruit mat. Le bout de mon nez, au contact de la glace, me brûle comme si je le trempais dans la flamme. Mon corps, petit à petit, s'engourdit.

L'accalmie se prolonge. Mon esprit voyage en des lieux, loin d'ici. Je me revois sur la plage de Biarritz, inondée de soleil, auprès d'une jeune fille blonde, souple liane de vingt ans, allongée sur le doux sable tiède.

« C'est fini, me dit X... en se relevant. » Je ne lui répondis pas, car une grenade éclata à deux mètres de nous. Pauvre et brave X... Il va rejoindre, non loin de là, dans le cimetière de Borodino, des camarades qui se sont sacrifiés pour refaire la France. Plus tard nous irons les saluer. X..., en se trouvant entre la grenade et moi, me sauva la vie. Je suis passé de la conscience à l'inconscience sans ressentir la plus légère secousse, la moindre douleur. Je n'ai même pas entendu le sifflement de la grenade qui se jetait sur moi. De vieux grognards m'ont expliqué qu'il en est toujours ainsi quand elle se dirige droit sur vous.

Les camarades, anxieux de ne pas me voir revenir, partirent aux nouvelles et me trouvèrent inerte dans la neige. Ils me hissèrent sur un traîneau et me transportèrent au P.S. le plus proche. De tout cela, je ne garde même pas le furtif éclair d'un geste, d'une voix.

Quand je revins à moi sous la tente chauffée du P.S., je fus très étonné de voir autour de moi des gens en blouse blanche qui s'amusaient à remuer la bouche sans produire aucun son. Le docteur lui-même était de la partie. Ses yeux clairs, plantés dans les miens, un sourire bienveillant éclairant son visage, il ouvrait et fermait silencieusement la bouche. Le docteur finit par comprendre que j'avais été rendu sourd par la déflagration. Il ne lui restait plus qu'à me faire part de sa découverte. Rassemblant ses notions de français, il m'écrivit un petit mot où, en termes pleins de tact, il m'expliquait mon malheur. Il terminait sur des paroles d'espoir, douces à mon cœur :

« Bien traité en Allemagne, vous retrouverez certainement l'ouïe. » Allongé sur mon brancard, j'admire la parfaite organisation du P.S. Pas un geste qui n'eût son utilité. Il régnait une méticuleuse propreté. Les outils délicats qui coupent la chair pour la sauver brillaient dans les trousseaux. Le toubib ar-

rêta près de moi sa haute silhouette tachée de sang frais, griffonna quelques mots sur son calepin et me le tendit. Je lus :

« Je vous fais évacuer en Allemagne. »

Cracovie. En six jours, un train sanitaire m'a mené dans une ambulance. Nous sommes envahis par de noires légions de poux ramenés du paradis soviétique. On nous dirige vers l'hôpital de triage, où l'eau, le savon et la vapeur livreront une bataille décisive et victorieuse contre la vermine.

Je quitte le paradis d'eau chaude cravaté d'une carte sur laquelle est imprimé un seul mot : Entlaust (Dépouillé). Muni de ce viatique, je pourrai monter dans le luxueux Lazarett-Zug qui fume en gare. Le train qui nous emporte vers l'Allemagne ruisselle de confort : moelleux coussins, chauffage, fenêtres à volets, ressorts buvant les cahots du rail ; ces wagons appartiennent à la Mitropa. Le heurt rythmé de la roue contre le rail, la vibration des parois métalliques, tout ce bruit cahotant qui accompagne un express en marche donne un sursaut de vie à mes tympans morts. De sorte que j'arrive à suivre la conversation. A travers les épaisses murailles d'ouate de ma surdité me sont parvenus des récits d'héroïsme dignes des jeunes soldats issus de l'antique Grèce. Mille plaies m'ont conté les mille visages de la gigantesque bataille contre la bête rouge. Les blessés sont réconfortés par une pensée qui pose un sourire sur leurs traits crispés. Ils ont l'assurance d'être soignés dans un hôpital situé à proximité de leurs familles.

A l'arrivée, je suis le seul Français

de l'hôpital. Chacun m'assaille littéralement de soins. Le Stabsarzt et le Unterarzt se multiplient autour de mes oreilles mortes. Ils braquent sur moi les appareils les plus perfectionnés, essaient les diapasons aux tons les plus variés.

J'ai pour voisin de lit un Rhénan de 22 ans au fin visage d'aiglon. Grâce à la petite boîte d'allumettes noire accrochée derrière mes oreilles, j'engage avec lui une passionnante conversation en petit nègre. Ernst n'aime pas toute la France mais il aime ce qu'il y a de mieux en France. Notre culture, cet élixir tiré des plus fines plantes européennes, a des grâces qui l'ont charmé. Chaque dimanche, ses parents viennent le voir. Je les aime presque autant qu'Ernst. C'est que je suis devenu un peu leur fils, moi, le Français du Midi. A chaque visite, leurs bras fatigués ploient sous le fardeau des paquets dont un est toujours pour moi. La mère s'assied au pied de mon lit et me demande de sa voix chantante des nouvelles des miens.

Toute la chambrée, où le soleil de printemps verse chaque jour un air plus chaud, me gâte. En vertu des lois allemandes de l'hospitalité, je reçois un peu de chaque colis. Je suis de loin le mieux nourri de tous, tout en étant le moins malade. Mes protestations restent aussi impuissantes que les coups de pied d'un enfant contre la Muraille de Chine. On me répond par de larges sourires où je lis tant d'affection, tant de bonheur de faire plaisir à un soldat malade, exilé loin de l'amour des siens, que je cède à chaque fois.

Me voici dans les rues médiévales de Nuremberg où le soleil verse ses premières chaleurs. Un éminent spécialiste des oreilles m'attend dans sa clinique bourrée du nickel étincelant des plus modernes mécaniques. Sur la molesquine de son fauteuil de consultation ont défilé les sourds les plus riches, les plus célèbres du monde entier. Il va me palper, me scruter, déclencher sur moi les lumières de son esprit et de ses instruments. Et tout cela sans que j'aie à déboursier le moindre centime...

Je me sens arrêté par la manche. Chapeau bas, un homme distingué, à la peau couperosée, surmonté d'un toupet blanc, m'invite à venir partager le repas de midi, si cela m'est possible. Stupéfait, je lui demande la raison de cette invitation. Il pointe un doigt vers l'écusson tricolore que je porte sur le bras gauche et me dit :

« Français ! »

Je passai chez ces Nurembergeois hospitaliers un après-midi émouvant. Le grand-père avait fait « 70 », le père « 14 », et le fils tué pendant la campagne de France.

C'est maintenant le retour dans notre pays. En voyant surgir au loin la tour Eiffel, je puis m'écrier : « Ah ! que ça sent bon la France ! » Je reviens, chargé de souvenirs, conscient d'avoir fait mon devoir de Français, ayant vu de mes propres yeux. Je me sens fort, oui, très fort pour continuer la lutte sacrée qui mènera l'Europe à une entente, supprimant à tout jamais les destructions et le sang. Jacques de SAINT-PACK



Attention
à votre
santé
abdominale

Votre bien-être
en
dépend.



L'amaigrissement rapide, tout comme l'embonpoint, provoquent, chez l'homme, un déséquilibre de tous les organes, source de nombreuses indispositions. Protégez votre santé en portant une Ceinture Linia, vous vous sentirez immédiatement soulagé et "en forme".

CEINTURE LINIA

et autres ceintures herniaires
et médicales

Exclusivement chez
J. Roussel,

166, Bd Haussmann, Paris, CAR 09-14
1, rue de Castiglione, Paris - Opé. 57-88

Ce qu'il faut
savoir
des
BONS DU TRÉSOR

- Ils vous permettent de tirer profit de tout l'argent liquide dont vous n'avez pas immédiatement besoin.
- Les échéances sont à 6 mois, 1 an, 2 ans.
- Les coupures sont de 1.000 francs, 5.000, 10.000 et au-dessus.
- L'intérêt, payé d'avance, est de : 1,75 % pour un Bon à 6 mois ; 2,25 % pour un Bon à 1 an ; 2,50 % pour un Bon à 2 ans.
- Les Bons sont délivrés au porteur ou à ordre.
- VOUS TROUVEREZ DES BONS : dans les Caisses publiques et les Banques ; chez les Agents de change et les Notaires ; auprès des Caisses d'Épargne.

«RESCO»

CUISINE POPULAIRE ET DISCRETION

L'organisation des "Restaurants communautaires et plats cuisinés" aide des centaines de mille de Parisiens à surmonter les difficultés actuelles. L'œuvre est un vivant exemple de solidarité humaine.

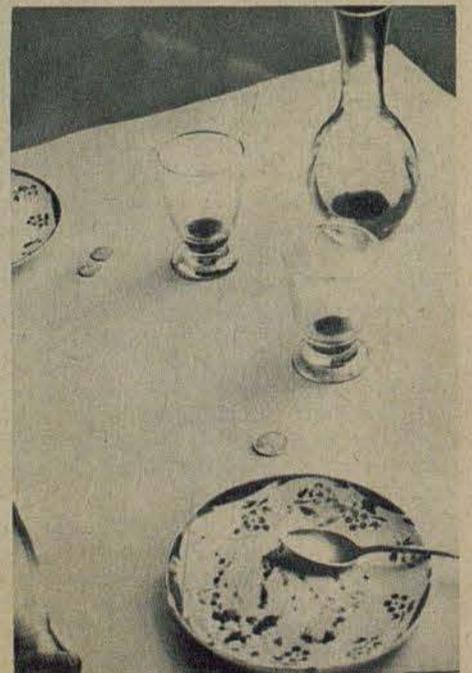


On paie le repas d'avance chez "Resco". Le consommateur paie en entrant le prix porté sur sa carte d'adhérent: 8, 10, 12, 14 ou 16 francs, selon la couleur de celle-ci: rouge, jaune, grise etc., indiquant sa catégorie, établie une fois pour toutes



"Le plat cuisiné". On vend un plat cuisiné pour ceux qui désirent prendre leur repas chez eux. Des boutiques d'alimentation se chargent aussi de la répartition. Chaque ménage a droit à autant de rations qu'il comprend de têtes.

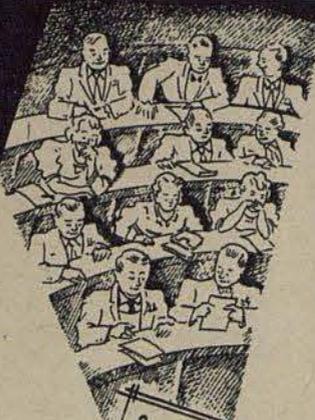
Clichés
d'André Zucca.



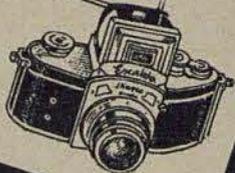
Un franc de pourboire. C'est ce que Chaque client doit laisser aux serveuses, qui sont en général des femmes de prisonniers. Ce pourboire constitue leur salaire.

←
Une salle de Resco: claire, agréable et très discrète. Le menu est le même pour tous et tous ont les mêmes tickets. Ainsi, bien que les prix varient suivant le salaire, chacun ignore à quelle catégorie appartient son voisin. 70.000 repas sont chaque jour distribués par plus de 200 de ces restaurants déjà installés à Paris.

Demandez la notice **EXACTA**



Conseils pour conserver
L'EXACTA
en bon état de marche!



S'il est vrai que les appareils Exakta ne peuvent être livrés actuellement, du moins pouvons-nous continuer à renseigner notre clientèle. Si vous possédez déjà un Exakta, nous mettons gracieusement la notice ci-dessus à votre disposition. Si, n'ayant pas encore un Exakta, notre appareil vous intéresse, questionnez-nous sur ses excellentes qualités et demandez nos catalogues gratuits. Lisez aussi l'ouvrage d'Andreas Feininger "Horizons Nouveaux pour la Photographie avec l'Exakta" dont l'édition française est en vente chez les revendeurs d'appareils photographiques ou, à défaut, chez nos agents généraux. Pour la Belgique: MM. J. Haessaerts & Fils, 9, Marché St-Jacques, Anvers; pour la France: Sté Télés, 35 rue de Clichy, Paris (9e); pour la Suisse: M. Otto Koch, 27, Hegaustraße, Schaffhouse.



Partout où l'on parle de médicaments, de produits chimiques et de réactifs, le nom de E. MERCK jouit d'une renommée toute particulière.

E. Merck

USINES DE PRODUITS CHIMIQUES
FONDÉES EN 1827 · DARMSTADT

Lohse Uralt Lavendel
exhale
la propreté et
la fraîcheur

Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes: quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.

Rosodont
LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A · H · A · BERGMANN, WALDHEIM (S.A.)

AHAB

LE rêve des hommes de se rendre invisibles, rêve vieux comme le monde, n'est évidemment pas encore près de se réaliser : mais l'art de se dérober à la vue n'en a pas moins pris une extension énorme. Très pratiqué, son importance est devenue tout autre que celle d'un simple jeu de cache-cache.

Le soldat qui recouvre son casque de feuillage ou qui jette sur ses épaules une couverture de la même teinte que le sol déploie ainsi une activité du plus haut intérêt : il fait du mimétisme. Il pénètre dans un des domaines les plus mystérieux de la nature.

On rencontre des animaux qui s'identifient parfaitement au cadre dans lequel ils vivent. Ils sont camouflés. Mais s'ils quittaient leur ambiance, ils se feraient inévitablement remarquer. Il s'agit là de médiocres en camouflage. D'autres animaux peuvent en un éclair modifier leur aspect.

Ce pouvoir magique de se rendre invisibles, avec tout ce qu'il semble contenir de sorcellerie, était bien fait pour frapper l'imagination. L'homme se frotte les yeux : enfer et damnation ! A l'instant même, il avait devant lui un être vivant et, en moins d'une seconde, le voilà disparu ! Il est évident qu'une telle faculté paraît au soldat comme éminemment désirable. Aussi s'efforce-t-il de la posséder à son tour.

Mais c'est dans une mesure insoupçonnée et infiniment plus vaste que la guerre exige aujourd'hui le mimétisme. Il s'agit non seulement de se rendre soi-même invisible pendant un instant, mais encore de dissimuler, pour une longue durée, des objets gigantesques, de vastes étendues. L'exécution parfaite d'une telle tâche est toute une science. Et l'homme qui en a la charge doit posséder un sens aigu du danger imprévu et surtout de l'invraisemblable. Il devient ainsi un illusionniste et le plus fantaisiste des prestidigitateurs. Bien entendu, son travail est basé sur les considérations les plus matérielles et les plus prosaïques, mais il ne le dominera que par une imagination romantique. On lui a confié la tâche de changer le monde : il s'y emploie.

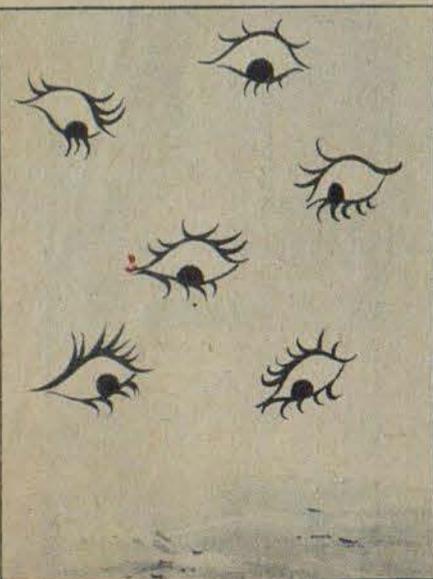
Tel un dieu, il examine un aérodrome du front en rase campagne. Il réfléchit un instant et d'un geste large de la main, décide :

« Que la forêt soit ! »

En un rien de temps, l'aérodrome est effectivement devenu une forêt, ou un pré, ou un lac, ou un village.

En spécialiste chevronné du camouflage, il en arrive finalement à se méfier de tout. On pourrait parier que le soir il tourne le dos à son lit accueillant et va se coucher sur le billard qui, il en a la conviction, est le véritable lit, bien camouflé !

Qu'est réellement cet homme ? Le



Ya-t-il ici quelque chose de camouflé ? Certainement. Mais quoi ? C'est justement l'art de l'architecte en camouflage de le cacher. Le champ de blé d'en bas doit, lui aussi, dérober à la vue quelque chose d'important.



L'architecte en camouflage

Des milliers d'yeux curieux guettent sans cesse... Le camouflage restera sans doute, une des opérations les plus originales qu'aura connues cette guerre. Notre collaborateur parisien, Anton Seiler, nous écrit à ce sujet

soir, dans ce cas-ci, une victime de son métier, et le jour, simplement le contraire d'un propagandiste. Tandis que ce dernier veut montrer clairement à tout le monde de quoi il s'agit, notre homme, lui, fait le contraire en utilisant tous les moyens imaginables. Son activité est aussi précise que raffinée. Il semble relativement aisé de cacher, au bureau, le crayon de son collègue. Mais faites donc disparaître toute une usine ! Il faut l'avoir appris ! Au surplus, le camouflage est contrôlé d'en haut, et avec précision.

Mille yeux...

...voudraient le prendre en défaut. Ils ne font autre chose que de le guetter obstinément. Les yeux de ses compatriotes aussi bien que ceux de l'ennemi, munis des meilleures jumelles ils fouillent sans cesse. Eh bien, qu'ils cherchent !

Narquois et satisfait, l'expert sourit en contemplant son œuvre. Il n'est même pas possible de rien découvrir d'en bas, d'à même le sol ! Ce n'est qu'en arrivant nez à nez devant les choses qu'on s'aperçoit qu'il y a quelque chose qui cloche. C'est comme si une fée avait enveloppé tout dans un voile enchanté. On ne sait jamais où la réalité commence ni où elle finit.

Tout cela est bel et bon. Mais ce charme magique, cette non existence de vastes régions ne sont pas si inquiétants que cette question : Qu'arrivera-t-il lorsque nous serons à nouveau en paix ? L'expert en camouflage voudra tout de même gagner son pain aussi en temps de paix. Et qui nous dit qu'il ne construira pas des garés qui ressembleront à s'y méprendre à des courts de tennis ? ou à des piscines, ou à rien du tout ? Dieu nous préserve de le voir se spécialiser comme décorateur d'intérieur ! Il serait bien capable de nous construire :

Une bibliothèque en forme de plate-bande de légumes

dans notre appartement. Mais je me demande s'il sera possible de le convaincre que ce serait exagéré de faire pousser des radis ou des haricots sur les tranches de nos classiques. Et j'ajoute : est-il nécessaire de camoufler ainsi notre foyer, de le déguiser ? Non, jamais !

Les architectes en camouflage devront apprendre un nouveau métier, peut-être celui de coiffeur de théâtre ou d'artiste maquilleur. Le visage humain, lui aussi, est un paysage avec son relief, ses collines et ses vallons — et ainsi, ils continueraient à maquiller les paysages.

Mais, à la vérité, je ne crois pas qu'ils auront besoin d'apprendre un nouveau métier. Ils sauront rejeter leurs méthodes démoniaques d'aujourd'hui et redeviendront des architectes tout à fait normaux. Comme libéré d'un cauchemar, chacun d'eux s'exclamera d'une voix de tonnerre : « Débarrassons-nous de ce fatras ! Vite, des couleurs pour repeindre les persiennes en vert et les murs en teintes claires ! Là où il y a une maison, je veux en voir une ! »

Ce sera un divertissement si gigantesque qu'il faudra parcourir bien longtemps l'Europe pour la découvrir de nouveau ! Entre temps, l'ancien architecte en camouflage pourra jouer tous les jours dans le jardin, avec son dernier né. Sur une véritable pelouse, entre de vrais arbres ! Le voyant à quatre pattes, sa femme lui dira, souriante : « Que fais-tu donc, mon ami ? » Et lui, dans le sentiment du plus beau camouflage qu'il y ait pour un homme, pour lui-même et pour son enfant, de répondre :

« Ouaou, ouaou ! » Mimétisme...

«Cette passerelle vermoulue!...»

Le pont d'Arles
Peinture et photo

Jaune clair sous un ciel bleu, le tableau de van Gogh, représentant le pont d'Arles, est connu dans le monde entier. Des millions de gens en ont vu la reproduction sur carte postale. Ils connaissent bien le nom du peintre, Vincent van Gogh. Depuis vingt ans, les vitrines des librairies européennes étalent des éditions de luxe représentant ses œuvres. Des imitations des tableaux du grand maître flamand provoquèrent plusieurs procès. Bien des gens savent qu'à partir de 1880, alors qu'il vivait à Arles, il perdit peu à peu la raison. Après avoir menacé de mort son ami Gauguin, il se coupa une oreille, qu'il apporta, à trois heures du matin, dans une maison publique. Les Arlésiens adressèrent alors une pétition au conseil municipal demandant l'éloignement de ce fou. Le public cultivé ne peut penser à Arles, sans penser à van Gogh.

En 1943, un demi-siècle plus tard, personne ne connaît plus à Arles le peintre auquel la petite ville doit cependant sa réputation mondiale. Mon camarade H., reporter photographique, et moi, avons eu l'idée d'interrompre notre voyage de Marseille à Paris et de faire, à Arles, une courte visite entre deux trains. Nous voulions prendre une photographie en couleur du pont lui-même, pensant le trouver sans difficulté.

Une dizaine de porteurs, un cocher de fiacre avec son cheval blanc et quelques jeunes gens, des flâneurs ou des voyageurs, se trouvaient sur la place de la gare. Tous habitaient Arles. Personne ne connaissait le fameux pont. Un pont-levis sur le petit Rhône? L'homme au cheval blanc mit une demi-heure pour nous y conduire. C'était un grand pont de chemin de fer, datant au plus d'il y a vingt ans.

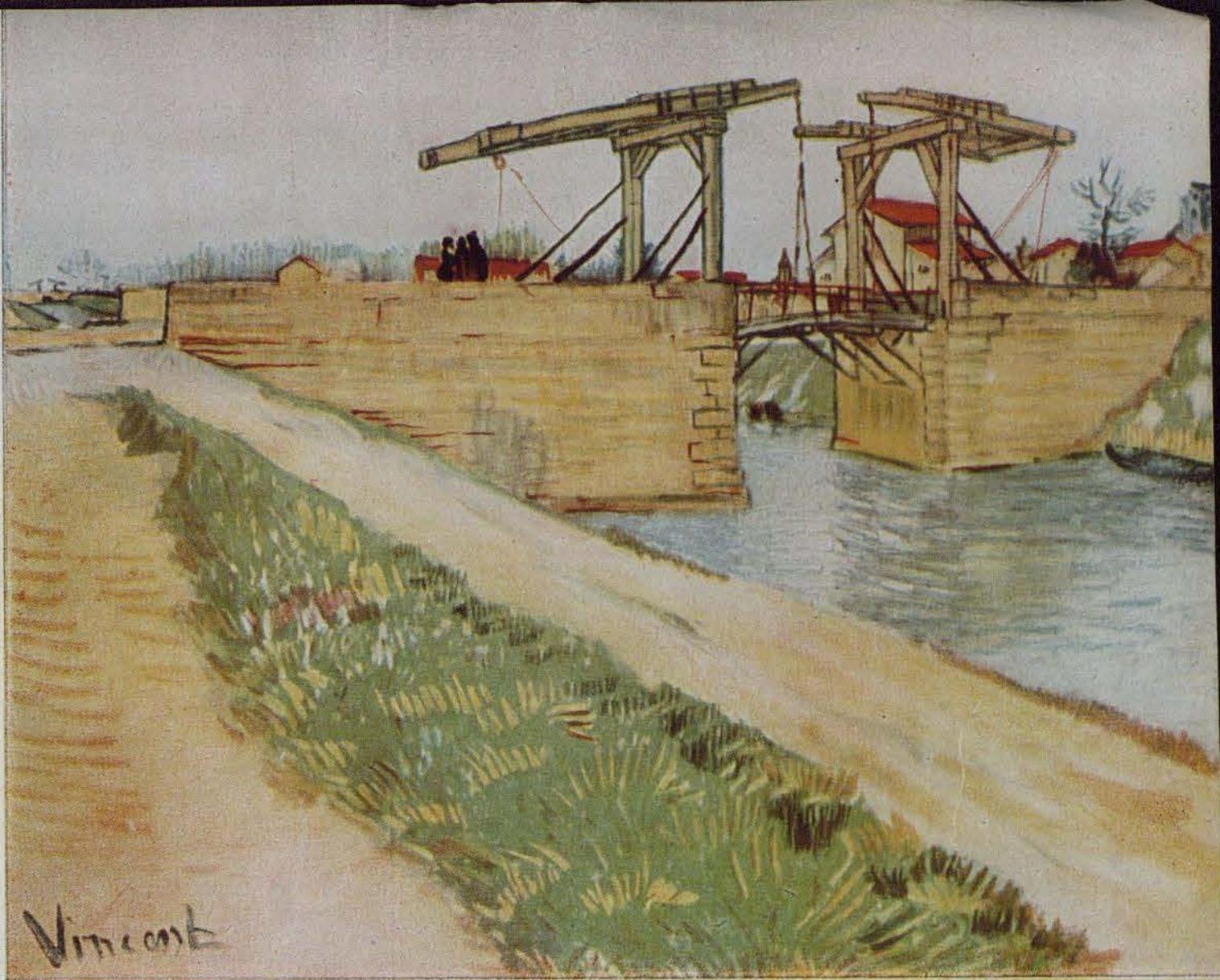
«Écoutez, mon cher, le pont que nous cherchons a au moins cinquante ans. Il est en bois, peint en jaune citron, et il doit se trouver dans la ville même.»

«Croyez-moi, j'ai habité Arles toute ma vie. Un tel pont n'existe pas!» Nous envoyons le cocher se renseigner dans un petit château. Il sort tout content. Maintenant il sait. Nous voulons parler du petit pont vers Tarascon. «Allons-y!». Une heure plus tard, le cocher stoppe devant un petit pont de pierre, bien banal. Ce n'est pas encore notre pont. Nous voilà en plein champ, désolés, car notre train pour Paris va bientôt partir. Rentrons.

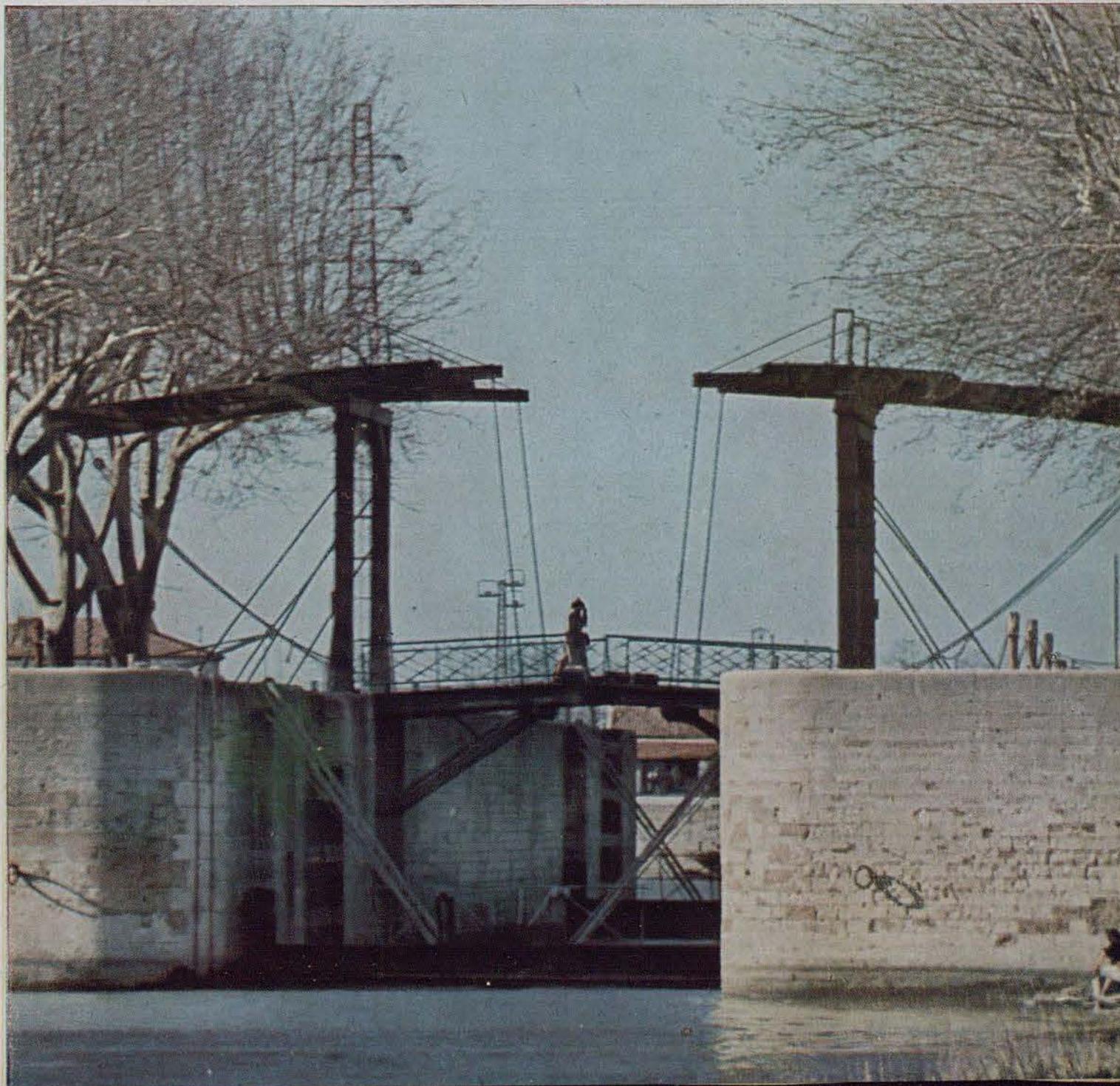
Et, un quart d'heure avant le départ du train, nous voilà soudain devant le pont, le vrai! Il se trouve au centre de la ville, noir, goudronné, et pas du tout jaune. Mais c'est bien le pont de van Gogh, impossible de s'y méprendre. Vite une photographie, et puis à la gare! Le train partira tout à l'heure. Nous échangeons quelques mots avec le cocher.

«Pourquoi ne nous avez-vous pas tout de suite conduits ici?»

—Mais, Messieurs, vous aviez parlé d'un pont extraordinaire. Personne n'aurait pu se douter que vous pensiez à cette passerelle vermoulue qu'on aurait dû démolir depuis longtemps!»



Le pont d'Arles. Grâce à Vincent van Gogh, le grand peintre hollandais (1853—1890), le monde entier connaît ce petit pont. Van Gogh le peignait toujours de nouveau, son génie en faisant le symbole du sentier de la vie. Deux correspondants de « Signal », Kiaulehn et Hubmann, décrivent, par le texte et par l'image, le pont tel qu'il apparaît actuellement et montrent combien le peintre est oublié à Arles, qui, cependant, lui doit sa célébrité





Avant, pendant et après le bain



Trois cents ans...

Le plus vieux cirque allemand

Il y a trois siècles, les membres de la famille Althoff étaient désignés dans les registres communaux allemands comme « gens de cirque et artistes ». Depuis cent cinquante ans, ils parcourent le pays avec leur tente. Leur nom, auréolé de tradition et de prestigieuses créations au cirque, est plus connu qu'aucun autre dans le monde. Le clou du cirque Althoff a toujours été le dressage des chevaux. Et il s'agit là de haute école d'élégance.



Le clown, le plus amusant de tous les personnages du cirque, ne fait pas plus défaut qu'autrefois...



... tandis que des athlètes étonnent le public par leurs tours de force et de souplesse.

Le magnifique attelage de chevaux mouchetés fait une fougueuse ronde dans le manège. Ces bêtes font la fierté de l'écurie Althoff.



En mesure, un éléphant entre en piste monté par deux jolies danseuses: la grâce féminine figure aussi au programme.



Il faut journellement pourvoir à l'alimentation de cent animaux. Cette fourniture est toujours approuvée par le bourgmestre de la ville où stationne le cirque. — Même le refuge ne manque pas.



Et ils prétendaient...

Suite de la page 21

déclarations. On attachait, en effet, à Moscou, disait-il, le plus grand prix à connaître le résultat de votes libres et nullement influencés. Il proposait, en même temps, de faire examiner par un juriste la loi électorale, en vue d'une simplification éventuelle des modalités. Etant donné la situation actuelle, la période électorale — quatre semaines selon le règlement — semblait d'une longueur excessive et risquait de causer des difficultés. Cette proposition reçoit l'approbation générale. Par un décret pris en Conseil des ministres, le chef de l'Etat annule les vingt-quatre paragraphes de la loi électorale. Le vote aura lieu dans quinze jours.

Dès lors, le délégué devient très effacé. Son nom n'est pas même mentionné dans la presse, où il ne paraîtra que beaucoup plus tard, à une occasion insignifiante. Il évite également de se rendre au palais présidentiel. On veut voir dans cette attitude son désir de n'influencer en aucune façon le cours des événements.

Toutefois, il reçoit fréquemment le président du Conseil, ainsi que les ministres, à l'hôtel de la légation. Parfois, les membres du cabinet, soucieux de maintenir l'harmonie avec l'homme de confiance de Staline, sollicitent eux-mêmes son opinion. Le ministre de l'Intérieur surtout, autrefois représentant d'un petit groupe de gauche, rend de longues visites quotidiennes au représentant diplomatique de l'U.R.

S.S. et devient vite le rapporteur officiel des propositions du délégué auprès du gouvernement. Lorsque, en Conseil des ministres, il prend la parole, son discours fait souvent l'impression d'être inspiré, ce qui lui donne une autorité particulière, même auprès du président du Conseil.

La façade de la vie publique est inchangée. L'administration fonctionne comme à l'ordinaire. Le personnel des bureaux reste en place, trois sous-secrétaires d'Etat seulement sont congédiés, qui étaient connus pour leurs tendances antisoviétiques. Après des journées d'incertitude, le monde des affaires, la petite industrie, les employés bien payés, c'est-à-dire la masse de ceux qui ont quelque chose à perdre, commencent à reprendre confiance. Car rien ne s'est passé qui aurait pu ébranler l'ordre ancien. Au contraire, on publie peu à peu des paroles rassurantes, provenant des milieux gouvernementaux, affirmant que, même dans l'avenir le plus lointain, il ne saurait être question d'abolir la « propriété honnêtement acquise ». Le fait que les doctrines professées autrefois à l'Université par le ministre actuel de l'Economie avaient toujours démontré la nécessité de la propriété privée, apparaît aujourd'hui comme une garantie. A diverses reprises, des personnalités officielles affirment d'une manière tellement sincère qu'on restera fidèle aux anciennes coutumes, aux « caractéristiques nationales du mode de vie », que les vieux membres du parti communiste en sont choqués. On n'ignore pas qu'au cours de leur dernière réunion ils ont protesté avec véhémence, déclarant que le camarade

ministre du Travail se devait de ne pas participer à une telle réaction.

La manœuvre du "bloc unitaire"

Quelques chefs du parti communiste, hommes sûrs, sont en contact discret et permanent avec le délégué de Moscou. Ils ne le voient pas à l'hôtel de la légation, mais au centre de la représentation commerciale soviétique. Ce dont il est question dans ces conférences, le public l'ignore.

Selon l'usage, les différents partis ont établi leurs listes de candidats. On est surpris de voir les communistes renoncer à leur propre liste et se contenter de former un soi-disant « bloc unitaire » avec le petit groupe du ministre de l'Intérieur. La presse justifie le fait comme répondant aux nécessités de l'heure. Il importait de créer la représentation des intérêts de tous les travailleurs, ouvriers et paysans. Le « bloc unitaire » réalisait cette union politique.

Ce coup de théâtre rend délicate la position des autres partis. Le programme du « bloc unitaire » promet des réformes sociales auxquelles on ne peut que souscrire : lutte contre le chômage, aide au petit paysan, augmentation de la prospérité générale et maintien de la liberté d'expression par la parole et par la presse. Les partis bourgeois montrent une grande réserve dans leur propagande. Considérant l'avenir comme incertain, leurs chefs n'osent prendre fermement position, en ce qui concerne les questions intérieures et la politique étrangère.

Quelque peu surpris de l'indulgence de l'adversaire qui les laisse subsister,

ces partis de droite préfèrent ne pas l'attaquer, afin de ne pas l'irriter. Aussi, leur programme se contente-t-il de promesses d'ordre général comme celui du « bloc unitaire ». Leur réserve devient encore plus grande du fait que plusieurs anciens députés de province renoncent à poser leur candidature.

Cinq jours avant la date des élections, le ministre de l'Intérieur publie un décret alarmant, contresigné par le chef de l'Etat. Ce décret oblige tous les candidats à rédiger, dans les vingt-quatre heures, leur profession de foi, exposant les idées en faveur desquelles ils entendent agir au Parlement. L'exposé des motifs explique qu'on empêchera ainsi « l'entrée furtive d'éléments hostiles au peuple ».

Le « bloc unitaire » est autorisé à rédiger une déclaration collective engageant tous ses candidats.

Au cours des jours qui suivent, les listes bourgeoises disparaissent, et leurs candidats sont éliminés, sans aucune exception, pour les motifs suivants : manque de clarté dans les professions de foi, imitation du programme du « bloc unitaire » ou annonce tardive des buts politiques. Mais on s'inquiète moins de ces faits que du grand nombre de politiciens des divers partis qui, « de leur libre volonté », se sont désistés. On apprend qu'ils ont reçu la visite d'inconnus qui, « au nom des travailleurs », leur ont conseillé de s'effacer de la scène politique. Les vagues menaces de ces messagers anonymes, ainsi que leur promesse « de ne nuire à personne » en cas d'obéissance, ont été efficaces.



Olga Tschechowa

dans les films:

„REISE
IN DIE VERGANGENHEIT“
(Bavaria)

„DER EWIGE KLANG“
(Terra)

„GEFÄHRLICHER FRÜHLING“
(Ufa)

Egalement efficaces, ces bruits répandus au cours des dernières quarante-huit heures précédant l'élection. Ils sont propagés de maison en maison. La peur monte à la gorge de chacun. Un nouveau genre de peur, jusqu'ici inconnu, semblable à une suffocation. Personne n'admet franchement ce qu'il éprouve.

Quatre-vingt-dix-huit pour cent des électeurs ont voté. Le « bloc unitaire » obtient quatre-vingt-onze pour cent des suffrages exprimés. Neuf pour cent des électeurs ont voté blanc ou panaché.

Les communistes, représentés jusqu'ici par 38 mandats, dominent maintenant le Parlement.

Le soir même du vote, dès la publication des premiers résultats partiels, des manifestations bruyantes ont lieu dans toutes les villes du pays. Un grand nombre de gens qui, jamais auparavant, n'avaient agi en marxistes, participent à ces manifestations. Dans les grandes villes, des orateurs proclament que pour la première fois, protégé par les armes soviétiques, le peuple pouvait enfin manifester ses véritables opinions.

Démission ?

La plus grande démonstration de ce genre a lieu dans la capitale, le lendemain matin. Précédés de drapeaux rouges, des milliers d'habitants de la banlieue pénètrent dans le quartier gouvernemental. L'avant-garde des manifestants ayant gagné la place devant les ministères, le chef de l'Etat apprend que le ministre de l'Intérieur avait autorisé la manifestation, en dépit de l'interdiction générale des rassemblements en masse. C'est également le

ministre de l'Intérieur qui conseille au chef de l'Etat de paraître au balcon.

La place est noire de monde. Au-dessus des têtes, des transparents aux lettres luisantes annoncent : « Nous voulons une république soviétique ! » En chœur, la foule répète cette revendication, alternant avec le chant de « L'Internationale ». Le vieillard s'avance sur le balcon.

Des sifflements l'accueillent, puis des voix appellent le ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, tandis que d'autres hurlent : « Démission ! »

Résolu à en avoir le cœur net, le chef de l'Etat prie le délégué de venir le voir. Celui-ci se rend immédiatement au palais.

« Est-ce l'intention de l'Union Soviétique d'annexer le pays, en violation flagrante du traité ? interroge le chef de l'Etat.

— L'Union Soviétique n'y songe aucunement, répond le délégué. Toutes visées impérialistes restent étrangères à l'U.R.S.S.

— Et cette démonstration ? poursuit le chef de l'Etat.

— Oh ! réplique le délégué, il s'agit ici d'une manifestation spontanée de la volonté du peuple. Si ce peuple en a assez du régime bourgeois, on ne saurait en tenir responsable l'Union Soviétique...

Le chef de l'Etat ne répond pas.

» Le résultat des suffrages exprime d'ailleurs nettement, ajoute le délégué, la pensée du pays. Et, en procédant aux élections, toutes les lois démocratiques ont été respectées. Monsieur le Chef de l'Etat lui-même ne l'a-t-il pas assuré plusieurs fois ? »

Le délégué s'en va en saluant courtoisement.

Incorporé à l'Union Soviétique

Le lendemain, le Parlement se réunit en assemblée constituante. En toute hâte, on décore la salle de drapeaux rouges et de l'emblème du marteau et de la faucille. Les diplomates étrangers sont dans les loges. La procédure préliminaire, prévue par le règlement des Chambres, est éliminée. Le ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, cet ancien docker jadis condamné pour haute trahison, donne immédiatement lecture de la déclaration ministérielle, sollicitant auprès du gouvernement soviétique l'admission du pays dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. La motion est adoptée à l'unanimité.

Le soir même, le ministre du Travail et de la Prévoyance sociale et le ministre des Affaires étrangères partent pour Moscou, afin de « transmettre au camarade Staline, dirigeant les destinées du prolétariat mondial, le désir ardent des travailleurs du pays » d'appartenir, eux aussi, à l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. A Moscou, une réception solennelle est donnée en l'honneur des ministres.

Le lendemain, le ministre des Affaires étrangères soumet au Conseil suprême de l'U.R.S.S., réuni à cette occasion, l'adhésion de son pays à l'Union Soviétique.

Les représentants des Soviets donnent à l'unanimité leur agrément, et le délégué de la République des Bachkirs prononce quelques paroles d'accueil, félicitant la population du pays de « pouvoir désormais participer aux avantages et aux progrès de l'organi-

sation socialiste avec des droits égaux à ceux des autres républiques soviétiques ».

Trois jours plus tard, le ministre de la Prévoyance sociale présente une motion tendant à adopter la constitution de l'Union Soviétique.

Depuis l'entrée des troupes rouges, vingt-trois jours se sont écoulés.

Le régime soviétique a été proclamé. La foule des petits bourgeois est bouleversée. Les syndicats ouvriers sont hésitants. Seuls, les juifs, représentant un pourcentage infime de la population, semblent ne pas s'inquiéter et être prêts à tout consentir, sans cesse en avant pour participer à toutes les assemblées, à toutes les démonstrations, faisant des appels en chœur et toujours au premier rang.

Les Soviets sont pressés. La première ordonnance sensationnelle prise après l'incorporation du pays dans l'Union Soviétique supprime la police.

Exactement quatre semaines après la proclamation de la République Soviétique dans le pays, et au moment même où le peuple inquiet, commence à critiquer les événements, le Parlement réuni en session extraordinaire provoque un nouveau coup de théâtre. Au cours de cette session, le nouveau ministre de l'Economie, l'ancien employé de commerce communiste, présente, en effet, un projet de loi tendant à déclarer tout le territoire ainsi que les grandes entreprises industrielles « propriété du peuple ».

Le projet est adopté à l'unanimité, et la propriété privée en principe abolie.

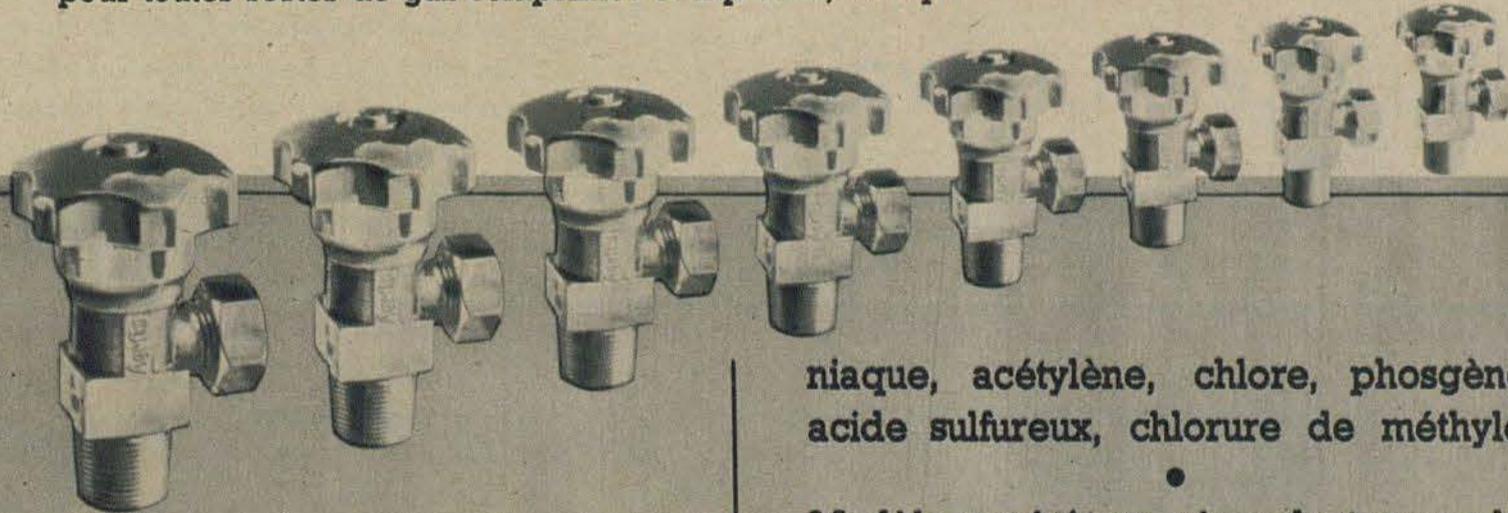
Deux mois à peine se sont écoulés depuis l'entrée des troupes rouges.

Fin au prochain numéro

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

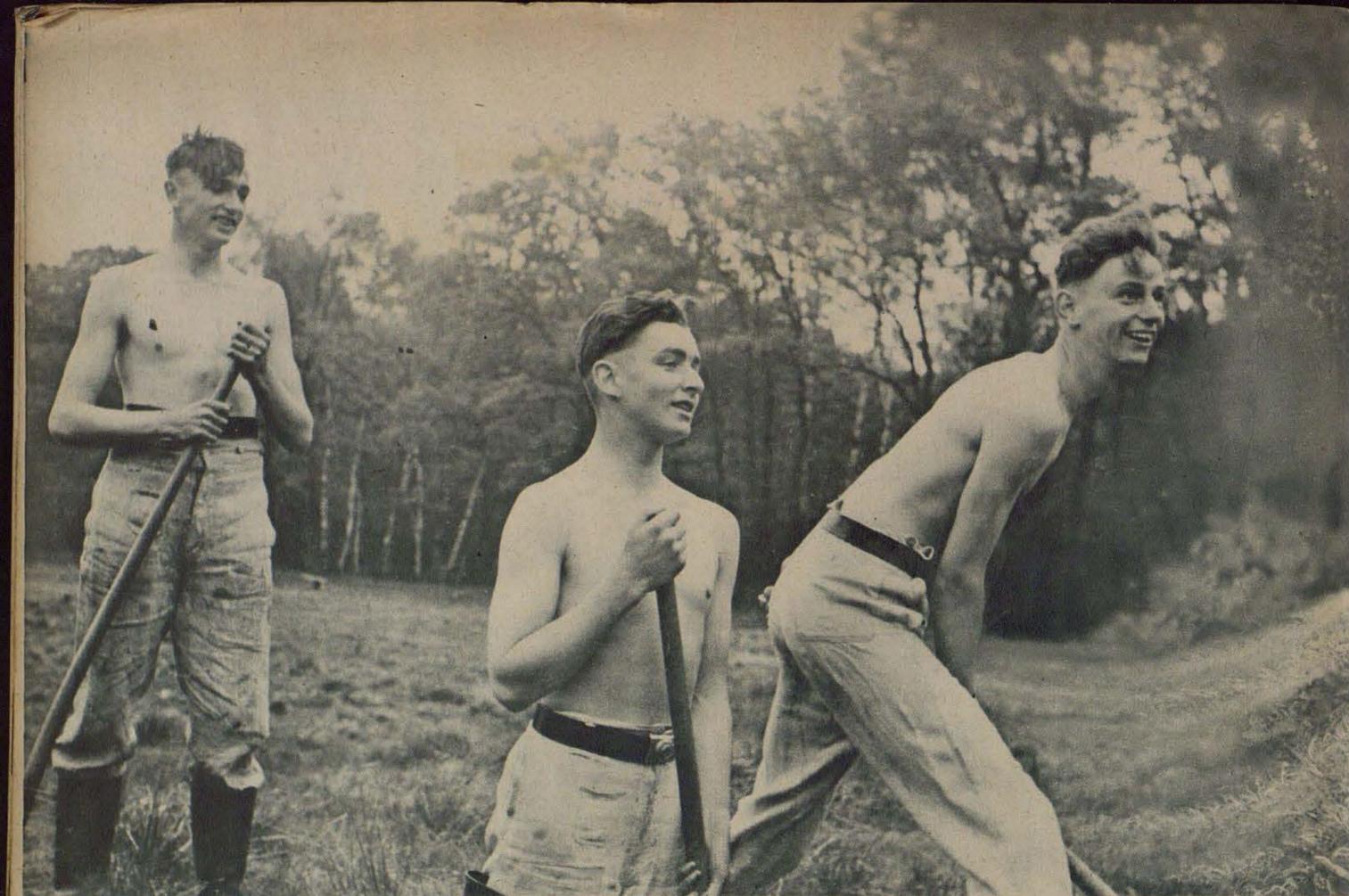
Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

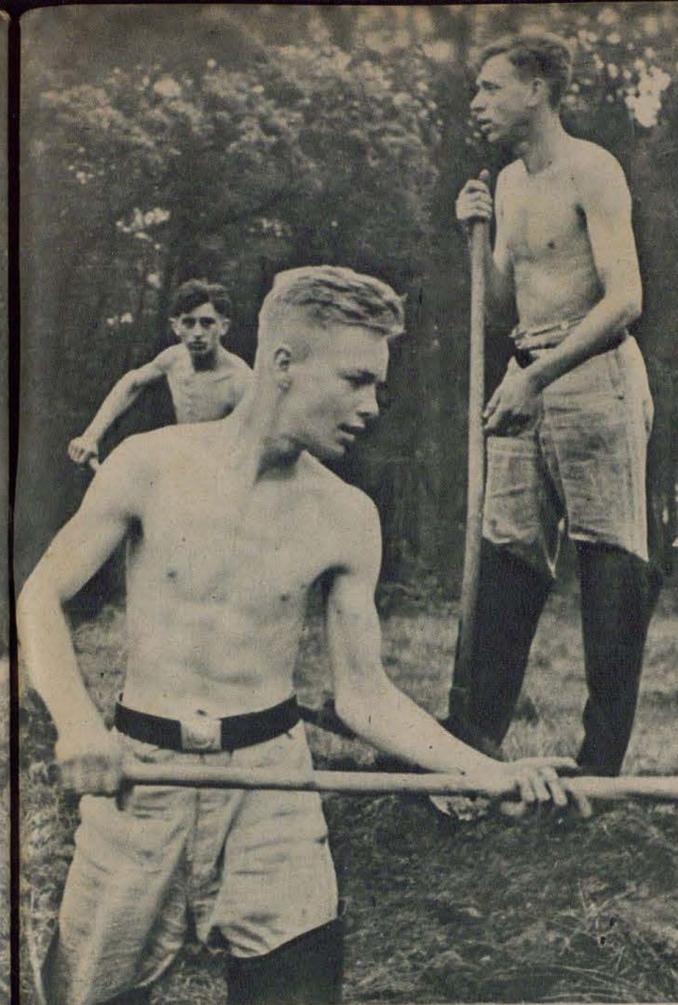
AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.



Futurs officiers au Service du travail. Chaussés de bottes de caoutchouc et armés d'une pelle, ils creusent des canaux d'assèchement. Leur travail a une utilité pratique, puisqu'ils sont en me à la marine, celui de droite au génie.



Clichés Kenneweg



Au front. A peine âgés de 17 ans, ils ont encore des traits d'enfants. Mais dans deux ans il se batront comme officiers sur le front. Sa première barbe.

Officiers de la classe 1945 au Service du travail

Un principe national-socialiste qui demeure intact en cette 4^e année de guerre

L'Allemagne nationale-socialiste se permet d'envoyer ses aspirants officiers dans des camps accomplir trois mois de Service du travail. Le principe est que personne ne doit plus tard commander qui n'a d'abord servi et obéi. En ces trois mois, le futur officier acquiert une précieuse expérience pratique. Comme tout soldat, il entre dans la carrière sous le signe de la pelle et de la pioche

Du erhältst
in einem Zuteilungsabschnitt von 28 Tagen:

| | | |
|-----------------------------------|-----------|--------------------------|
| 2500 gr. Brot | 13200 gr. | Mehr als die |
| 1200 " Butter | 700 " | |
| 2250 " Marmelade | 1550 " | Zivilbevölkerung. |
| 270 " Fett | 160 " | |
| 4260 " FleischWurst | 3280 " | |
| 540 " Käse | 415 " | |
| 460 " Margarine | 135 " | |
| 1500 " Zucker | 600 " | |
| Täglich 1/2 l. Frischmilch | | |

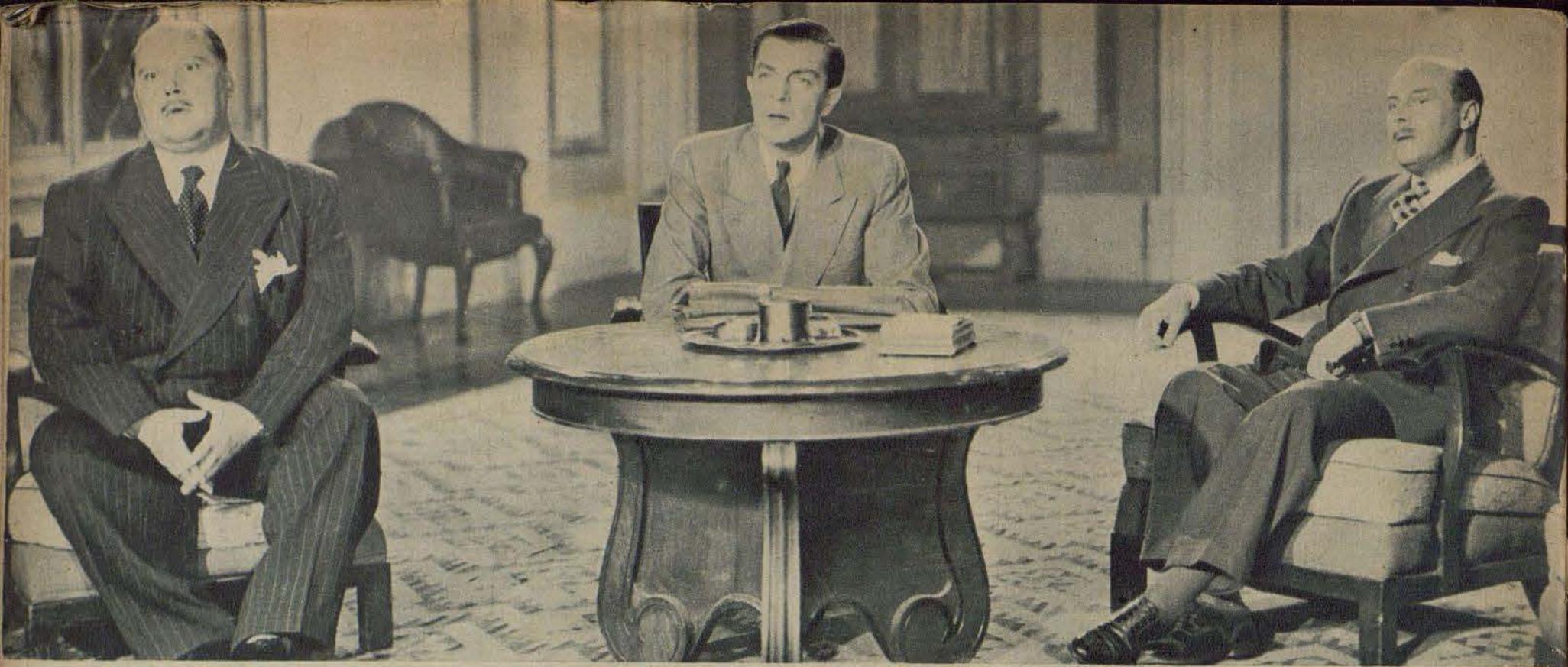
Ce grand placard est apposé dans le réfectoire. La première colonne de chiffres indique la quantité de pain, beurre, marmelade, graisse, viande, saucisse, fromage, margarine et sucre, répartie en 28 jours par tête. Au bout des six premières semaines, l'augmentation de poids des jeunes gens oscille entre 10 et 15 livres.

Heure de loisir — heure de lecture



Epreuve d'audace. Un plongeur par-dessus quatre camarades





Scènes du film remarquable: "Un vieux cœur qui rajeunit".

Pourquoi les films nous plaisent ?...

Le secret de l'art de l'écran démontré par un nouveau film Tobis

Comme dans un conte de fée: Ou bien, plutôt comme dans la réalité? L'homme laborieux (Viktor de Kowa) au milieu; et les arrivistes: à droite (Harald Paulsen) et à gauche (Will Dohm). En face d'eux, le propriétaire d'une grande usine, figure le justicier qui punit ou récompense.

PARFOIS, en sortant du cinéma, nous sourions, satisfaits, en nous disant: « C'était un beau film. » Mais nous rendons-nous toujours compte pourquoi il était beau? Car c'est justement là tout l'art de ses auteurs, c'est-à-dire de ceux qui en ont inventé le sujet et l'ont ensuite réalisé.

Un jeune homme aime passionnément une jeune fille, mais il ne l'épouse pas, parce qu'il est riche et qu'elle est pauvre et parce que son père ne veut pas d'une belle-fille venant de la basse classe. Roman d'amour, dont l'action pourrait se passer n'importe où. L'homme est tué à la guerre et la jeune fille se laisse mourir après avoir mis au monde un bébé. Et le vieil homme, le vrai coupable, mène une vie solitaire dans sa villa luxueuse. Morose, environné des sucreries de sa grande fabrique, l'existence ne lui en apparaît pas plus douce. Mais un jour, le passé ressuscite à ses yeux, sous la forme d'une jeune fille de dix-huit ans, aussi charmante que sage. Elle n'attend rien de son riche grand-père. Certes non! Elle désire seulement compléter sa généalogie, et pour cela, elle doit prendre des renseignements auprès de son grand-père fabricant de pralines en gros, dont le caractère acariâtre fait plutôt penser au vinaigre qu'à des sucreries. Comment se peut-il que le vinaigre tourne brusquement au doux, que la piquette réagisse presque comme un moût frais? Tel est le sujet du film.

« In vraisemblable », diront certains. Nous savons tous que ce n'est pas la vie, ou du moins très rarement. C'est là un conte de fée. En réalité, les jolies secrétaires ne peuvent point compter sur la découverte soudaine d'un riche grand-père qui livre au monde entier les bonbonnières les plus délicieuses. Mais le conte de fée est raconté d'une manière si charmante et si spirituelle qu'on a l'impression que la chose est toute vraisemblable. Et la comédie est réalisée avec tant de discrétion,



Le début du conte de fée: Le grand industriel, incarné par l'excellent acteur Emil Jannings, en conversation privée avec une secrétaire (Maria Landrock).

Et sa fin: La petite secrétaire, l'héroïne d'une fête de famille dans la villa de son ancien patron!... Entre temps, beaucoup de merveilleux et aussi des épisodes touchants qui font aimer un film.



tion, tant d'adresse et d'esprit, l'excellent acteur Emil Jannings incarne un grand-père si fin et si réel, que le conte de fée arrive à intéresser vivement même les spectateurs les plus critiques pendant une bonne heure et demie, à les émouvoir et à les faire sourire.

L'essentiel, pour les films qui plaisent à tous, c'est de faire apparaître sur l'écran des personnages vivants et ordinaires. Nous les connaissons bien, les cousins germains et héritiers présomptifs du vieil oncle richissime. Ces courtisans qui entourent, de leurs manières serviables et flatteuses, le vieux monsieur au caractère difficile et qui poursuivent d'une haine violente la jeune fille, jolie et sympathique, qui apparaît subitement à son côté, menace vivante en travers de leurs projets. Dans un malentendu grotesque, ils la prennent pour une aventurière rusée, se servant de ses charmes pour captiver le vieil homme bizarre en qui ils voient un Casanova tardif, alors qu'il lutte au contraire contre son cœur durci. Nous les connaissons, ces gens-là, et nous nous amusons de les voir plantés là, à la fin, avec leurs visages allongés. Bien sûr, ils ne sont pas si drôles dans la réalité, et leur comique involontaire n'est pas aussi spirituel. Mais dans un conte de fée filmé ils peuvent, ils doivent même être ainsi! Alors, c'est un bon film!

C'est le secret des films comme celui-ci: un mélange parfait de rêve et de réalité, de fable enfantine et de vie bien observée, d'une vie comme nous nous la souhaitons.

Signal 4 année, n° 12 — 2^e numéro de Juin 1943. Bimensuel / Rédacteur en chef: Wilhelm Reetz / Réd. p. i.: Hugo Mösslang / Edition du Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin SW. 68. / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Alle Rechte vorbehalten / Tutti i diritti riservati / All rights reserved / Imprimé par Curial-Archereau à Paris / DZ 210



Armes de chasse, de sport et de défense

Machines à additionner et à enregistrer à 10 touches

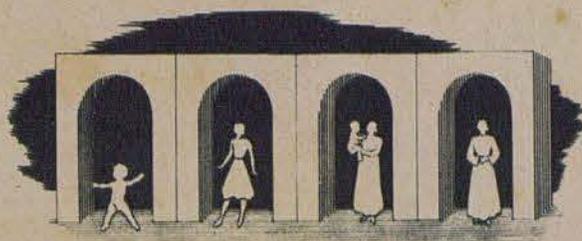
Instruments de précision



F. OLLERWICH

S. 22

MAUSER-WERKE A.-G. OBERNDORF/N.



Quand les dents sont-elles menacées?

Pendant l'enfance, au moment de la dentition de lait, à l'époque de la puberté et jusque vers la 20^e année, pendant les grossesses et dans toutes les périodes de la vie. Les dents sont ainsi toujours un peu en danger à l'époque des grandes évolutions organiques. Procurez-vous gratuitement la brochure explicative « Gesundheit ist kein Zufall » des usines Chlorodont, Dresde, N. 6.

Chlorodont

Sauveur des Dents

KHASANA

Dr. K

PERI

KHASANA

**MARQUES MONDIALES
DE PRODUITS DE BEAUTÉ**

Dr. Korthaus

DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

PERI

B O H N

Dr. Schleussner

ADOX

FOTO

*La plus ancienne
fabrique photo-
chimique du monde*

Signal



**La minute
passionnante**

*L'énigme d'un curieux
rajeunissement est dévoilée.*

*Une scène du nouveau
film de Jannings, dont
il est question à
la page 46*